Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant / [Anon].

Contributors

Deslandes, M. (André François), 1690-1757
La Chapelle, M. de (Jean), 1655-1723

Publication/Creation

Amsterdam : 'Aux dépens de la Compagnie, 1758.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/nfnf6nbz

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

20267 | A

A. XXXV
18/d

DESLANDES (André
François Boureau)

45691

REFLEXIONS

SUR LES

GRANDS HOMMES.

REFLEXIONS

SUR LES

GRANDS HOMMES

QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée d'Epitaphes & autres Pieces curieuſes qui n'ont point encore paru.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVIII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

IL eſt difficile de déterminer au juſte le goût qui régne aujourd'hui dans le monde. Quelque bizarre qu'il ſoit, un Auteur eſt obligé de s'y conformer, quand il veut plaire au public. On eſt déja las des Livres écrits dans le ſtyle de Monſieur de la Ro-

chefoucault, ou de Monſieur de la Bruyere ; je veux dire, de ceux qui ne contiennent que des maximes détachées ou des réfléxious morales. Les Ouvrages de galanterie, & en général toutes les Hiſtoires qui ont l'air de Roman, n'ont plus de cours ; on commence à préférer la Verité aux vraiſemblances les plus flateuſes, & les plus agréables.

Je ſçai que l'étude de la Philolophie eſt maim

tenant fort à la mode. Tous ceux qui combattent nos préjugés, ou qui éclairciſſent une matiere abſtraite, ſont bien reçûs, du moins par les lecteurs intelligens. Les plus beaux efforts de l'eſprit humain ſont ceux qui tendent à perfectionner notre Raiſon. Pour moi, je me ſuis ſenti trop foible à la vûë d'un travail ſi conſidérable, & j'ai tâché de mériter par une autre voie, l'approbation du Monde ſçavant

On ne dédaigne pas aujourd'hui un heureux mélange d'érudition & de critique, pourvû que ce mélange ſoit également éloigné de l'aridité des Compilateurs, & de l'affectation du Pédantiſme. Voilà le milieu que j'ai crû devoir tenir, pour donner à cet Ouvrage un air d'élegance & de vivacité.

On trouvera ici des endroits qui paroîtront peut-être chargés d'un trop grad nombre de ci-

rations : j'avoue que c'eſt un mal, mais un mal inévitable merite d'être excuſé. La nature du ſujet a voulu que je me ſerviſſe du témoignage de pluſieurs Auteurs anciens & modernes, je leur ai fait parler leur langue naturelle, quand j'ai crû ne pouvoir conſerver en François les graces & la beauté de l'original. L'Urbanité des Romains, & l'Atticiſme des Grecs ſont des choſes qui s'altérent facilement par une tra-

duction : il faut être auſſi ſûr de ſon génie, que l'étoit feu M. d'Ablancourt, pour entreprendre de naturaliſer les Apophthegmes des Anciens

Comme je n'ai pas travaillé à ce Livre dans le deſſein de toujours badiner, ou de toujours parler ſérieuſement, j'eſpere qu'on y trouvera une aſſez grande variété. Oſerai-je le dire ? J'ai affecté un certain deſordre dans l'arrangement des matieres, afin de les

rendre plus neuves & plus égayées. Une régularité trop ſcrupuleuſe déplaît & ennuye à la fin ; mais un peu d'embarras étonne l'imagination, & l'invite à fixer ſa legéreté naturelle. Il y a des points de vûë qu'on ne cherche que pour trouver des objets, dont la diverſité ſoit pleine de bizarreries ; l'Art même vient ſouvent au ſecours de la nature, pour augmenter un ſi agréable deſordre, & pour le faire mieux ſentir.

Je crains maintenant qu'on ne s'imagine que cet Ouvrage a été composé loin de Paris, & dans des lieux où les bons Livres étoient rares & presque inconnus. Comment éloignerois-je ce soupçon ? Tite-Live, tout habile qu'il étoit, ne put se défaire de je ne sçai quel air de rudesse, qu'il avoit contracté à Padouë. Il y a un certain goût de terroir qui se communique jusques aux Ecrits les plus étudiés.

Grave vitus
Munditiæ pepulere : ſed in longum tamen ævum
Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris

Horace qui parloit ainſi, ſçavoit fort bien juger de ces matieres contraintes & peu libres, qu'avoient ordinairment les Etrangers en arrivant à Rome. On ne doit plus s'étonner ſi je n'ai pas employé ici certains faits qui auroient pû donner de l'éclat à cet Ouvrage. Ceux qui ſont près des ſources, & à portée de conſulter les Biblio-

theques, ne doivent point négliger juſqu'au plus petites délicateſſes. Il n'en eſt pas ainſi d'un Auteur qui eſt retiré dans un coin de Province : il ne trouve aucun ſujet d'émulation, & il converſe rarement avec des perſonnes d'eſprit. Tout le monde n'a pas une mémoire auſſi heureuſe & auſſi abondante que Jerôme Magius, qui étant deſtitué de toutes ſortes de Livres, & détenu en priſon par les Turcs, ne laiſ-

ſa pas de compoſer deux Traités, qui ſont encore aujourd'hui l'admiration des Connoiſſeurs.

Il ne me reſte plus qu'à parler dans cette Préface à une eſpece de Critique, dont l'eſprit chagrin & difficile à contenter, s'effarouchera du titre de ce Livre. Pourquoi entretenir, diront-ils, le Public de bagatelles ? Pourquoi lui faire perdre un temps précieux ? J'avoue que ſi l'on cherche des Ouvrages d'une

profonde discussion, ou des traités de Morale, ce Recueil peut passer pour inutile; mais, quoi! N'est-il pas permis de rire quelquefois & de badiner? Doit-on toujours s'attacher à des pieces graves & sérieuses? Monsieur de la Fontaine m'a fourni ce modele d'excuse envers le Public, & il s'en est servi lui-même, en faisant imprimer ses Poësies, si belles & si originales. Dois je me rassurer maintenant contre la ma-

lignité des Censeurs ? Non, je dois craindre plutôt qu'ils ne s'irritent de ce que j'ai répondu par avance à leurs objections.

TABLE
DES CHAPITRES.

REfléxions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant *A Mr. de la CH.* page. 1

CHAPITRE I. *La mort est plus à souhaiter qu'à craindre.* 5

CHAP. II. *Si la vûë de la mort peut êire un sujet de plaisir ?* 14

CHAP. III. *Idée générale d'une Mort plaisante.* 22

CHAP. IV. *De l'indifférence que plusieurs Sçavans ont témoignée pour la mort.* 30

CHAP. V. *Remarques sur la*

mort de Démocrite, & ſur celle de Pomponius Atticus. 37

CHAP. VI. *Quel temps eſt le plus avantageux à l'Homme pour mourir.* 42

CHAP. VII. *Examen d'une penſée de Valere-Maxime.* 49

CHAP. VIII. *Remarques ſur le caractére de l'Empereur Veſpaſien.* 53

CHAP. IX. *Plaiſanteries d'Auguſte mourant, de Rabelais, &c.* 55

CHAP. X. *Traduction d'un morceau conſiderable de Suetone.* 63

CHAP. XI. *De quelques femmes qui ſont mortes en plaiſantant.* 67

CHAP. XII. *Des dernieres*

heures de Madame de Mazarin. 74

CHAP. XIII. *Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chap.* 80

CHAP. XIV. *Remarques sur les dernieres paroles d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &c.* 86

CHAP. XV. *Additions à l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe.* 91

CHAP. XVI. *De la mort de Gaſſendi & du celebre Hobbes.* 94

CHAP. XVII. *Du caractére de l'Abbé Bourdelot.* 99

CHAP. XVIII. *Remarques ſur ceux qui ont compoſé des vers au lit de la mort.* 102

CHAP. XIX. *Examen de quelques inſcriptions aſſez curieuſes.* 109

CHAP. XX. *Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gayeté, lorſqu'on les menoit au ſupplice.* 112

CHAP. XXI. *Extrait de quelques penſées de Montagne.* 118

CHAP. XXII, *S'il y a de la bravoure à ſe donner la mort.* 122

CHAP. XXIII. *De quelques particularités qui concernent ce ſujet.* 126

TABLE
DES
POESIES DIVERSES.

C *Hanſon.* Iris je ne m'en puis défendre. *pag.* 135

Le Pentagrueliſme. 136

Chanſon. Que Bacchus, &c. *ibid.*

Epigramme. Dans un Fautueil &c. 138

A Mademoiſelle de Briſambourg. En me promenant ce matin 139

*A Madame de M***.* Il eſt un fameux Monaſtére. 141

Contre quelques mauvais Poëtes. Obſcure & vile Populace. 145

Epigramme. Mon défaut eſt la paillardiſe. 144

Sur la Priſon du Roy de * * *. Le Grand Seigneur eſt bon Geolier. 145

A Madame la C. D. M. Se livrer aux tendres plaiſirs. 146.

Sur une Compagnie mal-aſſortie. Dans une ſalle baſſe & fort mal-éclairée. 148

Epitaphe de M * * *. Ci gît à la fleur de ſon âge. 149

Au R. P. S. Chantre fameux qui ſur les pas d'Horace. 150

Ode à Mr. D * * *. *ſur la Retraite.* 153

Priere d'une vieille Courtiſanne, en conſacrant à la Déeſſe Venus ſon miroir. 157

A Mr. S * * *. *Medecin.* Doc-

teur fameux qui ſçais de la
Sageſſe.

A Mr. B * *. Toi qui par ta
délicateſſe.

Epitaphes, Epigrammes, & autres pieces plaiſantes, pag. 167.
juſques & compris la page 233.

Le Temple de la Mort. 234

Les Fruits du Mariage. Conte en
proſe, imité de Rabelais. 248

Poëſies de Monſieur de la Chapelle. 257. &c

FIN.

REFLEXIONS SUR LES GRANDS HOMMES QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT.

A Monsieur de la CH . . .

VOus sçavez, Monsieur, que cet Ouvrage n'est proprement qu'un extrait des longues & agréables conversations que nous avons euës en-

ſemble à ..... Tandis que nos amis communs s'occupoient au jeu, ou à la chaſſe, notre unique plaiſir étoit de penſer à la mort. Il me ſemble que cela convient aſſez au Stoïciſme dont nous faiſons tous deux profeſſion. Si quelque Critique y trouve à redire, je le renverrai à l'ingenieux Auteur *de la Pluralité des Mondes*. Une Dame ſe fait bien à la campagne un ſecret plaiſir d'étudier l'Aſtronomie, pourquoi craindrions-nous de paroître auſſi ſérieux qu'elle? Notre ſérieux après tout peut paſſer pour une eſpece de débauche, à l'égard de ceux qui aiment les débauches d'eſprit.

Vous vous ſouvenez que nos converſations rouloient preſque toujours ſur ceux qui ont plaiſanté à la vuë de la mort, & qui ont, pour ainſi dire, badiné avec elle. Ces idées n'ont-elles pas un air gracieux & divertiſſant? J'oſe

vous dire outre cela qu'elles ſont toutes nouvelles. Ne comptons point ſur le bon *Raviſius Textor*, qui a compilé un catalogue * des grands Hommes qui ſont morts de trop rire; cet Auteur avoit peu de jugement, & ne ſe connoiſſoit pas en belle Litterature.

On m'a renvoyé en vain à l'*Hiſtoria Ludicra* de *Balthazar Bonifacius*, & aux Recueils de ceux qui ont écrit ſous un titre preſque ſemblable. Je n'y ai trouvé aucuns materiaux propres à cet Ouvrage : ce qui m'a fait d'autant plus de plaiſir, que j'aurois été fâché de me parer des dépouilles d'autrui. Je veux ſeulement, Monſieur, vous faire part d'une choſe que j'ai lûë dans Montagne, & qui marque ſon bon goût. Il ſouhaitoit devenir aſſez ſçavant

* Voyez ſon *Officina* ou *Theatrum hiſtoricum*, *lib.* 2.

pour faire un Recueil des morts les plus éclatantes dont l'Hiſtoire nous parle. Vous qui êtes ſon partiſan, vous approuverez ce deſſein que j'éxécute en partie. En effet, le veritable point de vûe où je placerois une perſonne qui veut bien juger du ridicule qui regne dans le monde, eſt le lit de la mort. C'eſt là qu'on ſe détrompe néceſſairement des chimeres & des ſottiſes qui ſont l'occupation des hommes. Nous ſommes tous fous; la folie des uns eſt plus bouillante, & celle des autres plus tranquille. La mienne peut-être eſt de vouloir compoſer, que ſçai-je ſi celle du Public ne ſera point de me critiquer? Au reſte, Monſieur, je ne vous fatiguerai point ici par des complimens inutiles. Je hais trop ce langage ennuyeux que la flaterie a inventé, & je laiſſe le plaiſir de vous eſtimer, à ceux qui ont aſſez de délicateſſe pour vous bien connoître.

CHAPITRE I.

La mort eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre.

IL eſt certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes dont elle eſt environnée. Pour un jour tranquile & ſerein, on en a quarante où la douleur & la triſteſſe ſe font vivement ſentir. J'aurois du penchant à croire que l'Homme n'eſt point né pour être heureux. Si la jeuneſſe jouit de quelques agrémens, la Nature ſe dédommage avec uſure ſur la vieilleſſe, & elle fait payer bien cher un bonheur, dont on ne connoît tout le prix que quand il eſt perdu. Que dis-je ! Le bel âge lui-même eſt un état duquel on devroit avoir honte. On eſt alors incapable de réflexions, on court après des plaiſirs nuiſibles, & la

Raiſon elle-même eſt obligée de ceder. Si elle reſiſte quelque temps, on la brave, & on ſe met peu à peu en état de ne la plus craindre. C'eſt ce qui a fait dire à Madame Deshouliers, dans un de ces momens ou l'eſprit eſt moins touché que le cœur,

Homme vante moins ta Raiſon.
Vois l'inutilité de ce préſent celeſte
Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte.
Auſſi foible que toi, dans ta jeune ſaiſon,
Elle eſt chancelante, imbecille :
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaiſir divers,
Vile eſclave des Sens, elle t'eſt inutile :
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante hivers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

On ne peut trop étudier l'Homme dans ſes differens âges. Quelle foule de paſſions ! Quelle ſuite de foibleſſes & de bizareries ! Il faut avoir un grand fonds d'amour pro-

pre pour n'en être pas troublé. Je ne m'étonne plus que perſonne ne ſoit content de ſa condition : comme il n'y en a aucune qui releve entierement de la Raiſon, il n'y a point auſſi dans le monde de vrai bonheur. Quoiqu'on jouiſſe d'une ſanté parfaite, & qu'on nage au-milieu des plaiſirs, eſt-on à couvert de cette eſpece d'inquietude qui révolte la délicateſſe ? La ſanté n'eſt proprement qu'un état d'indolence, elle ne réveille aucuns ſentimens vifs, & laiſſe l'ame dans une oiſiveté qui ôte le goût de la poſſeſſion. Cela vient peut-être de ce qu'on eſt moins ſenſible à un avantage dont on jouit actuellement, qu'à celui qu'on attend avec impatience.

Je m'imagine avec plaiſir qu'il y a dans l'Univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un ſens toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus

d'agrémens que leurs Sujets, ils ſont auſſi plus vivement frappés des diſgraces auſquelles un particulier n'eſt pas ſenſible. Qui étoit à Rome plus heureux que Ciceron? Son éloquence l'avoit élevé aux premieres places de la République, & l'éloquence étoit alors le comble de la perfection : cependant au-milieu de l'eſtime du Senat & des acclamations du Peuple, il ne put ſe conſoler de la mort de ſa fille Tullie. *Non*, écrivoit-il à Atticus, *rien ne peut aujourd'hui me ſoulager, & je hais les Dieux qui m'ont juſqu'ici comblé de trop de biens*. Si l'on pouvoit peſer vingt commodités enſemble, & une incommodité, on verroit ſouvent que cette derniere emporte la balance.

La condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous eſt moins connuë. Elle reſſemble à ces figures d'Optique,

qui de loin repréſentent une ville, ou une maiſon, & qui de près ne ſont qu'un amas de traits groſſiers & confus. Tout le monde ſçait avec quelle fineſſe Horace * a traité ce triſte ſujet. L'état du monde le plus charmant n'empêche pas les Reines d'envier quelquefois le ſort des Bergeres, telles, par exemple, qu'on les a dépeintes dans l'Aſtrée. Elles ne cherchent en amour qu'à ſatisfaire le penchant ſecret de leur cœur; au-lieu qu'une Princeſſe eſt ſouvent une victime qu'on ſacrifie à l'ambition, ou à d'autres raiſons politiques. Voilà ce que produit ce faux point d'honneur dont nous nous ſommes follement rendus les eſclaves.

Pour ce qui eſt des Sçavans, on ſçait qu'ils ſont en poſſeſſion de ſe brouiller avec la fortune.

* Voyez la 1. Satyre du 1. Liv.

Diogene renaît dans tous le siécles, & son tonneau n'est que trop souvent l'appanage du bel esprit. Il y a là dedans je ne sçai quelle fatalité, dont on n'oseroit se plaindre : car les disgraces donnent un air de vivacité qui manque aux personnes trop heureuses. Les Muses, par exemple, ne sont jamais plus éloquentes que quand elles sont chagrines. Dût-on m'accuser de malignité, je préfere Ovide éxilé à Ovide galant, & je pourrois en quelque chose ressembler à l'Empereur Caligula, qui voyant foüetter un Comedien, trouva sa voix si harmonieuse, qu'il fit durer le supplice pour faire durer son plaisir. Je n'entreprendrai point ici de tracer l'histoire de tous les Sçavans qui se sont plaints de leur mauvaise destinée. Il suffit d'avertir les Curieux, que *Pierius Valerianus* & *Thomas Spizelius*, l'un en Italie & l'autre en

Allemagne, ont fort bien écrit ſur le malheur des gens de Lettres.

Puiſqu'il n'y a point dans le Monde de condition heureuſe, on doit aiſément ſe dégoûter de la vie. Elle eſt aſſez mépriſable d'elle-même, mais ſur-tout elle paroît telle à ceux qui ont quelque diſcernement. La Mothe le Vayer a joüé un beau rôle en France ; rien ne lui manquoit, ſoit du côté de l'eſprit, ſoit du côté de la fortune. Cependant il étoit tellement fatigué de la condition humaine, qu'il auroit été fâché de recommencer la carriere qu'il venoit de courir. *Je n'échangerois pas*, dit-il dans une de ſes Lettres, *les trois jours calamiteux qui me reſtent dans un âge auſſi avancé qu'eſt le mien, contre les longues années que ſe promettent une infinité de jeunes gens dont je connois tous les divertiſſemens.* En effet, nous devons nous regarder comme étant

sur un grand théatre, & ayant quelque part à la Comedie qui se joüe dans le Monde. Le rôle des uns est plus long, ou plus éclatant, & celui des autres plus court, mais ils sont tous également ennuyeux & ridicules. Celui qui considére ce qui se passe pendant une année, connoît ce qui se passera dans la suite des temps. Ce ne sont que les mêmes évenemens combinés de différentes manieres.

Si l'on concevoit dans toute son étenduë les bizarreries du Genre-humain, qu'on auroit de plaisir à s'en voir séparé! La vûe d'une troupe de visionnaires qui courent après des chimeres, qui s'inquietent de bagatelles, qui haïssent le soir ce qu'ils ont aimé le matin, qui s'entretuent pour un pouce de terre; cette vûë, dis-je, n'est-elle pas capable de nous révolter? Encore si les hommes étoient assez heureux pour ne point sçavoir qu'ils

ſont ridicules ; mais on s'eſt donné bien de la peine & bien des ſoins afin d'en être pleinement convaincu. Je pourrois même dire que nos plus ſages réfléxions ne ſervent qu'à faire voir que nous ſommes plus extravagans. Cela confirme la plaiſanterie de Momus. Il prétendoit que les Dieux étoient pleins de nectar quand ils firent les hommes, & qu'ils ne purent regarder leur ouvrage de ſens froid ſans en rire.

On voit aſſez qu'il ne faut qu'être raiſonnable pour ne point craindre la mort ; un peu de bon goût, & quelque connoiſſance des affaires du monde, nous mettent au deſſus de ces terreurs ridicules qui agitent le Vulgaire. Si l'on vouloit aller juſqu'à cette partie de la Philoſophie qui regarde les mœurs, que la vie paroîtroit haïſſable ! On me dira peut-être qu'il y a peu de gens

dans le Monde qui regardent la mort ſans effroi; ai-je auſſi prétendu dire qu'il y eut beaucoup de perſonnes raiſonnables?

CHAPITRE II.

Si la vûe de la mort peut être un ſujet de plaiſir?

J'AI tâché juſques ici d'ôter à la mort cet air affreux qui l'accompagne preſque toujours. On peut maintenant s'apprivoiſer avec elle, même badiner; ſon abord n'eſt pas ſi rude, ni ſi farouche qu'on le croit ordinairement. J'oſe la comparer à ces Animaux ſauvages qu'on apporte d'un Royaume étranger: ils ſont terribles à la premiere vûe, l'œil ſe fait enſuite une habitude de ne les plus craindre. Malgré l'attachement que l'Homme a pour la vie, il ſe voit dans l'heureuſe neceſſité de ſe familia-

riſer avec la mort, & ce n'eſt que par foibleſſe qu'il s'en fait une affaire d'importance. J'en appelle au jugement de Monſieur de Fontenelle : tout le monde ſçait qu'il a blâmé * Caton d'Utique d'avoir quitté la vie trop ſérieuſement. Que l'indifference fait honneur à un Philoſophe, quand elle eſt bien ménagée ! Je trouve que les Poëtes ſont preſque les ſeuls dans le monde ſçavant qui ont bien parlé de la mort. Cette vûe leur a fourni mille penſées vives & agréables, dont les Connoiſſeurs ſentent toute la beauté. J'avoue que le Vulgaire ignorant peut s'en choquer, mais le Vulgaire ſçait-il ce que c'eſt que délicateſſe ? Il faut un art infini, pour rappeller le ſouvenir de la mort dans des Piéces folâtres & badines : c'eſt-là une maniere de s'exciter au plaiſir

* *Voyez ſes dialogues des Morts, T. I*

peu commune, mais pleine de fineſſe & de bon goût : elle n'eſt auſſi en uſage que parmi des perſonnes d'un merite exquis.

Anacréon eſt inimitable, dans ces momens où la crainte d'une mort prochaine l'oblige à inventer de nouveaux plaiſirs : on le voit s'irriter contre ſon propre ſort, & trouver en même temps le moyen de ſe rendre heureux. Rien auſſi ne doit plus nous engager à jouir d'un bien, que l'appréhenſion de le perdre bien-tôt. Voilà le vrai ſiſtême des Poëtes qui ont vécu du temps d'Auguſte; ſyſtême aſſez rafiné pour n'être point criminel. Je doute qu'on voulût aujourd'hui ſe faire un mérite auprès des Dames, en leur parlant de la mort; cette galanterie ſeroit mal reçûë. Catulle pourtant, qui ſe piquoit d'une politeſſe peu ordinaire, étoit là-deſſus d'un goût fort different du nôtre, comme on

le peut voir par cette belle épigramme :

Vivamus, mea Leſbia, atque amemus,
Rumoreſque ſenum ſeverioruṁ
Omnes unius æſtimemus aſſis.
Soles occidere ac redire poſſunt;
Nobis, quùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.

TRADUCTION.

Songeons à jouir de la vie,
Puiſque l'amour, chere Leſbie,
Nous offre de doux paſſetemps.
Moquons-nous des vains réglemens
Qu'oppoſe la froide vieilleſſe
Aux ſoins d'une aimable tendreſſe.
Le Soleil chaque jour
Se cache & renait tour à tour :
Mais helas ! Quand la mort cruelle
Viendra finir notre bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur
De la nuit éternelle.

Antoine Muret en commentant ces vers de Catulle, fait une

réfléxion très-judicieuſe. *Admonitu mortis puellam adfruendas ſecum voluptates cohortatur; eſt autem hoc argumentum Poëtis perfamiliare.* On trouve dans Horace pluſieurs morceaux qui confirment la remarque précedente. Comme c'étoit l'eſprit le plus délié de ſon ſiécle, il a entierement connu l'uſage qu'on pouvoit faire de la penſée de la mort au-milieu des jeux & des plaiſirs. Cette penſée n'eſt point auſſi importune qu'on croit, puiſqu'elle ſert de principal agrément à un ancien hymne du Poëte Cecilius. *Qu'on m'aſſure*, dit-il, *que je vivrai ſix mois, je les employerai ſi bien que je n'aurai aucun regret de mourir au ſeptiéme.*

Les Modernes n'ont pas laiſſé quelquefois d'imiter les vûes élegantes des beaux eſprits de l'ancienne Grece, ou de Rome. Je trouve ſur tout que les Italiens en ont fort approché, peut-être parce

qu'ils ſont plus propres que d'autres à rafiner ſur le plaiſir. C'eſt là le caractere de la Nation : je n'en donnerai pour preuve que la fin d'une Elegie de Sannazar, Gentilhomme Néapolitain.

Puiſque nous joüiſſons d'une verte jeuneſſe,
Et qu'elle nous permet l'uſage des plaiſirs,
Vivons au gré de nos deſirs,
La raiſon ne convient qu'à l'affreuſe vieilleſſe.
Je la vois s'avancer, elle hâte ſes pas,
Pour chaſſer loin de nous & les Jeux & les Graces,
Prévenons ces triſtes diſgraces :
Que la crainte d'un prompt trépas
Réchauffe nos ardeurs, & faſſe que l'amour
Eloigne de nos cœurs une indigne foibleſſe.
Trop heureux, ſi la mort nous ſurprend quelque jour,
Enyvrés d'une douce & flateuſe tendreſſe ! (*a*)

On a grand tort de n'offrir aux

(*a*) Voyez la 3. Elegie du 1. Liv. de Sannazar.

mourans qu'un ſpectacle triſte & funeſte. Ne vaudroit-il pas mieux, diſoit un bel eſprit (*a*) leur donner alors tous les plaiſirs dont ils ſont capables ? La nature a beſoin d'être agréablement flatée, lorſqu'elle commence à s'affoiblir. C'eſt ce que Petrone a prétendu nous marquer, en décrivant au milieu d'une affreuſe tempête la maniere dont Encolpe vouloit périr. *Dérobons encore*, crioit-il, *quelques plaiſirs à la fatalité qui hâte notre perte.* L'honnête homme ne fuit point la volupté, quand elle eſt marquée au coin de la ſageſſe. Pourquoi en fruſtrer ceux qui ſont dans le lit d'infirmité ? Eſt-il quelque ſituation dans la vie où l'on ait plus beſoin de penſées badines & divertiſſantes ?

Je ne veux ici conſulter que

(*a*) L'Abbé de Saint Real dans ſes Oeuvres poſthumes.

cette partie du Monde, qui ne ſe gouverne point par préjugés, ni par habitudes; elle avouera ſans peine que l'idée de la mort s'accorde fort bien avec le plaiſir. Le fameux repas de Trimalcion en en eſt une preuve aſſez brillante. On y ſervit aux conviés un ſquelette d'argent, pour les exciter davantage à la joye, & pour les avertir que le temps du plaiſir étoit court & précieux. Voilà un de ces tours adroits dont la Morale quelquefois libertine ſe ſert, afin de ne point effaroucher notre amour-propre. Je penſe que le Lecteur eſt maintenant aſſez préparé à voir des gens qui badinent avec la mort. Heureux, ſi je puis l'engager à ſuivre quelque jour de ſi beaux modéles!

CHAPITRE III.

Idée générale d'une mort plaisante.

RIEN ne doit plus nous frapper dans l'histoire des grands Hommes, que la maniere dont ils soutiennent les approches du trépas. Je crois que ces derniers momens sont les seuls, où l'on ne puisse emprunter un visage étranger. Nous nous déguisons pendant la vie; mais le masque tombe à la vûe de la mort, & l'Homme se voit, pour ainsi dire, dans son deshabillé. Quelle doit être alors sa surprise ! Tout l'occupe sans le toucher : tout sert à faire évanouïr ce dehors prompeux qui le cachoit à lui-même. Il se trouve seul & sans idées flateuses, parce qu'il ne peut plus se prêter aux objets exterieurs. Cette vûe a cela d'utile en flatant notre curiosité,

qu'elle nous inſtruit. *Il n'eſt rien de quoi*, diſoit Montagne, *je m'informe ſi volontiers que de la mort des hommes ; quelle parole, quel viſage, quelle contenance ils y ont eû ; mille endroits des hiſtoires que je remarque ſi attentivement. Il y paroit, à la farciſſure de mes exemples, & que j'ai en particuliere affection cette matiere.*

Je ſuis perſuadé que la derniere heure de notre vie eſt celle qui décide de toutes les autres. Un ancien Philoſophe avoit renvoyé l'heureux Crœſus à ce moment critique : & qui peut bien juger d'une piece, ſans en avoir vû le dénouëment ? Il n'eſt point ſi difficile de s'expoſer à la mort, quand on n'a pas le loiſir d'y penſer. Sa vûe ne fait alors aucune impreſſion. Oſerai-je l'aſſurer, le courage eſt ſouvent un beau maſque, qui ſert à cacher une férocité ſtupide & groſſiere. Je ſuis peu content

des idées qu'on a ſur l'Heroïſme : elles ſont l'ouvrage de la vanité humaine, & l'on ſçait que la vanité ne conſulte gueres le bon ſens. L'image de ces Guerriers qui affrontent ſans refléxions toutes ſortes de hazards, n'a pour moi rien de ſenſible & de touchant. J'ai plus de plaiſir à étudier un Philoſophe, qui, ſans ſe troubler, tombe nonchalamment entre les bras de la Mort. Il y a dans cette eſpece de valeur beaucoup de délicateſſe, & la valeur ordinaire eſt brutale.

On en tombera d'accord, ſi l'on refléchit ſur la mort de Petrone. C'étoit l'homme du monde qui ſe connoiſſoit le mieux en plaiſirs, & cette ſcience eſt toujours la marque d'un goût exquis. J'avancerai ſans crainte qu'aucun Romain n'a ſçû ſi bien que lui l'art d'entretenir une cour voluptueuſe par des divertiſſemens nouveaux. Il avoit auſſi gagné toute la confiance

ſiance de Néron, & cet Empereur l'établit ſouverain Juge de la politeſſe & du bon goût. * Un emploi ſi galant lui convenoit fort : libre de ſoins, n'aimant point à ſe contraindre, & préférant, comme il faiſoit, une douce oiſiveté à tout ce qui fait l'embarras de la vie, il étoit très-propre à regler les jeux, les ſpectacles & les repas où Néron venoit ſe délaſſer. Tacite convient lui-même qu'il ne régnoit dans ces parties de plaiſir qu'une débauche polie & ſpirituelle.

La Cour qui commençoit à tomber dans un libertinage groſſier, ſe dégoûta peu à peu du rafinement de Petrone. Il s'en apperçut, & ſe dégoûta auſſi de la Cour. Cette occaſion parut favorable à ceux qui vouloient le perdre : ils y réûſſirent, en flatant l'eſprit

* *Arbiter elegantiarum*, dit Tacite.

de l'Empereur par des plaiſirs outrés, & tels qu'ils pouvoient convenir à ſon naturel féroce. Ce fut alors que Petrone remarqua qu'il étoit temps de quitter la vie. Il ſe mit dans un bain chaud, & ſe fit ouvrir les veines pour mourir plus tranquillement. On dit que dans ces derniers momens il s'amuſa à compoſer quelques vers ; il eut ſoin de raſſembler ſes meilleurs amis, & après avoir folâtré à ſon ordinaire, il expira ſans inquiétude. Je défie la plus maligne critique de trouver dans cette mort aucune circonſtance qui ne ſoit la preuve d'un courage exquis & curieuſement ſoûtenu. J'oſe par conſequent nommer Petrone, le Philoſophe le plus libertin, & le libertin le plus Philoſophe qu'on ait vû.

Voilà une de ces morts voluptueuſes qu'on ne ſçauroit aſſez admirer. On n'y trouve, ni la con-

trainte, ni l'embarras d'une perſonne qui craint, ou qui regrette la vie. Peut-on avoir trop d'adreſſe, afin de ſe ménager des plaiſirs dans un temps où tout ne retrace que des idées funeſtes : Il faut pour cela reſſembler à Petrône; je veux dire, à un homme qui avoit acquis par une longue expérience cet art ſi utile, qui nous fait tirer quelque douceur des choſes les plus déſagréables.

Je mépriſe les morts trop ſérieuſes, dont le principal mérite conſiſte dans un grand air d'affectation. La valeur qui eſt concertée, n'eſt pas la plus eſtimable : un peu de nonchalance ſied bien aux perſonnes qui abandonnent la vie. J'entens cette nonchalance, qui eſt le vrai & le premier ſentiment d'une joie pure. Comme elle naît du repos de l'eſprit, y a-t-il volupté qui lui ſoit préférable? J'aurois tort de la propoſer aux rê-

veurs, aux eſprits ſombres & cachés : rien ne leur plaît que ce qui eſt éxactement dans les régles du ſérieux. Ils ſeroient fâchés qu'on diminuât l'horreur que la mort ſemble inſpirer, en les détournant ingénieuſement de ce que ſa vûe a de triſte.

Cependant la Science la plus utile à l'Homme, eſt de ſçavoir ménager ce petit fonds de joies ſecrettes que la Nature lui a données en naiſſant. Au lieu de l'employer tout-à-fait dans les heures de plaiſir, il en doit réſerver une partie, pour ces momens où le chagrin & l'inquiétude prennent malgré lui le deſſus. Voici peut-être la ſeule occaſion où l'avarice deviendroit une vertu.

Les Anciens en général s'imaginoient mourir délicieuſement lorſqu'ils expiroient entre les bras des perſonnes qu'ils avoient le plus aimées. Le grave, le ſentencieux

Pindare avoit prié les Dieux de lui accorder ce qu'il y avoit de plus charmant dans la vie, & ils permirent qu'il mourut en appuyant la tête ſur les genoux d'un ami qu'il chériſſoit tendrement. Cela me fait reſſouvenir du celebre Ange Politien. Il étoit du nombre de ces beaux eſprits, que Laurent de Medicis honoroit de ſon eſtime & de ſon amitié. On peut aſſurer auſſi qu'il en paroiſſoit fort digne, & par ſa grande habilité dans les belles Lettres, & par le ſoin qu'il prenoit de corriger les anciens Auteurs : occupation qui ſeroit aujourd'hui peu glorieuſe, les Compilateurs n'étant plus à la mode. Au reſte, Politien peut paſſer pour un excellent Poëte : malgré la violence d'une fiévre chaude qui le tourmentoit, il compoſa quelques couplets de chanſon pour un jeune Grec qu'il avoit logé chez lui. Il ſe leva enſuite, &

ſe mit à jouer de ſon luth, d'un air ſi tendre & ſi gracieux, qu'il expira en achevant le ſecond couplet.

A parler de bon ſens, l'homme raiſonnable dans ſa meilleure ſanté doit agir comme s'il alloit mourir; & en mourant, il doit ſonger qu'il peut vivre encore. Cette maxime l'engageroit à ne rien perdre de ſa gayeté ordinaire, en quelque temps que ce fût.

CHAPITRE IV.

De l'indifférence que pluſieurs Sçavans ont témoigné pour la mort.

ON contracte dans la République des Lettres je ne ſçai quelle nonchalance, qui paroit en un ſens ne point manquer de vivacité. L'habitude peu commune où l'on y eſt de voir tout par ſes yeux, pourroit bien en être l'ori-

gine. Cette habitude fait connoître inſenſiblement le faux éclat du monde, & en dégoûte ſans peine. Quand on eſt né pour raiſonner, on ſe prête aux hommes, & jamais on ne s'y livre. Meritent-ils (vains & diſſipés comme ils ſont) un commerce trop aſſidu, ou trop recherché de notre part? Rempli de ces idées, le Philoſophe ſe joue de la mort: il va nonchalamment où tant de gens ſont allés avant lui, & où il ſera ſuivi de tant d'autres. Un de nos meilleurs Poëtes * a fort bien exprimé cette penſée dans les vers qu'il fit mettre ſur la porte de ſon cabinet.

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des Grands, de l'Amour & du Sort,
J'attens patiemment la mort,
Sans la deſirer, ni la craindre.

Monſieur Bayle ne s'eſt point refuſé à cette indifférence, où ſon.

* *Maynard.*

caractére d'homme d'eſprit ſembloit le porter : caractére aſſez difficile à ſoûtenir dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre. Il avoit tant de mépris pour la vie, qu'il ne voulut point modérer l'ardeur d'une fievre lente qui le brûloit depuis longtemps. Elle ne l'empêcha pas de continuer un ouvrage épineux & plein de diſcuſſions critiques, qu'il avoit entrepris contre Monſieur le Clerc. Il s'appliqua même pendant une grande partie de la nuit à le retoucher, & comme il finiſſoit ſon travail, la mort le * ſurprit. Je doute qu'aucune paſſion puiſſe nous emporter auſſi loin que l'amour des Sciences : ſi cependant on doit traiter de paſſion ce qui a fait l'attachement des plus grands Hommes dans chaque ſiécle.

Comme les Ouvrages de Mon-

* *Voyez l'Avertiſſement des* Entretiens de Themiſte & de Maxime, *Tome 2.*

ſieur Bayle ſont entre les mains de tout le monde, il eſt à propos de parler un peu de ſa maniere d'écrire. Un ſtyle délicat & regulier eſt peut-être la ſeule choſe qui lui ait manqué. Hardi, vif dans ſes narrations, il s'abandonnoit trop à ſon génie : éxact & laborieux, il aimoit trop à faire uſage de ſes lectures. C'eſt ce qui l'a jetté ſouvent dans des digreſſions ennuyeuſes, quoique fort ſçavantes. Malgré tout cela il a eu le bonheur de faire goûter ſa maniere d'écrire, & le Public même s'eſt déclaré hautement en ſa faveur.

La vie de certains hommes eſt pleine de trairs originaux. On remarque dans leurs moindres actions je ne ſçai quel air de ſuperiorité qui prévient & qui touche. C'eſt principalement à l'approche du trépas, que tout ce qu'ils ont de force d'eſprit ſe raſſemble, pour ainſi dire, afin de leur faire plus d'hon-

neur. Monsieur Tschirnhaus, un de ceux à qui la nouvelle Géometrie a le plus d'obligation, ne proféra en expirant que ces paroles : *Triomphe*, *victoire*, comme s'il eut donné des marques publiques de la joie qu'il goûtoit en ce dernier moment. Cette espece de joie n'est connuë que du Philosophe. Pour le celebre Longolius, il crut obliger ses meilleurs amis en leur apprenant que sa mort approchoit. Il leur écrivit cette nouvelle d'un air badin, & avec moins d'émotion que s'il eut eû quelque voyage à faire. C'est Sainte-Marthe qui a pris soin de nous instruire de cette particularité. Longolius avoit fait son étude principale de l'éloquence : nous avons encore plusieurs harangues de sa façon, où il a tâché d'imiter la politesse qui brilloit à la Cour d'Auguste. Son régne est une époque fameuse pour les Ouvrages d'esprit.

Je reviens à cette indifférence qui eſt ſi ordinaire dans la République des Lettres. Qu'eſt-elle autre choſe, qu'un ſentiment exquis de l'ame qui ſert à amortir toute la vivacité des objets, afin de la laiſſer dans une aſſiete tranquille? Il faut pour cela une ſorte d'étude, qui ſuppoſe plus de méditation que de lecture.

Le plus beau trait d'indifférence qu'on puiſſe recueillir des Anciens, regarde le Philoſophe Pyrrhon, l'un des plus grands défenſeurs de l'Art de douter. Il ſoutenoit un jour que c'étoit preſque la même choſe, de vivre ou de mourir: Et pourquoi ne mourez-vous pas, lui dit quelqu'un? C'eſt, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie & la mort. Cette repartie eſt naturelle; & les beautés qui ſont toutes de la Nature, frappent du premier abord.

Ajoutons aux morts dont nous

avons déja parlé, celle de Jerôme Cardan, célébre Italien. Elle a un air d'extravagance qui eſt aſſez rare. De quoi l'homme n'eſt-il pas capable ! Sa conduite eſt un fonds inépuiſable de groteſques & be bizarreries. Revenons à Cardan. Il eſt ſi connu par ſes malheurs & ſes diſparates, que je m'abſtiendrai de parler de ſa perſonne. Pour ce qui regarde ſes Ecrits, on y trouve en plus d'un endroit des penſées qui ſentent l'homme original, & des ſaillies qui ne peuvent convenir qu'à un viſionnaire. Il avoit ſur-tout beaucoup de déférence pour ce qu'on nomme Sciences occultes, & ayant lui-même tiré ſon horoſcope, il trouva qu'il devoit mourir un certain jour. Afin de vérifier ſon thême aſtrologique, il ne voulut pas manger, & prit ſi bien ſes meſures, que ſa prédiction fut heureuſement confirmée. Il avoit

peur qu'en vivant, on lui reprochât qu'il s'étoit trompé. Si les Aſtrologues s'aviſent jamais de faire imprimer l'hiſtoire des plus zélés Défenſeurs de leur Art, Cardan y pourroit occuper la premiere place * & je doute que perſonne lui portât envie.

* *Voyez le jugement que Naudé en a fait, il ſe rapporte au mien.*

CHAPITRE V.

Remarques ſur la mort de Démocrite, & ſur celle de Pomponius Atticus.

LE Public s'imagine que la vie des Philoſophes doit être remplie d'évenements rares & extraordinaires : Il ſe donne une peine infinie pour rencontrer du merveilleux dans toutes leurs actions : la fable même lui plaît au défaut de la verité. C'eſt là un rafine-

ment de l'amour propre ; l'ignorance s'en trouve ſoulagée en quelque façon : ou elle abaiſſe, ou elle éleve entierement. Il y a ſur ce pied-là beaucoup de menſonges dans Diogene Laërce, & dans les autres Ecrivains de l'Hiſtoire Philoſophique : mais cela ne m'étonne point, il eſt aſſez difficile d'aller éxactement à la Verité, lorſqu'on eſt ſûr de plaire en la déguiſant.

Je ne parlerai point des fables qu'on a débitées touchant Démocrite, elles me meneroient trop loin. Je crains auſſi de dire des choſes inutiles, & cela eſt inévitable quand on veut juſtifier quelqu'un, principalement ſur des bagatelles. Je ſerai plus goûté en donnant une idée juſte du caractére de ce Philoſophe ; cette matiere eſt intereſſante. C'étoit un homme retiré, obſcur, & qui n'aimoit que la méditation ; pro-

pre par conſequent à développer les ſecrets de la Nature. L'habitude qu'il avoit priſe de traduire tout en ridicule, lui a fait beaucoûp d'honneur ; & ce devoit être pour un Philoſophe un agréable ſujet de raillerie, que le ſpectacle du monde. A voir les hommes comme ils ſont faits, peut-on s'empêcher de s'en mocquer ? Toute leur vie ſe paſſe dans des allées, ou des venuës : peu de ſoin des choſes néceſſaires, & beaucoup d'attachement à celles qui ſont inutiles.

Revenons à Démocrite. Quand il ſe vit incapable de ſouffrir les incommodités d'une longue vieilleſſe, il réſolut de quitter la vie. Sa ſœur en fut allarmée, & elle le pria de différer ſon trépas, juſqu'à ce que les trois fêtes de Cérès fuſſent paſſées. Pour lui plaire, il ſe fit apporter un pot de miel, & vécut encore quelques

jours, par un excès de complaiſance : après quoi ce ſage vieillard s'abandonna librement à la mort. Je ne crois pas qu'on ait eu raiſon de l'accuſer de magie. Le caractére d'eſprit-fort que Lucien lui donne, ſemble détruire ce que des Auteurs trop crédules ont écrit ſur cette matiere. Apparemment le ſiécle où Democrite vivoit, étoit ſemblable au nôtre; je veux dire, que les petits eſprits s'y donnoient la liberté d'attaquer ceux qui s'élevoient au-deſſus des préjugés du Vulgaire.

Je dois maintenant parler d'Atticus. Il étoit l'ami intime de Ciceron, & cela fait à mon gré une partie de ſon éloge. Délicat dans ſes manieres, & agréable dans ſes parties de plaiſirs, il cherchoit cette douce volupté qui convient aux honnêtes gens : purement homme de cabinet, il ne voulut jamais ſe mêler d'aucunes affaires.

Ceſar & Pompée l'eſtimerent également, quoiqu'il n'eut embraſſé le parti ni de l'un, ni de l'autre, pendant la guerre civile. Le vrai mérite eſt toujours goûté, quand ce ſeroit celui d'un ennemi mortel.

Atticus joüît toujours d'une ſanté parfaite. Se voyant malade dans un âge fort avancé, il fit aſſembler toute ſa famille, & lui expliqua en peu de mots le deſſein où il étoit de mourir. Sa réſolution parut hardie, mais ſon air enjoüé fit connoître qu'on ne pourroit l'en détourner. Il s'abſtint effectivement de toute nourriture; & l'on dit qu'à meſure que ſa mort approchoit, ſa gayeté ſembloit redoubler. Il faut ſe ſentir en quelque maniere ſupérieur à la vie, pour en diſpoſer ſi librement. Chaque ſiécle fournit peu de ces hommes rares & intrepides: ils ſont pourtant néceſſaires de temps en

temps, pour nous faire connoître notre foibleſſe.

Malgré les raiſons d'un nouveau Critique, j'ai crû devoir dépeindre Atticus comme un honnête homme : peut-être qu'il ne l'étoit que par temperament. Ces ſortes de vertus qui ne demandent aucun effort, ont beaucoup de douceur dans le commerce de la vie. Et qui ſçait s'il y en a d'autres ? S'il y en a, elles ne ſont pas fort communes, & ce ſont pourtant les plus eſtimables.

CHAPITRE VI.

Quel temps eſt le plus avantageux à l'Homme pour mourir.

ON ne peut être long-temps heureux. Telle eſt notre deſtinée. La fortune paſſe avec tant de rapidité, qu'elle laiſſe à peine entrevoir ſes faveurs. Il ſemble

que ſon inconſtance l'empêche de ſe fixer en aucun lieu, pour rendre un bonheur ſolide. Peut-être auſſi y a-t-il trop de gens à contenter. Elle ne peut ſuffire à tout le monde, & les fonds lui manquent, c'eſt là au moins ſon excuſe : mais qui oſeroit verifier ſi elle ne fait pas quelque double emploi, rendroit un ſervice eſſentiel au Public.

Parlons plus ſérieuſement. Un bonheur qui a trop d'éclat, eſt toujours de peu de durée : ſouvent même il annonce une ſuite prochaine de diſgraces. On peut là-deſſus ſe rapporter à l'expérience : elle étonne quelquefois la Raiſon elle-même, & la rectifie. C'eſt pour éviter des malheurs certains, que la mort eſt ſouhaitable dans quelques momens. Combien de fois s'eſt-on plaint qu'on avoit vécu trop d'un jour ? *Nimirûm hâc unâ die plus vixi, mihi quàm vi-*

vendum fuit, diſoit Laberius dans une de ſes Paſquinades. Cette réfléxion a été ſouvent répétée, quoique ſortie de la bouche d'un Comédien. L'eſpace d'un ſeul jour va ternir la plus belle réputation. Que de Miniſtres & de Generaux d'armée feroient figure dans l'hiſtoire des grands Hommes, s'ils étoient morts, l'un après quelque heureuſe négociation, & l'autre après une bataille gagnée ! Il n'a fallu ſouvent qu'un mauvais ſuccès pour faire oublier ce qu'ils avoient fait de plus éclatant.

L'amour a été cauſe pluſieurs fois qu'on a ſouhaité la mort, après avoir reçu des faveurs diſtinguées d'une Maîtreſſe. Les Poëtes en peuvent rendre raiſon : il n'y a point de gens qui ſoient moins diſcrets qu'eux ſur un pareil article. Voilà une imitation de ces beaux vers de Petrone, *Qualis nox fuit illa, &c.*

Ah que cette nuit fut charmante !
Quels baiſers ! Quels embraſſemens !
Une chaleur vive & touchante
Nous ſaiſit en ces doux momens.
Dieux ! Quelle en étoit la douceur !
Nos ames de plaiſirs mollement alterées,
Sur nos lévres, helas, joüiſſoient d'un bonheur
Dont elles ſembloient enyvrées.
Chagrins mortels, cuiſans deſirs,
Pourriez-vous me porter envie ?
Après avoir goûté de ſi tendres plaiſirs,
On ne doit plus aimer la vie.

Un ſage Lacédémonien donna des conſeils preſque ſemblables à Diagoras, le jour que ſes trois fils furent couronnés aux Jeux Olympiques. Comme il vit que tout le peuple s'efforçoit d'applaudir à ce vieillard & de jetter des fleurs ſur ſa perſonne, il l'aborda froidement, & ne lui dit que ces paroles : *Meurs, Diagoras, car tu es trop heureux.* Il mourut effectivement de joie & de plaiſir entre les

bras de ſes enfans. S'il eſt vrai, ſuivant le ſyſtême des Anciens, que les Dieux ne font que nous prêter à la vie, ils ne peuvent nous donner une plus grande marque d'amitié, qu'en nous la raviſſant dans des circonſtances favorables. Combien nous épargnent-ils par-là de chagrins?

Ciceron en faiſant l'éloge d'un de ſes amis, crut devoir compter parmi ſes bonnes fortunes, qu'il étoit mort avant les malheurs arrivés à Rome. *Si Rempublicam caſus ſecuti ſunt, ut mihi non erepta à Diis immortalibus L. Craſſo vita, ſed donata mors eſſe videatur.* Ciceron parloit là en homme qui chériſſoit véritablement ſa patrie, & l'on peut dire en général que jamais Nation n'a porté l'amour du bien public plus loin que la Romaine.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des perſonnes qui ſont mortes de

oie ; mais cela me feroit perdre
non ſujet de vûë. Je prétens inſ-
ruire le Lecteur, & un ſimple Re-
ueil de faits hiſtoriques ne ſervi-
oit qu'à l'amuſer. Il lui faut certai-
es matieres choiſies, où les réflé-
ions ſe préſentent d'elles-mêmes.
C'eſt alors que l'eſprit ſe réveille,
& qu'il veut ſe faire honneur d'un
ravail dont il a tout le profit ſans
n avoir eu la peine. Cependant,
omme on trouve des curieux de
oute eſpece, je renverrai à Valere
Maxime & à Pline le Naturaliſte,
eux qui voudront avoir une con-
oiſſance éxacte des Anciens qu'on
vû mourir de joie. Pour ce qui
ſt des Modernes, je ne dirai qu'un
not du Pape Leon X. On ſçait
u'il avoit beaucoup de ce feu
ui cauſe les grandes paſſions, &
ui les fait paſſer quelquefois pour
les vertus. Comme il étoit à quel-
ues lieuës de Rome dans une
naiſon de plaiſance, un Courier

vint lui apprendre qu'on avoit chaſſé les François de Milan & de Pavie. Il reçut ces nouvelles avec tant de ſatisfaction, qu'il expira peu après de plaiſir. Cette mort eſt aſſez ſinguliere dans un Pape.

La prudence nous preſcrit certains momens heureux pour quitter un emploi, ou une charge conſiderable. On ſe retire alors du monde avec toute ſon eſtime: quelques heures après on commence à l'ennuyer. Il eſt de l'interêt d'un homme ſage de connoître le temps le plus propre à faire retraite; & cette ſcience ne s'acquiert pas aiſément, elle demande une attention preſque continuelle ſur ſoi même pour réſiſter à l'amour-propre; ſans quoi voudroit-on ſouſcrire à cette maxime ſi judicieuſe

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Je puis appliquer indifferemment

à tous les hommes ce qu'Horace appliquoit en particulier aux Poëtes qui vouloient vieillir ſur le Parnaſſe; mais ce ſeroit peu de choſe, ſi nous n'étions que ridicules à un certain âge.

CHAPITRE VII.

Examen d'une penſée de Valere-Maxime.

JE me ſçai bon gré de pouvoir ici faire l'éloge d'Anacréon. C'eſt à mon jugement le Poëte le plus tendre de toute l'Antiquité, & celui qui a le mieux connu le fin de la galanterie. Ses vers ont beaucoup de cet agrément qui plaît aux Connoiſſeurs, ſa maniere de faire l'amour ſe ſent plus de notre ſiécle, que de celui où il vivoit; c'eſt là une marque de la beauté de ſon génie. Les Anciens n'avoient aucune teinture de la vraie poli-

teſſe, & j'oſe dire, malgré l'eſtime qu'on a pour eux, qu'ils étoient auſſi groſſiers dans une ruelle, qu'on y eſt aujourd'hui délicat. Il a fallu bien des ſiécles pour perfectionner l'Art d'aimer.

On me pardonnera ſi je m'intereſſe un peu trop à ce qui regarde Anacréon; il eſt du nombre de ces grands Hommes qui ſont nés uniquement pour plaire. Valere-Maxime lui a dreſſé un éloge magnifique & d'un tour aſſez nouveau. *La Nature*, dit-il, *a paru très-liberale à ſon égard, en le doüant de l'eſprit poëtique, & en lui accordant une mort tranquille.* Il joint ces deux choſes enſemble, mais je crois le ſecond avantage préférable au premier. On ſe repent quelquefois d'être Poëte, & l'on ſe trouve toujours bien de n'avoir pas le loiſir de regretter la vie. Au reſte, la penſée de Valere-Maxime eſt fort de mon goût.

Qu'on ne s'imagine point qu'Anacréon ſe fit un métier de compoſer des vers. Senſible à la tendreſſe, & aimant avec fureur la bonne chere, il ne donnoit à l'étude que le temps qu'il déroboit à ſon plaiſir. On voit auſſi régner dans la plûpart de ſes compoſitions un air de nonchalance, qui le faiſoit ſouhaiter de tous les honnêtes gens de la Gréce. Cet air même lui étoit ſi naturel, qu'on le repréſenta comme un homme à demi yvre, qui ſe préparoit à joüer de la flute.

Chacun ſent avec plaiſir quel avantage c'eſt que d'expirer tranquillement. Une mort douce eſt en quelque façon l'image de la vie : le point qui les ſépare l'une de l'autre devient imperceptible. S'il y a quelque différence, elle n'eſt cauſée que par les objets qui nous environnent alors ; objets fâcheux & qui nous font faire de triſtes réfléxions. Car la mort en elle-mê-

me n'a rien de lugubre, c'eſt un moment ſemblable à celui où l'on ſe livre au ſommeil; & faut-il tant de précautions pour s'endormir ?

Si j'ai avancé que la mort devoit être l'image de la vie, on ne doit pas m'en faire un crime. J'entens cette vie tranquille, éxemte de trouble & d'agitation, telle enfin que l'ingénieux Marot la ſouhaitoit par cette épigramme.

S'on nous laiſſoit nos jours en paix uſer,
Du temps préſent à loiſir diſpoſer,
Et librement vivre comme il faut vivre,
Palais & Cours ne nous faudroit plus ſuivre,
Plaids, ne procès, ne les riches maiſons
Avec leur gloire & enfumés blaſons:
Mais ſous belle ombre, en chambre & galeries
Nous pourmenans, livres & railleries,
Dames & bains, ſeroient les paſſetemps,
Lieux & labeurs de nos eſprits contens.
Las! maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps perir pour nous ſçavons,
Et s'envoler, ſans remedes quelconques.
Puiſqu'on le ſçait, que ne vit-on bien doncques!

CHAPITRE VIII.

Remarques ſur le caractére de l'Empereur Veſpaſien.

IL n'y a gueres d'excès où la baſſe flaterie n'ait précipité l'homme, abandonné à lui-même. Peu contente de déguiſer des crimes expoſés à la vûë publique, elle a ſouvent orné le Vice des dehors de la Vertu. Les plus grands Princes lui doivent une partie de leur gloire : la Verité ne prodigue pas ſi aiſément les loüanges. C'eſt là ce qui rend la lecture de l'Hiſtoire dangereuſe, ou du moins peu agréable aux perſonnes ſincéres.

Je ne connois point de Peuple au monde qui ait porté plus loin la flaterie que les Romains. Baſſement attachés à ceux qui les gouvernoient, ils ont approuvé & leurs fureurs & leurs extrava-

gances. Les actions les plus criminelles devenoient l'objet de l'admiration publique. Je plains le ſort des Rois : ils ne peuvent jamais s'aſſurer qu'ils ſont vertueux. Souvent même on les met au rang des Dieux, lorſqu'ils ſe croyent tout-à-fait indignes de l'eſtime des hommes. Voila une des plus grandes folies dont les Romains ayent pû s'aviſer : jamais ridicule n'a été porté plus loin.

L'Empereur Veſpaſien le fit bien ſentir à ſes principaux Courtiſans, adulateurs fades & inſipides. Voulant leur marquer qu'il étoit fort malade, il s'écria avec un ſouris malin, *je m'apperçois que je vais devenir Dieu.* Le flateur eſt inſenſible à de tels reproches : il ne peut ſe perſuader que l'Homme aime la Verité.

Avec des talens médiocres, Veſpaſien a été un aſſez grand Prince. Il ſçavoit aſſaiſonner d'un

tour brillant les vertus les plus communes. Guidé par des mœurs douces & tranquilles, il ne regardoit point le Trône comme le Theâtre des grandes paſſions. Il s'appliqua uniquement à rétablir la Juſtice, à faire fleurir les beaux Arts & à réprimer la licence des Soldats. Une heureuſe *médiocrité* eſt quelquefois plus utile qu'un genie ſublime, aux Rois qui veulent gouverner ſagement.

CHAPITRE IX.

Plaiſanteries d'Auguſte mourant, de Rabelais, &c.

IL eſt quelquefois néceſſaire de faire ſentir au Public, que ceux qu'on appelle grands Hommes ne different des autres que par la ſcience de bien cacher leurs vices, ou par le choix de certains défauts éclatans. Beaucoup d'adreſſe leur tient lieu de mérite, &

je ſuis perſuadé que telle action qu'on admire depuis long-temps, paroîtroit mépriſable, ſi l'on en pouvoit pénétrer le véritable motif. Le monde eſt une dupe qu'on trompe quand on veut, & ſans beaucoup de peine. Il y a pourtant certaines meſures à garder avec lui : ceux qui réüſſiſſent le mieux ſont traités de grands Hommes, & les autres ſont generalement oubliés. Quelle bizarrerie !

Auguſte a été un de ceux qui ont le mieux diſſimulé leurs défauts. Habile dans cette politique rafinée que Machiavel a réduite en préceptes, il cachoit ſon ambition ſous de beaux dehors. Fidele en apparence à ce qu'il devoit aux loix du Triumvirat, il ne cherchoit en effet qu'à ſe rendre ſeul Maître de l'Empire. Jamais perſonne n'a ſçû mieux que lui l'art de mettre tout à profit ; l'eſprit qui ne laiſſe perdre aucun

des avantages qui ſe préſentent, eſt le plus propre pour le Trône.

Peu ſemblable aux Princes qui veulent ſeulement qu'on les craigne, Auguſte vouloit qu'on l'eſtimât. C'étoit pour y forcer toute la République, qu'il eut envie de quitter l'Empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges. Né pour les plaiſirs, il aima la paix & fit fleurir les Sciences. Sa Cour étoit polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux eſprits de toute l'Europe. Les Virgiles & les Horaces n'eurent d'autre titre que leur mérite pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguſte mena une vie d'autant plus voluptueuſe, qu'il connoiſſoit par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous aſſure que ſa derniere maladie ne lui ôta rien de ſon enjoûment naturel. Se voyant un jour plus mal qu'à l'ordinaite, il demanda un miroir,

& fit accommoder ſes cheveux, comme ſi cette parure alloit lui ſervir de quelque choſe. Après quoi il ſe tourna vers ceux qui étoient dans ſa chambre; & leur dit en riant : *Trouvez-vous que je ſois bon Comédien* ? Cette plaiſanterie fut relevée par un vers Grec, dont voici le ſens,

Que chacun aujourd'hui s'abandonne à la joie. Je rends grace au Deſtin de la mort qu'il m'envoie.

On peut ici rappeller ce bon mot de Petrone, *Mundus univerſus exercet hiſtrioniam*, tous les hommes ſont Comédiens. Ils ſe donnent en ſpectacle à tour de rôle, les uns ſont ſiflés & les autres applaudis, le caprice en décide : je dis bien le caprice, car la Raiſon oſeroit-elle le faire ?

Les dernieres paroles de Rabelais ſont aſſez ſemblables à cel-

les d'Auguſte. Cela ne m'étonne point, Rabelais étoit un plaiſant de profeſſion, original en ce genre d'écrire qui dépend d'un mélange bizarre de ſerieux & de comique. Peut-être lui a-t-on fait trop d'honneur dans ces derniers temps, lors qu'on a voulu trouver du myſtere dans tout ce qu'il a écrit. Quoiqu'il en ſoit, un Commentaire ſur cet auteur pourroit plaire, s'il partoit de main de maître. On a dit quelque part que Gui Patin avoit entrepris ce travail; perſonne certainement n'y étoit plus propre que lui.

Tout le monde rend juſtice au Cardinal du Bellai, qui protégea Rabelais d'une façon particuliere. A peine fut-il informé de ſa maladie, qu'il envoya un Page pour ſçavoir de ſes nouvelles. De pareilles attentions deviennent aſſez rares dans ceux qui ſont au-deſſus des autres, ou qui croyent l'être.

Rabelais badina long-temps avec le Page qui l'étoit venu voir ; mais ſentant tout à coup que ſa mort approchoit, rapporte à Monſeigneur, lui dit-il, l'état où tu me vois : je m'en vais chercher un grand, peut-être il eſt au nid de la pie, qu'il s'y tienne, & pour toi tu ne ſeras jamais qu'un fol, *tire le rideau, la farce eſt joüée.* Cette ſaillie eſt digne d'un homme qui excelloit dans l'art de plaiſanter. Je doute que notre ſiécle, quoique plus ſçavant que celui où Rabelais vivoit, pût lui apprendre quelque choſe de nouveau ſur cet article.

J'ai parlé avec aſſez de préciſion des deux morts précédentes, il eſt juſte de paſſer maintenant à celle de Malherbe, l'un des premiers & des plus grands Maîtres qui ayent formé le goût de la France. Monſieur Deſpreaux nous a fait ſentir toute l'obligation que notre Poë-

ſie lui avoit : elle changea tout d'un coup, & devint réglée, d'indocile & de libertine qu'elle étoit auparavant. Malherbe avoit un génie heureux, & propre à ſe frayer de nouvelles routes ; il penſoit noblement, il peignoit les objets d'une maniere vive & touchante ; en un mot, il étoit né avec les diſpoſitions qu'Horace demande dans un Poëte.

Cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Racan, homme de qualité, & bel eſprit en même temps, nous a laiſſé la vie de Malherbe écrite d'un air fort ſincére. On y remarque avec plaiſir qu'il étoit aſſez Philoſophe, ſur tout depuis la mort de ſon fils : il donna même de grandes marques de Stoïciſme pendant ſa derniere maladie, & ces marques ne doivent point, à

mon avis, paroître ſuſpectes. Une heure avant que de mourir *il s'éveilla*, dit Racan, *comme en ſurſaut, pour reprendre ſon Hôteſſe, qui lui ſervoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien François à ſon gré; & comme ſon Confeſſeur lui en fit reprimande, il lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre juſques à la mort la pureté de la Langue Françoiſe.* Voilà une délicateſſe d'oreille pouſſée à bout, & dont il n'y a aucun exemple dans nos Puriſtes nouveaux. On ſçait bien quels ſont les Auteurs que je veux déſigner par là.

Malherbe n'avoit pas trop bonne opinion de la Poëſie, quoiqu'il ſe fût toujours adonné à ce genre d'écrire. Quelqu'un ſe plaignoit devant lui de ce qu'il n'y avoit des recompenſes que pour ceux qui alloient à l'armée, ou qui entroient dans les affaires; il

ui avoüa franchement qu'il n'en étoit pas ſurpris, & *qu'un Poëte lui paroiſſoit auſſi utile à un Etat, qu'un bon Joueur de quilles.* Je ne veux pas tout-à-fait approuver cette comparaiſon ; elle choque trop de perſonnes à la fois. Je dirai pourtant que je trouve aſſez étrange, qu'il y ait un Art particulier dans le monde de débiter des fables & des menſonges.

CHAPITRE X.

Traduction d'un morceau conſidérable de Suetone.

L'Illuſtre imitateur de Theophraſte a propoſé dans ſes nouveaux Caractéres un problême aſſez curieux, que perſonne n'a encore réſolu. Il vouloit qu'on lui déterminât au juſte, quelle ſorte d'eſprit étoit propre à faire fortune. Cette queſtion devient plus difficile & plus compliquée de

jour en jour : car jamais on n'a tant vû de ces hommes miſerables qui s'élevent ſans aucun merite : notre ſiécle ſera ſous ce point de vûë un ſiécle aſſez bizarre. Quoiqu'il en ſoit, tous les Royaumes ont fourni des établiſſemens pompeux où le hazard ſeul avoit part ; ce qui eſt auſſi propre à exciter les foux qui courent après la fortune, qu'à rendre ſages ceux qui la mépriſent.

L'Empire Romain a vû ſouvent de ces hommes peu illuſtres, que le deſtin capricieux & bizarre conduiſoit juſques ſur le Trône. Salvius Otho, un des douze premiers Ceſars, peut en ſervir d'exemple. Le mariage honteux de ſon biſayeul, & l'attachement de Tibere pour ſa grand-mere, furent les deux ſources de ſon bonheur. Une mauvaiſe circonſtance ſert autant qu'une bonne, pour nous faire briller dans le monde.

Combien de fortunes ne ſont dûes qu'à des crimes?

Othon n'avoit aucune de ces qualités éminentes qui ſont néceſſaires à un Souverain. Naturellement timide, il ne voulut jamais paroître à la tête de ſon armée pour combattre en perſonne Vitellius. Sa lâcheté rüina entierement ſes affaires, & la crainte de tomber vif entre les mains d'un ennemi cruel, lui fit prendre la réſolution de ſe tuer. Voici comme Suetone rapporte ce fait.

Un Soldat ayant appris à Othon la défaite entiere de ſon armée, & ne pouvant lui faire croire cette nouvelle, parce qu'on l'accuſoit de fourberie, ou de lâcheté: ce Soldat, dis-je, tira ſon épée & ſe tua. L'Empereur frémit à cette vûë, & jura qu'il ne ſeroit jamais la cauſe de la mort de perſonne. Se tournant enſuite vers ſes principaux Courtiſans, il les pria de

lui donner un bon conſeil. Après pluſieurs proteſtations ſemblables de confiance & d'amitié, il rentra dans ſon cabinet pour écrire à ſa ſœur deux lettres de condoléance. Il crut auſſi que ſon devoir l'engageoit à brûler certains papiers ſecrets, & à remettre aux plus fideles de ſes domeſtiques tout l'argent qui lui reſtoit entre les mains.

Après ces préparatifs, Othon s'apperçut par quelque émeute populaire qu'on arrêtoit priſonniers ceux qui vouloient ſortir de la Ville. Il défendit expreſſément aux principaux Officiers de ſa Cour de leur faire aucun mal, & il s'écria d'un air mocqueur, *prêtons-nous à la vie encore l'eſpace d'une nuit.* Tout le monde eut alors la liberté de le voir; il but un verre d'eau, & ayant choiſi le plus tranchant de deux poignards qu'on lui préſenta, il le mit lui-même ſous le cheve de ſon lit. Après quoi il

e coucha tranquillement, les portes de ſa chambre ouvertes, & il 'endormit ſans aucune inquiétude. Son premier ſoin en s'éveillant fut de rechercher ſon poignard & de s'en frapper.

Ainſi mourut Othon, toujours oible & toujours inconſtant, excepté le dernier jour de ſa vie. La choſe me paroît aſſez bizarre : il ne devint grand Homme que dans e temps que les autres ceſſent de 'être.

Chapitre XI.

De quelques femmes qui ſont mortes en plaiſantant.

JE ne crois pas que l'intrépidité ſoit la vertu favorite du beau ſexe. Il ſemble que les paſſions ou ces & flateuſes qui lui ſont ombées en partage, l'empêchent 'avoir du goût pour un heroïſme

trop relevé. Cela ne m'étonne point; tout caractére dont l'enjoûment eſt la baſe, s'accommode peu de ce qu'il y a de ſublime dans les mœurs. Naturellement tendres, & coquettes par raiſon, les femmes ne cherchent qu'à exceller dans l'art de plaire. Bien-loin de vouloir en impoſer au monde par un courage affecté, elles ſe font un point d'honneur de montrer quelque foibleſſe. On auroit grand tort de les en blâmer, une belle triomphe, même en cédant.

Quoique l'intrepidité ſoit inutile aux femmes, on ne laiſſe pas de trouver parmi elles des Heroïnes, des Philoſophes, & même des eſprits-forts. Tout dépend des premieres impreſſions qu'on leur donne; & en général les perſonnes qui ont le plus de vivacité ſont les plus propres à ſe laiſſer prévenir. L'Hiſtoire ancienne & morderne

ne nous parle que d'un très-petit nombre de femmes qui ont badiné avec la mort. Une des plus remarquables eſt Mademoiſelle de Limeuil, fille d'honneur de Catherine de Medicis. Toute jeune encore, elle ſe fit connoître à la Cour par ſes bons mots, & même par des paſquinades remplies de ſel Attique. Un ancien Auteur avoue ſans peine qu'*elle étoit fort grande parleuſe, brocardeuſe, & très-bien, & fort à propos.* Eſt-il un lieu au monde où l'humeur médiſante trouve mieux ſon compte qu'à la Cour? Quand elle ne ſeroit pleine que de ces ſots de qualité, qui préferent le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile, un Satyrique y ſeroit au comble de ſa joie.

Je ne puis finir de meilleure grace ce qui regarde Mademoiſelle de Limeuil, qu'en me ſervant des propres termes de Brantome. Voici comme il s'exprime, avec ſa

naïveté ordinaire. » Quand l'heure
» de la mort fut venuë, elle fit ve-
» nir à soi son valet, qui s'appel-
» loit Julien, & qui sçavoit très-
» bien jouer du violon. Julien,
» lui dit-elle, prenez votre violon,
» & sonnez moi toujours, jusqu'à
» ce que vous me voyiez morte,
» la défaite des Suisses, & le mieux
» que vous pourrez; & quand
» vous serez sur le mot, *tout est*
» *perdu*, sonnez-le par quatre ou
» cinq fois le plus piteusement que
» vous pourrez. Ce que fit l'autre,
» & elle-même lui aidoit de la
» voix, & quand ce vint *tout est*
» *perdu*, elle réïtera par deux fois,
» & se tournant de l'autre côté du
» chevet, elle dit à ses compagnes,
» *tout est perdu à ce coup, & à bon*
» *escient*, & ainsi décéda. « Ma-
demoiselle de Limeuil avoit une
sœur parfaitement belle, mais qui
ne la valoit pas du côté de l'esprit.
Telle est la destinée de la plûpart

des choſes excellentes : on ne les voit preſque jamais unies enſemble, & cependant a-t-on quelque droit de s'en plaindre ?

Il ne faut pas long-temps conſulter le goût des femmes, pour ſçavoir qu'elles aiment mieux être jolies & un peu ſottes, que ſpirituelles avec beaucoup de laideur. Cette préférence qui ſe donne à la beauté me paroît un ſentiment commun à tout le Séxe. La Reine Elizabeth n'en étoit pas éxempte : malgré l'orgueil du trône, elle fit un préſent conſidérable à un jeune Hollandois qui l'avoit ſeulement trouvée belle. Remarquons en paſſant que l'amour-propre eſt inſéparable de l'homme : je ne ſçai même s'il ne fait pas une partie eſſentielle de ſon caractére. Celui qui en ſeroit deſtitué, ne pourroit au plus devenir qu'un habitant de la République imaginaire de Platon.

Je ne prétens pas ici faire le

procès à la mémoire d'Elizabeth. J'avoue avec plaiſir qu'elle étoit née ce que les autres Princeſſes ne deviennent que par une longue étude. Jalouſe de ſon pouvoir, & habile dans l'art de ſe faire craindre, elle témoigna autant de courage pendant ſa vie, que d'indifference à ſa mort. Voici ce que j'en ai lû dans les Mémoires ſecrets d'un fameux Italien, nommé Vittorio Siri. Cette Reine étant aſſiſe ſur ſon lit, les yeux tournés vers la terre & un doigt dans la bouche, fit venir ſa Muſique ordinaire, qu'elle entendit juſqu'au dernier ſoupir avec une joie inconcevable. On ne doit point trouver mauvais qu'une femme ſe procure à l'approche de la mort, tous les plaiſirs dont ſon imagination peut s'aviſer : elle éloigne par là des idées trop accablantes ; une diſtraction agréable eſt ſouvent un reméde ſûr contre bien des chagrins. Qu'on

Qu'on me permette de joindre à la mort d'Elizabeth, celle d'Anne de Boleyn ſa mere. Fameuſe par ſa grandeur, autant que par ſes diſgraces, elle ne deſcendit du Thrône que pour monter ſur l'échaffaut. Peu de jours heureux lui valurent une mort bien flétriſſante : il eſt quelquefois à craindre d'être trop bien avec la fortune, elle ſe plaît à joüer de mauvais tours. Anne de Boleyn fut ſujette à de grandes inégalités d'eſprit pendant tout le temps de ſa priſon : elle pleuroit & chantoit tour à tour, elle paſſoit en un moment de la joie à la triſteſſe. Etant ſur l'échaffaut, elle demanda à l'Executeur s'il ſçavoit bien ſon métier, & tout d'un coup on la vit s'abandonner à de grands éclats de rire. Il y a peut-être un peu d'extravagance & de bizarrerie dans cette conduite : mais qui ne ſçait que les plus grands Hommes

péchent par ces deux endroits ? Un Ancien l'a dit, *Nullum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ.*

CHAPITRE XII.

Des dernieres heures de Madame de Mazarin.

LE nom & les aventures de cette Ducheſſe ont fait tant de bruit dans le monde, que j'aurois mauvaiſe grace d'entrer ici dans un trop grand détail. Elle fut menée en France à l'âge de ſix ans, & elle hérita des biens immenſes du Cardinal Mazarin, en épouſant le Duc de la Meilleraye. L'humeur ſcrupuleuſe & ſévére de ſon mari l'obligea, après pluſieurs ſéparations paſſageres, de ſortir de France. Elle ſe fixa en Angleterre, & y fut généralement eſtimée de tout le monde. Monſieur de Saint-Evremond, qui ſe connoiſſoit ſi

bien en mérite, s'attacha à elle d'une façon toute particuliere, & ne perdit aucune occaſion de la loüer. Quoiqu'elle ne ſoit pas l'auteur des Memoires qui portent ſon nom, on ne peut ſans injuſtice lui refuſer le titre de bel eſprit.

Elle fit en mourant l'aveu du monde qui prouve le mieux une indévotion enracinée. Je me ferai aſſez entendre, en diſant qu'elle expira auſſi nonchalamment que ſi tout alloit finir avec elle. En effet un Auteur curieux nous apprend * qu'*elle conſerva* juſqu'au dernier moment de ſa vie, *les mêmes ſentimens que M. de Saint-Evremond lui attribue dans une de ſes Lettres* : où pour la détourner du deſſein qu'elle avoit pris de ſe retirer dans un Couvent,

* Voyez la vie de M. de Saint-Evremond, pag. CCXVII. & CLXXX. CLXXXI. édition de Paris, 1711.

il lui parle de cette maniere : *Encore si vous étiez touchée d'une grace particuliere de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zele, qui vous rendroit tout supportable. Mais vous n'êtes, ni convaincuë ni touchée ; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement.* Dans la situation où se trouvoit Madame de Mazarin, on se met aisément au-dessus de ces formalités dont les superstitieux se servent, à l'approche du trépas.

Elle avoüa cependant qu'elle étoit fâchée de mourir avant M. de Saint-Evremond. *Je voudrois voir*, dit-elle agréablement, *s'il conservera jusqu'à la fin & cette indifférence pour la vie & cet esprit libre de préjugés, dont il se fait un si grand mérite* L'évenement ne dément point des souhaits si favorables aux Esprits-forts. En ef-

fet ou ne remarqua en lui aucun regret de quitter la vie, quoique ſon unique étude pendant plus de quarante ans eût été de courir après toutes ſortes de plaiſirs. Il donna tête baiſſée dans l'éternité, pour me ſervir d'une expreſſion de Montagne, ſans la conſiderer ni la reconnoître. L'Auteur de ſa vie n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail, mais ſon ſilence en dit aſſez.

J'ai appris d'ailleurs qu'au lieu de s'affliger à la vûë de la mort, M. de Saint-Evremond avoit reſervé toute ſa gaieté pour ces derniers momens. Plus enjoüé & plus badin qu'à l'ordinaire, il plaiſantoit agréablement ſur ſa fin prochaine. Il dit un jour *qu'il avoit grande envie de ſe reconcilier*, & comme on interpretoit ces paroles dans un ſens dévot, il s'expliqua en ajoutant *que c'étoit avec l'appétit*. Je retrouve avec plaiſir dans

cette ſaillie, le véritable caractére d'un vieillard voluptueux.

Ceux qui ont entendu parler de Mademoiſelle de Lenclos, ſeront bien aiſes d'apprendre un fait curieux qui la regarde. Cette charmante perſonne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicateſſe juſques dans le libertinage. Elle fut tour à tour maîtreſſe de pluſieurs Seigneurs de la Cour; mais loin d'agir avec eux en femme intereſſée, elle ſe piqua toujours d'une liberalité ingenieuſe & propre à réveiller les plaiſirs. Auſſi tous ceux qui l'avoient aimée pendant ſa jeuneſſe, ſe firent un devoir de lui envoyer des preſens conſiderables, quand l'âge lui eût ôté tous ſes charmes. Monſieur le Duc de la R .... ne fut pas des derniers. Le Pere de Mademoiſelle de Lenclos l'avoit excitée par de puiſſantes raiſons à ſuivre le train de vie qu'elle embraſſa dans

la ſuite : car étant au lit de la mort, il la fit venir, & l'ayant regardée d'un œil languiſſant, *Ma fille*, lui dit-il, *vous voyez que tout ce qui me reſte en ce moment eſt un ſouvenir fâcheux des plaiſirs qui me quittent. Leur poſſeſſion n'a pas été de longue durée, & c'eſt la ſeule choſe dont je puis me plaindre à la Nature : mais, helas ! que mes regrets ſont inutiles ! Vous qui avez à me ſurvivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez point ſcrupuleuſe ſur le nombre, mais ſur le choix de vos plaiſirs.*

Je tiens ces particularités d'un homme d'eſprit, qui m'a aſſuré les avoir appriſes de Mademoiſelle de Lenclos. Elle connoiſſoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuſe, & elle vouloit qu'on lui rendît là-deſſus juſtice.

CHAPITRE XIII.

Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chapitre.

IL ſuffit de nommer Machiavel, pour faire naître l'idée d'un excellent Politique. La nature l'avoit forcé dès ſa jeuneſſe, à ſaiſir ce qu'il y avoit d'eſſentiel dans la ſcience de l'homme d'Etat. Elle l'engagea peu après à entrer dans le cabinet des Princes, & à démêler les principaux motifs qui les faiſoient agir. Avec un eſprit pénetrant, il ne pouvoit qu'y beaucoup profiter. Auſſi ſes Ouvrages repréſentent-ils naïvement ce que le Thrône éxige du Souverain, & ce que le Souverain éxige de ſes Sujets. On me permettra de ne point aſſurer que cela s'accorde toujours avec l'équité naturelle.

Florence étoit la patrie de Ma-

chiavel. Né avec un eſprit inquiet & républicain, il ne put s'accommoder de la nouvelle domination des Medicis. Cependant la choſe devoit paroître délicate à tout homme de bon ſens. On puniſſoit alors le moindre ſoupçon avec autant de ſévérité que le vrai crime, & c'en étoit un que d'avoir plus d'eſprit que les autres.

La trop bonne opinion qu'on avoit des lumieres de Machiavel, penſa lui coûter cher. On le crut Auteur d'une conjuration qui s'étoit tramée contre le Cardinal Julien de Medicis, & on le vint arrêter par ſon ordre. Sa priſon dura pluſieurs mois, & la perte de tous ſes biens ſuivit ſon élargiſſement. Ce fut alors qu'il commença à ſe déchaîner contre les nouveaux Tyrans. Philoſophe rigide, il ſe faiſoit honneur de ſa miſere ; & Satyrique outré, il ſe mocquoit de tout. La mort même, qu'il at-

tendoit avec impatience, lui parut un nouveau ſujet de raillerie. Plus hardi en cela que le fameux Aretin, qui, ayant plaiſanté toute ſa vie, n'oſa le faire en expirant, il étoit tombé dans un bigotiſme outré.

Le foible d'un certain âge eſt la ſuperſtition. Les grands Hommes, avec toute leur adreſſe, ont quelquefois bien de la peine à s'en exempter. Periclès, qui avoit toujours fait l'eſprit-fort, ſe voyant déſeſperé des Médecins, eut recours aux ligatures & aux incantations magiques. Un de ſes amis l'étant venu voir, lui demanda des nouvelles de ſa ſanté. *Jugez*, dit-il, *du malheureux état où je me trouve, par l'attirail qui m'environne. Il faut que je ſois bien malade, puiſque je ſuis devenu ſuperſtitieux*. L'homme me paroîtroit véritablement habile, s'il pouvoit ſe mettre au-deſſus des impreſſions machinales. Mais, quoi ! A-t-il

aſſez de force d'eſprit pour cela ?

Je vais paſſer à la mort de Buchanan, où peut-être on trouvera plus de courage que dans celle de Periclès. Cependant les dernieres paroles de ce fameux Grec priſes en un certain ſens, peuvent plaire aux Connoiſſeurs. Buchanan écrivoit avec beaucoup de politeſſe : Son Hiſtoire d'Ecoſſe eſt en ſon genre une des plus fines productions des Modernes. Il eſt étonnant, diſoit Monſieur de Thou, qu'un homme ſorti de la pouſſiere du Collége ait ſi bien entendu les interêts des Princes. Buchanan étoit Ecoſſois de nation : il ſortit fort jeune de ſa patrie, & après avoir long-temps voyagé, il y revint paſſer les dernieres années de ſa vie. Un mérite connu lui avoit procuré à la Cour une fortune aſſez conſiderable. A peine commençoit-il à en goûter les douceurs, qu'une fiévre lente vint le

préparer à la mort. Sa maladie ne l'étonna point : un Philosophe se détermine d'autant plus aisément à quitter la vie, qu'il ne tient presque point aux objets exterieurs.

Buchanan pendant tout le cours de sa fiévre ne voulut prendre aucun remede. Soigneux de consulter les mouvemens secrets de la Nature, il s'abandonnoit à un instinct aidé par le bon sens. Nullement convaincu de la capacité des Médecins, il les bravoit ouvertement : on dit même qu'après avoir appris d'eux que le vin lui étoit mortel, il prit un verre à la main, & mourut en reïtant cette Elegie de Properce.

Cinthia prima suis miserum me cepit ocellis,
Contactum nullis ante cupidinibus.
Tum mihi, &c.

Si le Public se déclare jamais pour ceux qui expirent d'une maniere conforme à leur génie & à

leurs paſſions favorites, on avouëra ſans peine que Buchanan eſt mort en parfait buveur, & la fameuſe Lays en femme galante. Ce dernier caractére étoit peut-être le plus difficile à ſoûtenir.

Lays avoit une de ces beautés privilegiées, dont la Nature paroit aſſez avare. Elle eut toujours à ſa ſuite une foule d'amans choiſis, qui achetoient chérement ſes moindres faveurs. Sçavante en l'art de toucher & de plaire, elle dompta juſqu'à des Philoſophes, gens farouches & intraitables, que l'amour ne réduit qu'avec peine; mais enfin il réduit tout; & la ſageſſe elle-même eſt obligée de céder aux efforts d'une coquette habile. On peut s'imaginer aiſément quelles étoient les occupations de Lays. En qualité de jolie femme, elle ne ſongeoit qu'à ſa parure; en qualité de conquerante, elle ſe procuroit chaque jour

de nouveaux charmes. La vieilleſſe, qui eſt ordinairement accompagnée de regrets & de chagrins, ne lui fit point quitter ſon train de vie. Elle expira au milieu de ces mêmes plaiſirs qui lui avoient été ſi chers. Qu'il me ſoit permis de ne point m'expliquer plus ouvertement, de peur de bleſſer la pureté de notre Langue.

C'étoit ſans doute à la mort de Laïs qu'Ovide faiſoit alluſion dans ces vers échappés à une Muſe trop indiſcrete.

O utinam Veneris poſſem langueſcere motu!
Cum moriar, medium ſolvar & inter opus.

CHAPITRE XIV.

Remarques ſur les dernieres paroles d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &c.

LA Religion des Rois eſt bien différente de celle du Peuple,

quoiqu'en apparence elle ſemble être la même. Superſtitieux, inappliqué, peu capable d'examen, le Peuple ſe laiſſe aiſément ſéduire. Sa folle avidité pour le merveilleux ou pour l'incroyable, lui fait ſouvent rechercher le faux. La vérité nuë & dépouillée de ſes ornemens flateurs qui ſurprennent l'imagination, le fatigue : quelquefois même elle l'ennuie. Les Rois au contraire regardent la Religion comme une partie de leur domaine, qu'ils ſont maîtres d'aliéner, quand il leur plaît. Nourris dans ces ſentimens, ils inſultent à l'ignorance populaire, & ſe joüent, pour ainſi dire, de la crédulité de leurs Sujets. Que la condition des hommes qui obéiſſent, eſt malheureuſe ! On les trompe groſſiérement, & pour comble de diſgrace, on les oblige à reſpecter le plus vil ſéducteur.

Il n'y a gueres de Pays où la

Religion n'ait joué des rôles assez bizarres. Une distinée malheureuse la rend propre à fournir des scénes comiques, souvent même burlesques. L'incrédulité s'en divertit. Amie de la Raison, elle n'est point soumise à ces passions fines & ingenieuses que la politique sçait mettre en œuvre. Je ne vois que l'ignorance capable d'approuver ces grands changemens qui arrivent dans le sein des Religions. Ils ne me paroissent souvent fondés que sur l'ambition, ou sur un desir aveugle de se venger. C'est peut-être à ces deux motifs qu'on peut légitimement attribuer la révolution arrivée en Angleterre, sous le regne d'Henri VIII.

Ce Prince étoit né grand homme : persuadé cependant qu'il devoit régler ses démarches plutôt par ce qu'il pensoit lui-même, que par ce que les autres pou-

voient penſer. Il y a là deſſous une eſpece de vanité qui égale le vrai courage. Henri VIII. abandonné des Médecins, demanda un verre de vin blanc, & comme on le lui préſentoit, il s'écria d'un ton railleur, *Tout eſt perdu.* Ces dernieres paroles qu'il proféra enſuite juſques à la mort, témoignérent ouvertement l'averſion qu'il avoit pour les Moines, gens vils, intereſſés & haiſſables par la baſſeſſe de leurs mœurs.

Le Comte de Grammont n'étoit pas fort éloigné de cette eſpece de mépris. Senſible aux charmes d'une vie voluptueuſe il dédaignoit de s'inſtruire des différentes opinions des hommes. Leur bizarrerie les avoit renduës mépriſables à ſes yeux. Le Roi prévenu de ſon irreligion, & inſtruit en même temps qu'il étoit dangereuſement malade, lui envoya le Marquis de Dangeau, pour l'ex-

citer à mourir en bon Chrétien. Chaque âge a ſon goût & ſes maximes. *Mr. de Grammont* (*a*) *qui étoit preſque agoniſant, ſe tourna alors du côté de la Comteſſe ſa femme qui avoit toujours été fort dévote, & lui dit : Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion.* Cette ſaillie paroiſſoit ſi heureuſe à M. de Saint-Evremond, qu'il l'auroit achetée aux dépens de ſa vie : les eſprits-forts ne ſont pas toujours ceux qui meurent avec le plus de hardieſſe. Que ne doit-on pas craindre du dérangement de notre machine ?

Le *bon homme* Des Yveteaux (c'eſt ainſi que le nommoit la charmante (*b*) *Ninon*) ſe voyant peu éloigné de la mort, fit joüer une

(*a*) Voyez la Vie de M. de Saint Evremond, donnée au public par M. Des Maizeaux, page CCIV. *& ſuiv.* édition de Paris.

(*b*) Mademoiſelle de Lenclos.

arabande, *afin*, diſoit-il, *que ſon me paſſât plus gayement*. C'eſt connoître tout le prix de la vie, que le n'en vouloir pas abandonner un ſeul moment à la crainte ou à a triſteſſe.

CHAPITRE XV.

Additions à l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe.

IL n'y a gueres d'Ouvrage plus propre à faire ſentir le genie de a Langue Françoiſe, que les Plaidoyers de M. Patru. Egalement éloigné de la ſéchereſſe & de l'affectation, ſon éloquence eſt par out mâle, nerveuſe & ſuſceptible le nouvelles idées. Peut-être ne ui a-t-il manqué, pour être grand Orateur, que de ſçavoir l'art de plaider heureuſement. M. Patru négligea toujours les faveurs de la fortune, ſi difficiles à acquerir ſans

crime. Satisfait de sa médiocrité il vivoit dans l'indépendance.

M. Bossuet, Evêque de Meaux, ayant appris qu'il étoit au lit de la mort, l'alla trouver & l'excita par les paroles du monde les plus séduisantes, à joüer le dernier acte de la comédie, à la maniere de l'Eglise de Rome. *Monsieur*, lui dit-il, *on vous a regardé jusqu'ici comme un esprit-fort : songez à détromper le public par des discours sinceres & religieux. Il est plus à propos que je me taise*, s'écria-t-il d'un air badin. *On ne parle en ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.*

Il y a des grimaces de Religion, il y en a de politique auſquelles on veut soûmettre les mourans. C'est par là que des Corps considerables se soûtiennent dant le monde, & que des Societés nombreuses se sont enrichies. On pourroit trouver un point de vûë sous lequel toutes leurs fourberies paroîtroient

ien ridicules. Le Préſident R...
ne heure avant que d'expirer,
ur fit bien ſentir ce qu'il en pen-
it. *Vous ſerez payé*, dit-il à un
rêtre qui l'étoit venu exhorter à
mort, *mais laiſſez-moi en répos.*

Je trouve un plus grand air de
ngularité dans la mort de M.
eliſſon, principalement connu
ar ſon Hiſtoire de l'Academie
rançoiſe. Il avoit été Secrétaire
e M. Fouquet & il fut enveloppé
ans ſa diſgrace. Le crédit de ſes
mis, ſon mérite perſonnel & ſur-
ut la réputation de bel eſprit
u'il s'étoit acquiſe, le tirérent
nfin de la Baſtille. Choſe étrange,
omme à la Cour les grands poſtes
nt gliſſans !

Il s'abandonna dans la ſuite aux
ontroverſes ; genre d'étude ſec,
pineux & plein d'illuſions. Il
crivit même contre les Calviniſtes
'une maniere aſſez vive, mais
ans aucun fruit : telle eſt la deſti-

née de toutes les diſputes de Religion. Je ſuis uniquement ſurpris qu'un homme auſſi zelé pour le Catholiciſme que M. Peliſſon, n'en ait voulu donner aucune marque extérieure, au lit de la mort. Il avoua que juſqu'à ce moment *il n'avoit agi que par politique.* Rien n'eſt plus bruleſque que de s'imaginer que l'homme écrit toujours ſuivant ce qu'il penſe, & penſe toujours ſuivant ce qu'il écrit.

CHAPITRE XVI.

De la mort de Gaſſendi & du célébre Hobbes.

IL y a une Philoſophie auſtére & ſauvage, dont je ne fais aucun cas. Elle n'aime la ſageſſe que par rapport à cette ſévérité chagrine qui l'accompagne. Elle tire l'homme du commerce de la vie, pour le plonger dans des ſpéculations chimériques. Tout ce qui

eſt ſimple & naturel, lui déplaît : la vérité même perd chez elle une partie de ſon mérite.

C'eſt cette eſpece de Philoſophie qui a été le partage des plus fameux Miſantropes * de l'antiquité. A force de diſcuſſions & de recherches épineuſes, ils ſe ſont trouvés au-delà du vrai. Que ce ſoit un paradoxe ou non, j'oſe aſſurer qu'on arrive ſouvent à la folie par le même chemin qui devoit conduire à la ſageſſe. Il faut un jugement bien délicat pour ne s'y point méprendre. Rendons là-deſſus juſtice à Epicure : perſonne n'a mieux ſçû que lui, rendre la volupté raiſonnable. C'eſt un art charmant, que celui de ſçavoir jouir avec délicateſſe des mêmes plaiſirs que le vulgaire goûte groſſiérement.

Gaſſendi eſt le Philoſophe qui a mis dans un plus beau jour les

* Diogene, Chryſippe, &c.

ſentimens d'Epicure, & c'eſt auſſi le Philoſophe moderne que j'eſtime le plus. Sçavant ſans rudeſſe & poli par tempérament, il n'a donné la Phyſique que pour ce qu'elle étoit, obſcure, douteuſe & ſouvent fauſſe. Il a plus inſiſté ſur la Morale : c'eſt auſſi la ſcience qui devroit occuper l'homme uniquement, celle qui décide & du prix & de l'uſage des plaiſirs. Il eſt étonnant qu'on s'inquiéte de tant de choſes inutiles, & qu'on néglige l'art de vivre agréablement. Gaſſendi étoit peu jaloux de ſes connoiſſances, même de celles qu'il devoit à la pénétration de ſon genie. Il ne le témoigna que trop naïvement à l'heure de la mort.

Un de ſes amis le vint voir, & l'ayant entretenu quelque temps ſur ſa maladie, lui demanda ce qu'il penſoit alors. Gaſſendi, après s'être bien aſſuré que perſonne ne pou-

pouvoit l'entendre, répondit en ces termes : *Je ne ſçai qui m'a mis au monde : j'ignore & quelle y étoit ma deſtinée & pourquoi l'on m'en retire.* On peut compter ſur une ignorance ſoutenuë de l'étude de quarante années. Elle a moins de brillant que la ſcience préſomptueuſe, mais elle a plus de ſolidité.

Parlons maintenant du fameux Hobbes, un des plus grands génies d'Angleterre. Il penſoit avec beaucoup de liberté, & il s'exprimoit avec beaucoup de hardieſſe : l'air déciſif a particulierement caractériſé ſes plus beaux ouvrages. Ennemi de la ſuperſtition, il haiſſoit tous ceux qui cherchent à entretenir la crédulité populaire. Les Théologiens ſur tout devinrent l'objet de ſon averſion. Il mépriſoit & leurs idées extravagantes & leur conduite ridicule. Rien n'eſt plus honteux pour le genre-humain, que de voir un nombre preſque

infini de perſonnes dans le monde, deſtinées uniquement à forger des chiméres & à répandre des erreurs. Hobbes ne ſe dément point dans ſa derniere maladie. Enviſageant la mort ſans effroi, il lût avec plaiſir pluſieurs épitaphes que ſes amis lui deſtinoient, & il dit en plaiſantant qu'il leur préferoit celle-ci : *Voici la Pierre du* (*a*) *Philoſophe*.. Prêt enfin à rendre l'ame, il s'écria : *Je vais faire un grand ſaut dans l'obſcurité.* C'eſt à l'incertitude où ſe terminent toutes nos méditations. Choſe plaiſante ! L'homme eſt aſſez habile, quand il eſt ſincérement convaincu de ſon ignorance.

Hobbes avoit un foible aſſez remarquable dans un homme peu attentif aux opinions populaires. Il craignoit de ſe trouver ſeul :

(*a*) La raillerie eſt fondée ſur ce qu'on ſe ſert auſſi en Anglois de cette expreſſion, pour dire *la Pierre Philoſophale.*

il redoutoit * la puiſſance chimérique des Lemures & des Sorciers. Peut-on maintenant donner une définition éxacte de l'eſprit-fort ?

* Voyez la vie de Hobbes écrite en latin.

CHAPITRE XVII.

Du caractére de l'Abbé Bourdelot.

C'EST un art difficile que celui de railler finement. Une plaiſanterie délicate eſt l'ouvrage d'un goût excellent, & le lien le plus agréable de la ſocieté. Cette matiere n'eſt ſuſceptible d'aucunes régles : la Nature ſeule doit s'en mêler. Il faut qu'elle communique à l'eſprit cette politeſſe vive, qui empêche sûrement que la converſation ne ſoit froide & inanimée. On tombe dans un défaut ſi eſſentiel ou par le comique outré, ou par de fades plaiſanteries. L'Abbé Bourdelot, ſi connu en France, évita ces deux extrêmités

avec le plus grand bonheur du monde. Il étoit Medecin de Chriſtine, Reine de Suede, dans le temps qu'elle voulut voir tous les Sçavans de l'Europe : action aſſez burleſque pour une Princeſſe raiſonnable. L'Abbé Bourdelot n'épargna point ceux qui apporterent à la Cour toute l'auſtérité de leur cabinet. Il en faiſoit chaque jour de nouvelles plaiſanteries : il attaqua particulierement *Samuel Bochart* & le fameux *Iſaac Voſſius*, qui avoient perdu parmi leurs livres cette élégance d'eſprit ſi néceſſaire à la ſocieté. Un défaut eſſentiel à ceux qui ne ſont touchés que d'une étude délicate, eſt de mépriſer les ſciences trop ſerieuſes & trop profondes : ils ont peut-être raiſon : la politeſſe de l'eſprit eſt préférable aux connoiſſances arides & aux recherches épineuſes.

Laſſé de la Cour de Suede, l'Abbé Bourdelot revint en Fran-

ce, où il s'attacha particulierement à Monſieur le Prince de Condé. Il fut bien-tôt connu de tous les Sçavans de Paris, qui regardoient ſa maiſon comme le ſéjour de la liberté. On s'y aſſembloit toutes les ſemaines, une ou deux fois, & la raillerie délicate n'y étoit point épargnée. L'Abbé Bourdelot entretenoit ordinairement la compagnie d'une maniere polie & enjoûée. Il mourut avec les mêmes diſpoſitions d'eſprit, ſa vivacité naturelle ne l'abandonna point.

Le Curé de Saint S.... vint l'exhorter dans ſa derniere maladie; mais peu content de ſon zéle, il fut frappé de la groſſiereté de ſes expreſſions, & il le pria de lui parler en Latin. Le Prêtre étonné s'accommoda à la volonté du malade & voulut citer un paſſage de Saint Auguſtin: *Quoi! Monſieur*, dit-il, en ouvrant un œil mourant, *pouvez-vous approuver un pareil*

langage? Mon oreille eſt choquée des expreſſions rudes d'un Afriquain. Je n'oſe décider ſi cette repartie eſt blâmable; mais auſſi doit-on l'abandonner à la critique des perſonnes ſcrupuleuſes.

CHAPITRE XVIII.

Remarques ſur ceux qui ont compoſé des vers au lit de la mort.

LE monde n'a jamais manqué de Poëtes, mais on en a vû peu qui ayent expiré entre les bras des Muſes. Il ſemble qu'elles ſoient trop badines pour un moment ſi ſérieux. L'empereur Adrien n'en a pas jugé ainſi. Philoſophe juſques ſur le Thrône, il compoſa une heure avant que de mourir ces vers pleins d'enjoûment:

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſçache où tu vas;

Tu pars ſeulette, nuë & tremblotante, Helas!
Que deviendra ton humeur folichonne;
Que deviendront tant de jolis ébats. *

On remarque au travers de la gaieté d'Adrien, un grand fonds d'incrédulité ſur les affaires de l'autre monde. Il étoit aſſez habile pour douter, mais il n'oſoit éxaminer pourquoi il doutoit. C'eſt ordinairement à force d'étudier la Religion, qu'on ſe trouve engagé à ne rien croire. L'incertitude des grands Hommes s'établit ſur les mêmes principes qui ſervent à convaincre le vulgaitre.

Je crains d'en avoir trop dit ſur une matiére auſſi délicate. Il y a certaines erreurs dans le monde, qui ont droit de paroître impunément & de braver toute la Philoſophie. Ces ſortes d'erreurs ſont d'autant plus à craindre, que les

* *Ces vers ſont de la traduction de Monſieur de Fontenelle.*

hommes se font une loi de ne les point combattre.

Passons de l'Empereur Adrien à quelques Sçavans de profession qui meritent d'avoir place dans ce Recueil. Le premier qui s'offre à mon esprit, est Elisius Calentius, Poëte celebre à la Cour d'Alphonse, Roi de Naples. Il écrivoit avec beaucoup de politesse, & n'écrivoit que pour s'amuser : jamais personne n'a été plus propre que lui à prendre le temps comme il viendroit, & à ne point s'embarasser du lendemain. Aussi a-t-il vécu dans une grande pauvreté, ne possedant pour tout revenus que le titre de bel esprit. Son épitaphe le témoigne assez ; c'est lui-même qui a eu soin de la composer en expirant.

Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

Elisius Calentius ne pouvoit

mieux repréſenter ſon caractére que par ces vers, où l'on voit briller beaucoup de naïveté. Combien y a-t-il de Poëtes à qui ils conviennent de la même maniere? Paſſerat, par exemple, n'eut d'autres biens qu'une réputation acquiſe à grands frais, il ne voulut pas même en amaſſer, faiſant moins de cas de toutes les richeſſes du monde que de la vraie érudition. Voilà des ſentimens que notre ſiecle aura de la peine à approuver, & quiconque oſeroit aujourd'hui les ſoûtenir en Public, ſe feroit au moins traiter de viſionnaire : tant il eſt vrai qu'on trouve peu de gens en état de comprendre, qu'il y a quelque choſe de meilleur, par rapport à l'homme, que d'être riche.

Revenons à Paſſerat. Il avoit l'eſprit aſſez juſte, & l'on voyoit briller également en lui la vivacité de l'Orateur & la douceur du

Poëte. Il étoit du nombre de ces *hominum venustiorum* dont parle Catulle, & que nous ne pouvons bien exprimer en notre langue. Ce que je dis, est connu de tous ceux qui ont lû ses Ouvrages, & qui sont encore touchés des graces de la Langue Latine. Comme Passerat aimoit à railler finement, il conserva son esprit railleur jusques dans cette épitaphe qu'il se fit en mourant.

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos
Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os:
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

On peut remarquer en passant jusqu'où alloit le bon goût de Passerat, qui ne vouloit pas qu'on le

ſouât d'une maniere peu ingénieuſe. Je ne ſçai ſi ſes mnâes ne furent point troublées par quelque indiſcret Panégyriſte ; car c'eſt une choſe difficile que de faire ſeulement un éloge médiocre.

Ne mettons pas au rang des loüanges mauvaiſes & inſipides, le remerciment que Mellin de Saint-Gelais fit à ſon luth, de tous les plaiſirs qu'il lui avoit procurés. Ce remerciment eſt conçû en des termes aſſez choiſis, pour mériter l'attention du Lecteur.

Barbite, qui varios leniſti pectoris æſtus,
Dum juvenem nunc ſors, nunc agitabat amor,
Perſice ad extremum rapidæque incendia febris,
Quà potes, infirmo fac leviora ſeni.
Certè ego te faciam ſuperas evectus in oras
Inſignem ad citharæ ſidus habere locum.

Il eſt aiſé de voir que Mellin de Saint-Gelais a compoſé ces vers preſque en expirant. Attentif à ſe

procurer des idées divertiſſantes, il ne pouvoit s'y prendre de meilleure grace qu'en ſe livrant aux Muſes. Auſſi ont-elles une adreſſe merveilleuſe pour bannir toutes ſortes de chagrins : leur commerce fait oublier à l'homme qu'il eſt raiſonnable, pour le plonger dans de douces rêveries. Que ſçai-je ſi les plaiſirs qui dépendent d'une imagination peu réglée, ne ſont pas les plus ſenſibles ? Le Poëte Ronſard ſe voyant au moment fatal où il devoit mourir, s'aviſa de faire des vers pour une maîtreſſe qu'il aimoit depuis longtemps. La choſe lui réüſſit : il quitta la vie ſans s'en appercevoir. Quoiqu'on en puiſſe dire, les caractéres les plus ſages ne ſont pas toujours les plus propres à nous rendre heureux.

CHAPITRE XIX.

Examen de quelques inſcriptions aſſez curieuſes.

IL y a certaines profeſſions dans le monde qui paroiſſent mépriſables en elle-mêmes; les perſonnes pourtant qui y excellent, ſont généralement eſtimées. Je voudrois qu'on me pût rendre raiſon de cette bizarrerie.

Le métier de Courtiſanne eſt une choſe odieuſe, cependant Rodope & Phryné ont paru avec éclat dans leur pays, & jamais la vertu ne leur auroit merité autant d'applaudiſſement que leur coquetterie. Aſſurées du goût que les hommes auront toujours pour leur métier, elles ſe ſont mêmes crûës en droit de tranſmettre leurs noms à la poſtérité par des inſcriptions & des monumens; choſe plai-

ſante ! L'eſprit humain ſympathiſe tellement avec le faux, qu'on a jugé il y a plus de deux mille ans qu'ie nous ſerions ridicules, & par un effet aſſez bizarre, les perſonnes qui ont porté ce jugement, ſont des Courtiſannes.

Voici encore un Roi de Perſe qui n'a pas fait plus d'honneut à la poſterité. C'eſt Darius I. du nom; il voulut en mourant qu'on gravât ſur ſon tombeau ces paroles remarquables, *J'ai pû boire beaucoup de vin & le bien porter.* Ne faut-il pas un peu trop préſumer du mauvais goût des hommes, pour vouloir gagner leur eſtime par une pareille inſcription? Ou plûtôt, n'eſt-ce pas que les hommes ſont faits de maniere, qu'ils aiment moins une vertu commune, qu'un vice extraordinaire? Darius étoit buveur de profeſſion, & ne ſe croyoit recommandable que par ce ſeul endroit.

Nous avons quelque Mathematiciens, fameux par leur grande ſagacité, qui ont eu ſoin peu d'heures avant que de mourir, de faire graver ſur leurs tombeaux ce qu'ils avoient trouvé de plus neuf en Géométrie. Archimede, Ludolphe de Cologne & l'aîné de Meſſieurs Bernouilli ont été de ce nombre. Peu envieux de titres inutiles ils ſe croyoient aſſez bien caractériſés par leurs nouvelles découvertes, ſans avoir beſoin d'aucune autre inſcription.

Il n'y a peut-être que les Géométres qui ne doivent rien au hazard : toutes leurs re herches ſont fondées ſur un travail immenſe : les autres Sçavans aiment à faire plus de bruit; mais qu'on feroit tort à leur vanité, ſi l'on ne vouloit eſtimer que ce qu'ils tirent de leur propre fonds !

CHAPITRE XX.

Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorſqu'on les menoit au ſupplice.

LE courage de ces fameux criminels que leur malheur conduit ſur l'échaffaut, eſt ſouvent une eſpece de fureur pour conſerver les débris d'une réputation mourante. Je ne ſçai quel deſir de fauſſe gloire ne laiſſe rien alors aux mouvemens de la nature. Nos Poëtes tragiques ont fort bien connu cette dureté de courage; ils inſpirent aux Heros qui vont au ſupplice un air intrépide & féroce, qui s'aigrit par le reſſouvenir de leur grandeur paſſée, & par l'approche d'une mort certaine. L'expérience nous apprend qu'on plaint ceux qui ſouffrent, & qu'on loue ceux qui ſouffrent courageu-

ſement. Ainſi la conſtance des illuſtres malheureux eſt intereſſée : c'eſt le dernier hommage qu'ils rendent à la vertu, & c'eſt ſouvent un hommage forcé, qui ne merite aucune eſtime. Je me défie de ces ſentimens qui s'éloignent trop du naturel, & dont le ſublime eſt mêlé de ridicule. Ces deux choſes ſont auſſi voiſines l'une de l'autre, que l'extrême ſageſſe & la folie.

On ne doit donc compter que ſur le courage de ceux qui attendent nonchalamment les plus affreux ſupplices. Leur indifférence me paroît préférable à la vaine fierté de certains Héros qui inſultent à leurs malheurs.

J'aime à voir un grand Chancélier d'Angleterre, qui continue ſes bons mots, même après avoir entendu ſa condamnation. On s'apperçoit bien que je parle de Thomas Morus, un de ces hommes illuſtres, qui ſe perdent par

trop de mérite : c'eſt quelquefois le plus grand des malheurs que de penſer, & ſur-tout de parler autrement que le vulgaire : l'ignorance qui ne ſçauroit ſouffrir les perſonnes rares, ſe tourne en jalouſie, & la jalouſie, quand elle manque de veritables accuſations pour perdre quelqu'un, en invente. Cela s'eſt vû plus d'une fois dans ces temps où l'on puniſſoit avec la derniere rigueur les nouveaux Sectaires ; temps malheureux, & qui ne peuvent s'ajuſter avec l'honneur du genre humain. De quel droit, foibles & ſujets à l'erreur, voulons-nous obliger les autres hommes à penſer comme nous ?

Etienne Dolet, qu'on brûla à Paris l'an 1546. n'avoit d'autre crime qu'un trop grand attachement aux nouveaux dogmes de Calvin. On lui fit là-deſſus ſon procès, & les Juges mal-inſtruits ou prévenus, le condamnérent au

dernier ſupplice. Il ne perdit point ſa belle humeur dans cette rencontre, & peu attentif aux diſcours d'un Cordelier qui l'accompagnoit, il ne ceſſa de plaiſanter. Apparemment l'éloquence du Moine ne l'avoit gueres touché. Un autre Sçavant, brûlé pour crime d'Athéïſme à Toulouſe, conſerva autant de gaieté qu'Etienne Dolet, quand il fut au lieu du ſupplice. Ce Sçavant eſt Lucilio Vanini, célebre parmi les Eſprits-forts modernes : on l'accuſa d'enſeigner ſecrettement l'indifférence des Religions, & il fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement de Toulouſe. Etant ſur le bûcher, Vanini s'écria d'une voix diſtincte : *Jeſus-Chriſt a, dit-on, craint la mort ; & moi, je ſuis intrépide en ce dernier moment.* Il couronna par ces paroles une vie aſſez libertine ; je ne parle que d'un libertinage de ſentimens. Les plus

honnêtes hommes parmi les Anciens y ont été fort ſujets : les Ariſtides, les Phocions, les Socrates, ces ames roides & vertueuſes, paroiſſoient aſſez indifferens ſur le chapitre de la Religion. Qu'on diſe après cela que l'eſprit d'incrédulité eſt toujours une marque de débauche.

J'ai parlé ci-deſſus de Phocion, pour avoir lieu de rapporter ſes dernieres paroles. C'étoit un homme vertueux, ſans aucun ménagement. Comme on le menoit au ſupplice, un jeune étourdi lui cracha au viſage. Il ſe mit à ſourire, & ſe tournant vers les Magiſtrats qui l'accompagnoient, *avertiſſez ce perſonnage*, leur dit-il, *de ne pas ouvrir une autre fois la bouche ſi deſagréablement*. C'eſt ſans doute un ancien uſage de la Juſtice, que de mener tuer les hommes en cérémonie. Elle étoit auſſi ridicule du temps de Phocion, que de ce-

lui de Boileau : on peut craindre qu'elle ne change pas ſitôt.

Rapprochons-nous maintenant du ſiécle où vivoit le Cardinal de Richelieu. Habile dans cet Art de gouverner, qui ſuppoſe toujours un eſprit ſublime, il ſçut profiter de la foibleſſe d'un Roi peu éclairé, pour ſatisfaire ſes paſſions particulieres : car la vûë du bien de l'état n'a point été le ſeul motif qui le faiſoit agir. Quoi qu'il en ſoit, le Duc de Montmorenci, Meſſieurs de Thou, de Saint-Marc &c. ont ſouffert la mort avec beaucoup de fermeté. Le plus fier heroïſme ne peut aller plus loin. J'admire principalement M. de Thou, qui a le courage de ſe compoſer une épitaphe, & le Duc de Montmorenci, qui ſe ſert d'expreſſions tendres & paſſionnées en écrivant à ſa femme. Il faut être plus que grand Homme pour entrer dans ces petits détails : il faut ſçavoir badiner avec la mort.

CHAPITRE XXI.

Extrait de quelques penſées de Montagne.

JE lis avec plaiſir les Auteurs qui ſe plaignent au naturel dans leurs ouvrages : on y voit régner peu d'affectation, & beaucoup de cette maniere vive & agréable qui charme les perſonnes ſenſibles aux beautés naïves. Montagne eſt un de ceux qui ont écrit ſans art, ni préparation; il s'eſt montré au Public dans ſon deshabillé. Simple, touchant, mais avec cela convaincu de la méchanceté du cœur humain, il s'eſt fait une ſorte d'eſprit propre à plaire ; auſſi en le liſant ſe ſent-on forcé à l'aimer. Peu d'Auteurs ſont aſſez heureux pour cela.

Je ne ſçai ſi Montagne eſt mort en plaiſantant, il étoit du moins réſolu à tirer parti de ce dernier moment. *Jamais homme ne ſe prépara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en deſprint plus univerſellement qu'il s'attendoit de faire. Il ne ridoit non plus le front du penſement de la mort, que d'un autre. Il la nommoit l'unique port des tourmens de cette vie, le ſouverain bien de nature, ſeul appui de notre liberté, & commune & prompte recepte à tous maux.* Avec des ſentimens ſi généreux, eſt-il étonnant qu'il ait dit, *que tout revient à un, que l'homme ſe donne ſa fin, ou qu'il la ſouffre, qu'il coure au-devant de ſon jour, ou qu'il l'attende?* En effet, le paſſage de la vie au trépas doit-il être regardé comme quelque choſe de ſi conſidérable? Après une ſérieuſe attention, on avoüe ingenûment que c'eſt moins que rien.

Montagne en cent endroits de ſes Eſſais a parlé avec éloge des morts plaiſantes & *entremêlées de gaudiſſerie*. Voici principalement ce qu'il en dit dans le chapitre XL. du premier Livre. Je rapporte ſes propres paroles. » Combien voit-» on de perſonnes populaires con-» duites à la mort, & non à une » mort ſimple, mais meſlée de » honte, & quelquefois de griefs » tourmens, y apporter une telle » aſſeurance, qui par opiniaſtreté » qui par ſimpleſſe naturelle, » qu'on n'y apperçoit rien de » changé de leur état ordinaire : » établiſſans leurs affaires domeſ-» tiques, ſe recommandans à leurs » amis, chantans, préchans & » entretenans le peuple ; voire » y meſlans quelquefois des mots » pour rire, & beuvans à leurs » cognoiſſances, auſſi-bien que So-» crate ? Un que l'on menoit au » gibet, diſoit qu'on gardaſt de

» paſſer

» paſſer par telle ruë ; car il y avoit » danger qu'un Marchand lui fit » mettre la main ſur le collet à » cauſe d'une vieille dette. Un au- » tre diſoit au Bourreau qu'il ne le » touchât pas à la gorge, de peur » de le faire tréſſaillir de rire, tant » il étoit chatouilleux. L'autre re- » pondit à ſon Confeſſeur, qui lui » promettoit qu'il ſouperoit ce » jour-là avec Notre-Seigneur : » Allez vous y en, vous, car de ma » part je jeûne. Un autre ayant de- » mandé à boire, & le Bourreau » ayant bû le premier, dit ne vou- » loir boire après lui, de peur de » prendre le mal de Naplès &c. Et » de ces viles ames de bouffons, il » s'en eſt trouvé qui n'ont voulu » abandonner leur gaudiſſerie en » la mort même. Celui à qui le » Bourreau donnoit le branle, s'é- » cria, vogue la galére, qui étoit » ſon refrein ordinare &c. « Le reſte du chapitre mérite d'être lû.

CHAPITRE XXII.

S'il y a de la bravoure à ſe donner la mort.

ON prodigue un peu trop dans le monde le titre de grand-Homme, & on y prend pour une vertu ce qui n'eſt proprement qu'une brutalité déguiſée. Si je prenois pour juge l'Auteur de l'Art de penſer, il avoueroit que *puiſque la bravoure ôte ordinairement à l'ame la connoiſſance du péril, elle ne doit paſſer que pour une vertu machinale.* Ainſi les Heros doivent plus à leur tempérament, qu'au ſoin qu'ils ont de paroître tels.

N'y auroit-il en effet qu'à ſe tuer dans un malheur preſſant, pour devenir grand-Homme ? Ne ſeroit-ce pas laiſſer à des paſſions étrangeres le ſoin de notre répu-

tation ? On ne peut gueres aimer la vie, lorſqu'on eſt accablé de chagrins & de douleurs cuiſantes : la mort eſt alors un bien aſſez conſidérable, pour la chercher de quelque façon que ce ſoit. Je me ſouviens d'avoir lû, qu'au paſſage du Rhin, Monſieur le Comte de G... arrêta le piſtolet à la main Monſieur D... qui ſe vouloit jetter dans la riviére des premiers. Vous ſeriez heureux, lui dit-il, de vous noyer aujourd'hui, un homme auſſi endetté que vous ne doit point craindre la mort ; mais payez-moi les deux mille loüis que vous me devez, & vous paſſerez enſuite tant qu'il vous plaira. C'eſt là reprocher finement à un homme qu'il n'eſt brave que par néceſſité, & que le déſeſpoir eſt ce qui éxcite ſon courage. Certainement Monſieur D..... ne reſſembloit pas à ce Romain dont Auguſte fit acheter le lit. Comme

on s'en étonnoit, il répondit à un de ſes Courtiſans; *habenda eſt ad ſomnum culcita illa, in qua ille cùm tantum deberet, dormire potuit.*

Il n'y a jamais eû lieu au monde où tant de perſonnes ſe ſoient tuées volontairement qu'à Rome. Cette République s'eſt diſtinguée par la ſévérité de ſon courage : il ſemble même qu'elle n'ait point mis aſſez de différence entre les mouvemens de la vertu heroïque & la dureté d'une humeur féroce. Saint-Evremond l'a bien reconnu dans ſes Remarques critiques ſur le génie du Peuple Romain.

J'avoüerai cependant qu'il y a des occaſions où il eſt glorieux de ſe tuer; mais il faut alors que la mort ſoit accompagnée de certaines circonſtances, qui ne marquent ni déſeſpoir, ni brutalité. Le Sophiſte dont parle Suétone, me plaît aſſez. Las de lutter con-

tre une fâcheuſe maladie, il aſſembla le Peuple pour lui expliquer les raiſons qu'il avoit de ſe procurer la mort. On fut étonné de ſa hardieſſe, & on l'approuva. Séneque le Tragique a fort bien établi le droit que les hommes ont ſur leur vie; nous acquerons ce droit en naiſſant, & c'eſt le ſeul qui nous met au-deſſus de la Nature même. Voici les vers de Séneque.

Ubique mors eſt, optime hoc cavit Deus.
Eripere vitam nemo non homini poteſt,
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.

C'eſt une injuſtice que de traiter en criminel celui qui hâte ſa mort. Mais les Loix ſont-elles toujours conformes au bon ſens, & ne varient-elles pas ſelon le génie de chaque Nation ? On gardoit à Marſeille, aux frais du public, un breuvage préparé pour ceux qui

vouloient abandonner la vie. On eſtimoit à Rome les Heros qui oſoient ſe tuer. Brutus & Caſſius, ces illuſtres meurtriers de Jules-Ceſar, ont paſſé pour les derniers des Romains. Peut-être en les nommant ainſi, n'avoit-on en vûë que le courage avec lequel ils s'étoient l'un & l'autre procurés la mort.

Avoüons-le de bonne foi, les idées de vertu & de vice ſont aſſez chimeriques : elles ſuppoſent autant de vanité que d'ignorance, & ce ſont-là les deux écueils de l'eſprit humain.

CHAPITRE XXIII.

De quelques particularités qui concernent ce ſujet.

IL y a de grandes bizarreries dans la mort des hommse. Les

eſprits-forts tombent en expirant dans les plus petites minuties de la Religion, & les Philoſophes quelquefois deviennent fous ou viſionnaires. François Bacon, ſi connu par ſes livres du rétabliſſement des Sciences, mourut en homme peu ſenſé. Sorbiere raconte qu'il laiſſa par ſon teſtament plus d'un million de legs, lui qui avoit mangé tout ſon bien. Il legua ſur tout quatre cent mille francs à un Collége dont il avoit formé le plan en ſon imagination. C'eſt une choſe aſſez triſte, que l'homme ne puiſſe pas s'aſſurer qu'il ſera raiſonnable tout le temps de ſa vie.

Je ne ſçai ſi Scarron a traité la mort avec cet air burleſque qui lui étoit ſi naturel; mais il a eû l'avantage de faire rire les gens de l'autre monde. C'eſt Ménage qui l'aſſure; nous devons nous en

rapporter à sa parole, car les Poëtes donnent-ils jamais de caution ?

Deliciæ procerum, tota notissimus urbe,
Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.
Solvuntur risu, mœstissima turba, silentes;
Hîc jocus & lusus, hîc lacrimant veneres.

Un vieux Poëte a débité quelque chose de semblable en parlant de Rabelais : ses vers sont plus naturels que ceux de Menage.

Pluton, Prince du noir empire,
Où les tiens ne tiens jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais
Et vous aurez tous de quoi rire. *

Je dirai en passant que les morts sont gens de grande réfléxion, accoutumés à moraliser, & qui ont oublié jusques au nom de plaisanterie. Il ne falloit pas moins d'un Scarron, ou d'un Rabelais, afin de les exciter à rire. Pour Molie-

* *L'Auteur de ces 4. vers est J. Antoine Baïf.*

re, cet excellent Comique, qui a ſçu joindre la naïveté à l'enjoûment, il mourut preſque ſur le théâtre, à une repréſentation de ſon *Malade imaginaire*. Un Poëte Latin a dit aſſez joliment, que la mort fut choquée de voir qu'il oſoit la contrefaire.

Roſcius hîc ſitus eſt triſti Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere, ludus erat.
Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit & mimum fingere ſæva negat.

L'illuſtre Moliere avoit beaucoup de ce génie heureux & propre à caractériſer les hommes. Il ſçavoit l'art de donner un tour original aux penſées les plus communes; nous n'avons rien dans les anciens Comiques qui lui ſoit préférable. Avec un grand attachement au plaiſir, Moliere ne laiſſoit pas d'être Philoſophe; mais ſa Philoſophie peu ſéche & peu aride, lui faiſoit mépriſer la

vie, dans le temps même qu'il en joüiſſoit avec le plus d'ardeur. Voila à quoi ſe réduit le nouveau Siſtême que j'oſe préſenter au Public ; Siſtême fondé ſur les lumieres de la droite Raiſon, qui nous engage à continuer en mourant le train ordinaire de notre vie.

FIN.

POESIES DIVERSES

Vitiis ſine nemo naſcitur, optimus
ille eſt
Qui minimis urgetur.

AVERTISSEMENT.

LE Public peut être assuré que ces Poësies partent de la même main, que les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant.* On y reconnoîtra le genie de Monsieur D*** hardi & entierement contraire aux vaines bagatelles qui occupent les hommes. Peut-être échaperont-elles aux injures

AVERTISSEMENT
de certains Journaliſtes : du moins le Public eſt trop judicieux pour ſe déclarer en faveur de ſi indignes Cenſeurs.

POESIES DIVERSES.

CHANSON.

IRis, je ne puis m'en défendre,
L'Amour va briller dans mon cœur :
Si le vôtre étoit auſſi tendre,
Helas ! quel ſeroit mon bonheur !

Je vous fais un aveu ſincere
Et je prens à témoin l'Amour :
Puis-je eſperer pour mon ſalaire ;
Belle Iris, un peu de retour ?

LE PANTAGRUELISME.

A M. D. L. R.

MAitre François, honneur du temps paſſé,
Et dont les ſots n'ont l'ouvrage effacé,
Dit qu'un bon Pantagrueliſte
Mieux vaut qu'Avocat ou Sophiſte,
Que Chroniqueur, que devot Papelard,
Ou Medecin à viſage blaffard.
Or avez bien appris par vos lectures
Ce qu'eſt Pantagruelizer :
C'eſt du bon temps joyeuſement uſer,
Peu lire ès doctes écritures,
Sans remord prendre ſes ébats,
N'avoir procès, ne noiſe, ne debats,
Chercher ſouvent la gente bachelette,
Point n'épargner la Veuve blondelette,
Boire, manger, rire & chanter d'autant,
Sans cure avoir ni ſoin du demeurant.
Ainſi vivoit le très-bon Epicure,
Homme benoît, ami de la Nature,
Qui ne cherchoit en tous ſes paſſetemps
Que douce joie & vrais contentemens.

Ainſi vivons ſans remords, ſans contrainte,
Et délivrés d'une ſervile crainte,
Bornons nos plus charmans deſirs
A joüir des tendres plaiſirs.

CHANSON.

QUe Bacchus, que l'Amour envoie
De tendres Buveurs en ces lieux:
Jeux charmans, Plaiſirs gracieux,
C'eſt à vous d'exciter la joie:
Traitons aujourd'hui la Raiſon
De Folie ou bien de Chanſon:
Que l'Amour ne ſonge qu'à boire;
Que Bacchus s'enflamme en ce jour;
Faiſons balancer la victoire
Entre le bon Vin & l'Amour.

EPIGRAMME.

DAns un * fauteuil certain ample Chanoine
Se repoſoit après un long repas.
Un Juif ardent & bruſque comme un Moine
Lui propoſoit maints & maints joyeux cas:
Parbleu, dit-il, avec votre M***
Vous nous croyez étourdir diablement.
L'homme de Dieu ſe levant en furie,
Voulut citer le N***. T***.
Pour le N**, ma foi, je le recuſe:
A tel Ouvrage aucun Juif ne s'amuſe.
Hé bien du V*: je fais un cas pareil,
Répond ſoudain le Chanoine vermeil.
Que maintenant Juge habile décide
En qui des deux git raiſon plus ſolide.

* *Une plaiſanterie arrivée à Londres chez feu Madame la Ducheſſe de Mazarin, a fait naître cette Epigramme.*

A MADEMOISELLE DE BRISAMBOUR.

EN me promenant ce matin
J'ai rencontré l'Amour badin,
Plus paré qu'à ſon ordinaire :
Que cherchez-vous ? à qui voulez-vous plaire ?
Lui dis-je avec un ris malin ?
Ami, ce n'eſt point ſans deſſein ;
Que l'Art a ſervi la nature
Pour rehauſſer votre parure.
Je vais trouver, me répondit l'Amour ;
Une jeune & tendre Bergere,
Qui plaît, ſans ſonger même à plaire ;
C'eſt l'adorable Briſambour.
Quelle a d'attraits ! ô Dieux ! qu'elle a de charmes !
Un eſprit fin, un modeſte enjoûment,
Un viſage plein d'agrément,
Tout m'autoriſe à lui rendre les armes ;
Et tout conſpire à m'enflamer.
Jugez de ſon rare mérite,
Puiſque l'Amour oſe l'aimer . . . .

Mais le temps preſſe, je vous quitte,
Et je crains de perdre avec vous
Des momens qui me ſont trop doux,

Ah ! qu'il faut être aimable,
Charmante Briſambour,
Pour ſe faire aimer de l'Amour.
Ce Dieu ſi fier, ſi redoutale
Cede à l'éclat de vos beaux yeux :
Son goût & ſa délicateſſe
Brillent dans ſa tendreſſe.
Que votre ſort eſt glorieux !

A MADAME DE M***

IL eſt un fameux Monaſtére,
Bâti dans l'iſle de Cythére,
Où Dame Venus tient ſa Cour.
Là vient ſe repoſer l'Amour,
Quand armé de ſa gente flêche,
A jeune cœur il a fait brêche.
Là demeurent charmans Plaiſirs,
Jeux badins, gracieux Deſirs.
Là jamais ne parut Triſteſſe,
Mais bien douce & ſaine Allegreſſe,
Qui de ſi gentille maiſon
Pour jamais chaſſa la Raiſon,
Monſtre cruel, dont la manie
S'oppoſe au repos de la vie.
Là delivré de ſoins jaloux,
L'Amant s'éxerce en l'Art de plaire
Et ne ſent de bonheur plus doux,
Que de vivre avec ſa Bergere.
Là Sceptres ſont comptés pour rien,
Papes & Rois ſont bagatelle :
Mais le cœur tendre d'une belle
Paſſe pour unique & vrai bien.

C'eſt dans ce charmant Monaſtére
Que d'Amour ſont les Rituels,

Livres fameux & ſolemnels,
Où par la Reine de Cythere
Sont conſacrés les noms vantés
De toutes ces rares Beautés,
Qui par eſprit & gentilleſſe,
Par coups d'œil vifs, par dits flateurs,
Ont ſçû d'amour & de tendreſſe
Echauffer les plus nobles cœurs.

Or ſçachez, Dame incomparable,
Qu'avez une place honorable
Dans cet ouvrage redouté,
On y vante votre beauté
Beaucoup plus que celle d'Helene,
D'Andromaque ou de Polixene.
Là votre air tendre & gracieux,
Votre eſprit plein de mignardiſe,
Vos yeux où l'Amour ſe déguiſe,
Sont décrits en ſtyle pompeux.
Bref, rien n'eſt paſſé ſous ſilence,
Ni traits vifs, ni diſcours flateurs,
Ni la troupe d'adorateurs
Aſſervie à votre puiſſance.

Rendez donc graces à l'Amour,
Mais ſans rougir de ſa victoire:
Songez à chanter chaque jour
Et ſon triomphe & votre gloire:

CONTRE QUELQUES MAUVAIS POETES.

OBſcure & vile Populace,
Inſipides Auteurs,
Qui dans les bourbiers du Parnaſſe
Rimez, en dépit des neuf Sœurs,
Aiguiſez vos plumes cyniques,
Armez-vous de traits Satyriques,
Ajoutez de monſtrueux vers
A votre proſe de travers.
Je ne ferai, lâches Critiques,
Que vous répondre par mes ris :
Et c'eſt un aſſez digne prix
De vos fureurs antilyriques.

EPIGRAMME.

MOn défaut eſt la paillardiſe :
C'eſt-là mon unique péché,
Diſoit au vieux Pere Moiſe
Un jeune Gars fort débauché :
Et puis lui nommant ſa maîtreſſe,
Vantoit ſa force & ſon adreſſe
A ce jeu qu'Amour rend ſi doux,
Et qui nous fait à tous envie
Mon Dieu, quelle chienne de vie !
Répondit le Moine jaloux.
Là, là, mon Pere, point tant chienne.
L'Amour eſt un plaiſant lien.
Hé, maugrebleu je le ſçai bien,
Je ne parle que de la mienne.

SUR LA PRISON DU ROY DE ***

LE Grand Seigneur eſt bon Geolier,
Bien gardera ſon priſonnier.
A chercheur de mainte aventure,
Convient telle déconfiture.
Ce Don Quichote couronné,
L'honneur de la Chevalerie,
Eſt juſtement empriſonné.
Heureux, s'il l'étoit pour ſa vie!
A tous Pourfendeurs de Géans
Dieu donne même deſtinée:
Ne tient-il qu'à tuer des gens,
Pour avoir los & renommée?

A MADAME

L A C. D. M.

SE livrer aux tendres plaiſirs
Eſt choſe que Nature ordonne ;
Mépriſer gracieux deſirs
Eſt peché que Dieu ne pardonne.
Femmes ſont faites pour charmer
Cœur délicat qui ſçait aimer.
Le bon Bacchus, Dieu d'allegreſſe,
Inſpire mainte gentilleſſe :
Par lui les Catons ſont maudits,
Et gens de bien ſont ébaudis.

Or à Bacchus, comme à Cythere,
Offrons vœux, encens & priere.
Parmi douces joyeuſetés,
Menons plaiſante & ſaine vie,
Et de notre ſort enchantés,
D'un rang pompeux n'ayons envie.
Pourquoi perdre d'utiles jours ?
Le temps preſſe, & le plus bel âge
Eſt celui qu'au gré des Amours,

On livre au tendre badinage.
Qui s'affaire en ce pays-ci,
Plus Malheureux ſera dans l'autre.
Pour moi, qui de rien n'ai ſouci,
Du plaiſir je me fais l'Apôtre;
Mais je veux plaiſir ſans ennui,
Et qui ſoins n'entraîne après lui.

Or, vous en qui gît gentilleſſe,
Eſprit, beauté, tour gracieux,
Que penſez-vous de ces bas lieux,
Où pleins d'orgueil & de foibleſſe,
Les Mortels pipés & pipeurs
S'agitent pour de vains honneurs?
Bien plutôt goûtez l'avantage
D'être oiſive, & plainement ſage;
Préferez les plaiſirs flateurs,
A l'éclat des fauſſes grandeurs.

SUR UNE COMPAGNIE MAL-ASSORTIE.

DAns une Salle baſſe & fort mal éclairée,
Un cercle d'Aigrefins d'un air reſpectueux,
Entouroit du logis la Dame malparée.
Sa fille au teint blême, aux noirs yeux,
Effrayoit d'un regard la cohorte importune
Des flateurs doucereux qui vouloient être ſiens.
Jugez pour des Pariſiens,
La bonne & l'heureuſe fortune!

EPITAPHE DE M. * * * *.

CY gît à la fleur de ſon âge,
Un Philoſophe nonchalant,
Amoureux ſans être galant
Et vertueux ſans être ſage.
Il eut peu de dévotion ;
Peu de ſoins, peu d'ambition.
Il regarda toute la vie,
Comme un ſonge, une rêverie :
Serieux par tempérament,
Studieux par amuſement,
Il ſuivoit la loi toujours ſûre
De la bonne & douce Nature.

AU R. P. S. *

CHantre fameux, qui ſur les pas d'Horace
Vas te placer au ſommet du Parnaſſe,
Et dont les vers doux & mélodieux
Pourroient charmer le plus puiſſant des Dieux,
Lis cette Epître & plains ma deſtinée.
On n'en vit onc de plus infortunée.

Tel qu'une fleur qu'on flétrit en naiſſant,
Helas ! j'ai cru malade & languiſſant,
Voir les cizeaux de la Parque ennemie
Prêts à trancher une mourante vie.
Preſſé d'un mal juſtement obhorré,
Le corps ſans force & l'eſprit égaré,
A chaque inſtant je ſentois la lumiere
Se dérober à ma foible paupiere.
J'avois perdu de ma frêle Raiſon
L'uſage entier, & le mortel poiſon
Qui dans mon corps couloit de veine en veine,
Sembloit hâter la mort triſte & certaine.
Déja confus & du mal étonné,

* *L'Auteur compoſa cette Epître peu de jours après qu'il fut relevé de la petite vérole.*

Le Medecin m'avoit abandonné.
Déja saisi d'une infernale joie,
Le noir Pluton couvoit de l'œil sa proie,
Et le cœur plein d'un lugubre succès,
Jà me comptois au rang de ses Sujets.
Peu s'en fallut : j'allois d'un pas rapide
Prendre séance au Manoir ténébreux,
Dernier séjour des Mortels malheureux.
L'affreuse Mort, helas ! étoit mon guide.
Je la suivois : la noire Deité
Tenant en main son flambeau redouté,
Me conduisoit à travers les ténebres,
Lieux pleins d'horreurs, lugubres & funebres.
Quand tout à coup elle fit un faux pas:
Je m'écriai de dépit & de rage :
La Mort n'osa parfaire son ouvrage,
Et moi fuyant les horreurs du trépas,
Je rappellai ma chaleur engourdie.
Lors à mes yeux toute ma maladie
Parut un Songe, Enfant du noir sommeil,
Mais que bientôt dissipe le reveil.
Depuis ce jour, de la Mort abusée
Le piteux cas divertit ma pensée.
Ah ! qu'il est doux de se ressouvenir
Des maux divers que l'on a pû souffrir !
Ainsi l'on voit le Nautonnier paisible,
Qui dans le port goute un charmant repos,
Peindre l'horreur d'un naufrage terrible,
Les Aquilons mutinés & les flots.
Douce Santé, toi que mon cœur préfere

Aux vains tréſors que priſe le Vulgaire,
Bien précieux, objet de mes deſirs,
Vien dans ces lieux ranimer les Plaiſirs,
Les Jeux, les Ris, la charmante Allegreſſe
Et les Amours & l'heureuſe Tendreſſe.
Helas ! ſans toi d'un ſolide bonheur
Peut-on trouver le veſtige flateur ?
Sans toi l'éclat d'une haute naiſſance,
L'honneur brillant, l'immortelle ſcience,
Et les tréſors d'Attale ou de Creſus,
Ne ſont pour moi que des biens ſuperflus.

ODE

A MONSIEUR D***

SUR LA RETRAITE.

O Toi, qui du monde flateur
As reconnu l'éclat trompeur,
Et qui de l'homme mépriſable
Plains la baſſeſſe déplorable :
Ami, dans ces tranquilles lieux,
Où loin de l'affreuſe licence,
Regne l'aimable nonchalance,
Cherchons un bonheur gracieux.

Doux repos, helas ! que mon cœur
Eſt touché de votre douceur !
Que j'aime cette ſolitude,
Où l'on vit ſans inquiétude,
Où jamais de la vanité
L'on ne connut l'éclat funeſte !
C'eſt toi, monſtre, que je deteſte,
Qui troubles notre liberté.

En vain ſous des lambris pompeux,
On croit goûter un ſort heureux :
La noire triſteſſe environne
La plus éclatante couronne,
Et ſouvent le plaiſir naïf
S'échappe d'une Cour fleurie,
Pour aſſaiſonner la folie
D'un indolent & ſage oiſif.

Vous, qui dans les brillantes Cours
Paſſez vos plus fortunés jours,
Qui par une vertu barbare,
Suivez l'honneur qui vous égare,
Ah! concevez tous vos malheurs.
L'Ambition à l'œil perfide,
Vous ſert de tyran & de guide :
Seule, elle anime vos fureurs.

Arrêtez, coupables mortels !
A qui dreſſez-vous ces autels . . .
Dieux ! la trahiſon y préſide.
Sous ſes pieds la vertu timide
S'abandonne à de triſtes pleurs.
Fortune ſanglante & cruelle,
Toi, qu'adore un peuple rebelle,
N'inſulte point à ſes malheurs !

Que dis-je ? l'aimable équité
Gémit dans la captivité,
Et de ſes dépouilles ornée
Brille la licence effrenée.
Je vois le Sage malheureux
Pouſſer une plainte importune ;
Mais favori de la fortune,
Le mechant joüit de ſes vœux.

L'Yvreſſe d'un fatal poiſon
Rend l'homme ſourd à la raiſon.
Tout en lui n'eſt qu'un fol caprice.
Tantôt la cruelle avarice
Remplit ſon cœur de vains deſirs,
Tantôt, au gré de ſa tendreſſe,
Une Laïs enchantereſſe
Le livre à d'indignes plaiſirs.

Oui, je vois le monde pervers
En proye à d'infames travers :
J'y vois briller l'extravagance,
Et l'injuſtice, & l'ignorance.
Orgueilleux, mais foibles mortels,
D'un Dieu vengeur triſtes victimes,
Juſques à quand aux plus grands crimes
Eléverez-vous des autels ?

Ah ! cherchons un lieu retiré,
Qui ſoit des humains ignoré :
Sejour de la paix deſirable,
Où jamais la guerre implacable
Ne porta ſes noires fureurs.
Là dans l'ignorance profonde
Des maux qui déchirent le monde
Nous gouterons mille douceurs.

Heureux l'homme qui vit pour ſoi !
Il eſt ſon modele & ſon Roi.
Il ſuit de la ſage Nature
La voix toujours aimable & sûre.
Soigneux de conſulter ſon cœur,
Il en connoît le vrai ſyſtême,
Et ne ſe tend point à lui-même
Le piege d'un crime flateur.

Tous les jours ſe levent pour lui
Exemts de chagrin & d'ennui.
Le préſent flate ſa penſée,
Mais jamais ſon ame bleſſée
N'a craint un avenir douteux.
Stisfait de la jouïſſance
Des biens remis en ſa puiſſance,
Il goute un repos précieux.

PRIERE

D'UNE * VIEILLE COURTISANE,

En consacrant à la Déesse Venus son Miroir.

LAïs, qui mit sa gloire à servir les Amours,
Vient t'offrir, ô Venus, ce seul bien qui lui reste.
Qu'il ne te soit jamais funeste,
En te rapellant tes beaux jours :
Que ce Miroir juste & fidele
Te représente toujours belle.
Pour moi, qui de l'amour ignore l'agrément ;
Dont les yeux ont perdu leur air vif & charmant,
Je n'ose plus songer à plaire.
Ah ! que je serois temeraire

De

* *Ces vers sont imités d'une Epigramme Latine d'Ausone.*

De vouloir dans ce jour, peu sûre de mes traits,
Chercher encor en moi quelques foibles attraits !
Je ne puis, malheureuse, offrir à ma pensée
Qu'un triste souvenir de ma beauté passée.

A MONSIEUR S***

MEDECIN.

DOcteur fameux, qui sçais de la Sagesse
Par dits badins éjouïr l'âpreté,
Et qui cherchant la douce volupté,
As de ton cœur banni vaine tristesse :
Lis cette Epitre, où sont propos joyeux,
Traits naïfs & tours gracieux,
Qui ne plairont ès esprits populaires,
Remplis d'erreurs & de sottes chimeres.
Mais à toi seul, à tes amis charmans,
J'offre mes vers ; & ma Muse badine
Point n'a cherché les applaudissemens
De la populace chagrine.

A la raison jadis tous les mortels
Offroientt encens, élevoient des autels ;

Loin d'eux encore habitoit l'impoſture,
La trahiſon, l'erreur, la vanité
Et la ſotte crédulité.
Chacun ſoigneux d'écouter la Nature,
Point n'eſtimoit immoderés plaiſirs,
Qui ſont ſujets à vaine repentance;
Mais par flateuſe & douce accoutumance;
Sçavoit regler ſes vœux & ſes deſirs.
N'étoit alors mention de Digeſtes,
De Loix, de Code ou de procès funeſtes.
Nul ne péchoit, auſſi ne ſçavoit-on
Le plaiſant & burleſque nom
Ou de Grand, Chambre ou de Tournelle.
Aucun ſat mollement couché
Sur un harnois de Fleurs de Lis jonché,
N'avoit encore au bon Droit fait querelle.
Tout étoit également bon,
Car tout étoit reglé par la nature:
Le moins ſçavant penſoit en Epicure,
Et vivoit mieux que le divin Platon.
On ne voyoit pour lors dévots à gages,
Pédants caffards, pieux vauriens,
Riches paſteurs & ſots paroiſſiens,
Enfin tous ces menus uſages
Qui du Vulgaire garroté
Fomentent la crédulité.
Quand tout à coup de la cave infernale

Sortit l'Ignorance fatale.
A ſes côtés marchoit l'erreur,
Monſtre cruel, ſçavant Prothée,
Aux yeux malins, au ris moqueur,
Qui s'écria d'une voix concertée :
Quoi ! parmi ces mortels heureux
Régnera toujours la Juſtice ?
Que par un triſte ſacriſice,
La Vérité céde à mes vœux.
Auſſi-tôt elle ſe déguiſe,
Et ſous le viſage emprunté
De maint Docteur à barbe griſe
Elle chaſſa la Liberté.
D'extravagance & de fatuité
L'humaine race alors fut abreuvée.
On vit expirer l'Equité.
La raiſon triſte & baffouée
Vers les Cieux reprit ſon eſſort.
Pour s'aveugler chacun fit maint effort,
Et renviant ſur ſes propres chimeres,
Voulut du Faux arborer les banieres,
Et ſe ſoumettre à ſes noirs documens.
Avint cependant que reſtérent
Au monde encor quelques honnêtes-gens,
Qui des ſots très-bien ſe raillérent.
Tels ſont ces ſublimes Eſprits
Qu'arma la piquante Satyre,

Et dont les ſolides Ecrits
Font aujourd'hui qu'on les admire.
Tels ſerons-nous, ſi du bon ſens
Ecoutons les vrais mouvemens,
Et ſi devenus raiſonnables,
Ne recevons de chimeriques fables.

A MONSIEUR B***

TOi, qui par ta délicateſſe
Nous rends aimable la ſagaſſe,
Et dont l'éloquente douceur
Flatant l'eſprit, touche le cœur;
Sçavant maître dans l'art de plaire,
Apren ce que tu dois penſer
De certain diſcours * populaire,
Qui certes a dû m'offenſer.
Eſt-il rien de plus ridicule
Qu'un homme ſain & dégagé
D'un contagieux préjugé,
Qui devient à la mort crédule,

* *On fit courir le bruit qu'étant fort malade, j'avois conſulté je ne ſçai qu Charlatan, qui prétendoit avec de ſimples paroles guerir les plus cruelles maladies.*

Se laiſſe mener par le bec,
Et ſemblable aux ames vulgaires,
Implore de vaines chimeres!
Ainſi fit jadis certain Grec,
Homme de vertu reconnuë,
Et qui faiſoit profeſſion
De braver toute illuſion.
Il ne put ſoûtenir la vûë
Ni les approches du trépas,
Sans tomber dans d'étranges cas,
Et ſe livrer ès mains impures
Des hardis fauteurs d'impoſtures.
Bien duit-il à certaines gens,
Dont on renomme l'ignorance,
De manquer de perſéverance;
Mais de tout homme de bon ſens
Le caractére eſt la conſtance.
Pour moi, qui dès ma tendre enfance
Ai ſçu, libre en mes ſentimens,
Me parer des faux jugemens,
Conduit par un guide fidéle,
Mon premier maître & mon modéle,
J'ai voulu de la vérité
Suivre la douce autorité.
Sans dépendre d'aucun ſyſtême,
Hardi, j'ai penſé par moi-même.
J'ai lû, j'ai cherché, j'ai douté,

Cinq ans entiers j'ai médité :
Et tous mes ſoins, toutes mes peines
Ne m'ont rendu que plus douteux,
Plus perplexe & plus ſoupçonneux.
Que de croyances incertaines,
Que d'erreurs, que d'obliquités,
Que de fades ambiguités
Rendent, helas! l'humaine engeance
Un théatre d'extravagance!
Ainſi du vulgaire hébété
J'ai plaint le funeſte ſervage,
Et par un chemin écarté,
Je me ſuis tiré d'eſclavage.
Pour toi, qui ſçais mes ſentimens,
Ami, dédaigne la ſotiſe
D'un peuple qui ſe tympaniſe,
En me prêtant ſes erremens.
Croi-moi : l'interêt ni la crainte
Ne me feront jamais maſquer,
Et quoiqu'on uſe de contrainte,
L'erreur ne pourra m'offuſquer.
Quoi! j'aurois pû de cent ſornettes
Railler en parfaite ſanté,
Et puis au moment redouté,
(Temps que craignent les femelettes)
On m'eut vû plein d'égaremens,
Trahir mes premiers ſentimens.

Non, non : de pareilles baſſeſſes
Mon cœur ne fut point infecté,
Et ſage dans ſa vanité,
Il ſçait mieux cacher ſes foibleſſes.
Mais c'eſt aſſez t'entretenir.
Je vais donc ma lettre finir,
En te ſouhaitant longue vie,
Sans chagrin, ſans mélancolie,
Corps ſain, eſprit hilarieux,
Et plaiſirs approuvés des Dieux.

FIN.

EPITAPHES

ET

AUTRES PIÉCES

PLAISANTES.

EPITAPHES

ET

AUTRES PIECES

PLAISANTES.

EPITAPHE

D'ADAM ET D'EVE.

Hic ja et non natus,
Attamen defunctus:
Hic jacet defuncta,
Attamen non nata.

DE LOTH.

CY Loth, ſa Femme en ſel, ſa Ville en cendre,
Il but & fut ſon gendre.

DE MONSIEUR DE LANGRES.

MOnſieur de Langres eſt mort Teſtateur olographe,
Et vous me promettez, ſi j'en fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui legués à cet effet.
Parbleu, l'argent eſt bon dans le temps où nous ſommes.
Payez. Le voilà fait.

DU MEME.

CY gît un très-grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre Lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en dirai pas d'avantage :
C'eſt trop mentir pour cent écus.

D'UN EVESQUE DE LANGRES,

Grand Joüeur.

LE bon Prélat qui gît ſous cette Pierre,
Aima le Jeu plus qu'homme de la terre;
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard :
Et comme perdre étoit chez lui coutûme,
S'il a gagné Paradis, on préſume
Que ce doit être un grand coup de hazard.

D'UN FOL.

CY gît un Fol nommé PAQUET,
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lorſqu'il vouloit le ver la crête :
Certes, je penſe que le Sort
Lui mit du plomb dans la tête
Pour le rendre ſage à la mort.

D'UNE FEMME PUBLIQUE.

CY gît PAQUETTE CAVILLIER
En ſon petit particulier. *

* *Cette Epitaphe eſt au Cimetiere des ſaints Innocens à Paris.*

D'UN DOCTEUR.

CY gît très-ſçavante perſonne,
Qui ſe nommoit Maître GIPARD;
Des Docteurs avoit la couronne,
Dieu ait à ſon ame égard,
Le priant plutôt que plus tard
De le prendre en ſa compagnie,
Et de l'ôter du feu qui ard,
Car plein étoit de Prud'homie.

D'UN PHILOSOPHE.

NUd du Ciel je ſuis deſcendu,
Et nud je ſuis ſous cette pierre;
Donc pour venir ſur la terre
Je n'ai ni gagné ni perdu.

D'UN AVARE.

LE plus avare homme de Rennes
Repoſe ſous ce marbre blanc :
Il mourut exprès le premier jour de l'an,
De peur de donner des Etrennes.

AUTRE

D'un Avare qui mourut peu de temps après l'établiſſement de la Capitation.

POur éviter la Capitation,
Dom AUGUSTIN eut recours à la Parque.
Il crut par là trouver l'éxemption ;
Mais comme il fut prêt d'entrer en la Barque,
Voyant Caron, qui, l'arrêtant au bord,
Lui demanda le tribut ordinaire :
Helas ! dit-il, que le Sort m'eſt contraire !
Par tête on paye encore après la mort.

D'UN FOURBE.

CY gît à qui malice & fraude étoit commune,
Dieu veuille avoir son ame, au cas qu'il en ait une.

D'UN ABBE'
DE CLAIRVAUX.

AUriculas asini meritò fert improbus Abbas,
Quod Monachis Pintas fecerit esse breves.

DE JEAN
ET D'ELISABETH.

CY-dessous gît mon Frere JEAN,
Nous le verrons au Jugement
Avec ma Sœur ELISABETH:
Si bienè fecit, habet.

D'UN DE'BAUCHE'.

JE ſuis mort d'amour enrrepris
Entre les bras d'une Dame :
Bienheureux d'avoir rendu l'ame
Au même endroit où je l'ai pris !

D'UNE BELLE DAME

morte en Couche.

CY gît, morte au printemps de ſa verte jeuneſſe,
GLICERE, nouvelle Pſiché,
Dont les divins appas inſpiroient la tendreſſe,
Et qu'on ne vit jamais ſans en être touché.
Venus, pour s'affranchir de la douleur cruelle
De ſe voir préférer cette aimable Mortelle,
Dans un Accouchement lui fit perdre le jour :
Mais la jeune & belle GLICERE
Triomphant de Venus, en mourant devint mere
D'un enfant plus beau que l'Amour.

AUTRE.

ENtre vous qui par ici passés
Ne priez pour les Trépassés ;
Priez plutôt qu'il gele fort,
Car s'il dégele, je suis mort.

AUTRE

CY gît qui d'un air enjoüé,
L'ame de tout soin franche & quitte,
Dit en mourant, Dieu soit loüé,
Je ne ferai plus de Visite.

Un galant Homme fatigué des Visites qu'il avoit été oblige de faire pendant sa vie, fit à ce sujet cette Epitaphe, pour être gravée sur sa Tombe.

D'UN TRACASSIER.

ICy gît le ſieur DE LA BONNÉ,
Qui tracaſſoit plus que perſonne ;
Il s'en venoit, il s'en alloit,
Il ne ſçavoit ce qu'il vouloit :
On doute même s'il repoſe
Au repoſoir de toutes choſes.

D'UN MARE'CHAL.

CY gît JAQUES LE MARE'CHAL,
Lequel en tombant de cheval,
Se fit au cul, ſans vous déplaire,
Deux grands pertuis, ſans l'ordinaire.

D'UN CURE'.

Hic malè jacet
Et benè tacet
Magiſter Rochus,
Noſter Parochus,
Qui non divini
Cantûs, ſed vini,
Nec animarum,
Sed fœminarum,
Tunc cùm vivebat,
Curam gerebat.
Viris amatus
Eò quod bibax,
Fœminis gratus
Eò quod ſalax;
Illi bibaces
Illum bibacem
Vellent ſub tecto;
Illæ Salaces
Illum ſalacem
Vellent in lecto;
Sed neutris adeſt,
Nam clauſus hic eſt.

DAns cette Foſſe
Notre Curé,
ROCH de la CROSSE,
Gît enterré,
Qui n'avoit cure
De Chant divin
Ni d'Ecriture,
Mais de bon vin;
Au ſoin des ames
Vacquant fort peu,
Joüant beau Jeu
Avec les Dames;
D'elles cheri
Pour la couchette,
Et des maris
Pour la buvette;
Mais ni cocus,
Ni leurs femelles
De ſes nouvelles
N'entendront plus,
Car dans la terre,
Sous cette pierre,
Il eſt reclus.

D'UN DE'BAUCHE'

QUi blandæ Veneri cunctos sacraverat annos,
Non aliter vitam linquere dignus erat.

DE MAITRE GAULARD

CY-dessous gît Maître GAULARD,
Je suis bien marri de sa mort;
Mais il faut mourir tôt ou tard:
Puisqu'il est mort il a donc tort.

EPITAPHE

Qui se trouve dans un Cimetiére d'Orléans.

OMnia transibunt, nos ibimus, ibitis: ibunt,
Ignari, gnari conditione pari.

D'UN HOMME DOUX.

CY gît qui vivoit doucement,
Sans être incommode à perſonne;
A ſa mort même expreſſément
Il a défendu que l'on ſonne.

D'UN COURTISAN.

CY gît un Courtiſan,
Qui d'eſpoir ſe repût:
Jadis il ſentoit bon, le muſc & le ſaffran,
Mais maintenant, hélas! il put.

D'UNE DE'VOTE.

CY gît une Dévote, & qui fut des plus franches,
Qui ſous de modeſtes atours
Alloit à Veſpres les Dimanches:
Que faiſoit-elle les autres jours?
C'eſt une autre paire de manches.

D'UNE DAME

Qui mourut en Petant.

VOus, qui passez, priez pour cette Dame
Qui, en petant, par le cul rendit l'ame

DE L'EVESQUE DE LUCON.

CY gît & qui dort d'un bon somme,
Monsieur l'Evêque de Luçon,
Qui d'argent avoit trouvé somme.
Plût au bon Dieu que je l'eussons!

DE COLAS.

COLAS est mort de maladie,
Tu veux que j'en plaigne le sort:
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

D'UN COCU.

ICy gît NICOLAS TUYAU,
Qui de trois femmes fut truyau :
Il l'eut été d'une quatriéme,
Mais il n'étoit qu'à ſa troiſiéme.

D'UN NOMMÉ CHRETIEN

Qui avoit toujours bû ſur une table de pierre, qui fut miſe ſur ſon Tombeau.

LE bon CHRETIEN qui m'a fait faire,
Bûvoit ſur moi, faiſant grand'chere.
Las ! il eſt mort, il n'y boit plus.
Cy gît deſſous, qui but deſſus.

D'UN HOMME DE RIEN

Et ſans naiſſance, devenu riche & puiſſant.

TErra tegit terram.

DE MOLIERE.

PAſſant, icy repoſe un qu'on dit être mort.
Je ne ſçai s'il vit ou s'il dort.
La Maladie Imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour qu'il jouë à plaiſir,
Car il aimoit à contrefaire;
Quoiqu'il en ſoit, cy gît Moliere:
Comme il étoit Comédien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

DU MESME.

ROſcius hic ſitus eſt triſti MOLIERUS in urnâ,
Cui genus humanum laudere ludus erat.
Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere ſæva necat.

DU MESME.

CY gît qui parut sur la Scéne
Le Singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal ;
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Etre l'Imitateur dans une Comédie,
Pour trop bien réüssir, y réüssit fort mal ;
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la Copie,
Qu'elle en fit un Original.

DE GRIFFE,

Célebre Imprimeur Allemand.

LE grand Griffe, qui tout griffe,
A griffé le corps de Griffe.

DE CHARLES-QUINT.

HIc *qui jacet intus,*
Fuit CHAROLUS-QUINTUS.
Dic pro illo bis vel ter
Ave Maria & Pater noster.

D'UN AVARE.

*Sllvius * hic ſitus eſt gratis qui nil dedit unquàm,*
Mortuus eſt, gratis quod legis iſta dolet.

* Profeſſeur en Médecine à Paris.

TRADUCTION D'HENRY ETIENNE.

Cy gît SILVIUS auquel onc en ſa vie
De donner rien gratis ne prit aucune envie,
Et ores qu'il eſt mort & tout rongé de vers,
Encor a-t-il dépit qu'on lit gratis ces vers.

DE MONSIEUR CHERAC.

Cy gît Monſieur de CHERAC,
Qui baiſoit *ab hoc* & *ab hac*.

AUTRE.

CY gît le gros MARTIN, ce n'eſt pas grand dommage.
Il n'eut pas fait grand bruit, quand il eût plus vécu.
Il eut, quand il vivoit, tous les traits du viſage
Reſſemblans ſi très-fort à ceux-là de ſon cul,
Que lorſqu'il déceda, ſon ame triſte & louche
S'envola par le cul, le prenant pour la bouche.

DE MONSIEUR DE LA FONTAINE.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangea ſon fonds après ſon revenu,
Et crut les biens choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien le ſçut diſpenſer,
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

DE RÉGNIER,

Poëte Satyrique.

J'Ai vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loi naturelle.
Ceci m'étonne fort pourquoi
La mort oſa ſonger à moi,
Qui ne ſongeai jamais à elle.

EPITAPHE

Qui eſt dans l'Egliſe des Cordeliers de Troyes.

CY repoſe & gît LOUIS DUVAL, Ecuyer en ſon vivant, Seigneur Haut-Juſticier, Moyen & Bas de la Terre & Seigneurie de Fay, de Bois, &c. lequel décéda dans cette ville de Troyes le dernier Décembre l'an 1602. & qui de ſon vivant avoit donné tous ſes biens à ſon Fils, réſervant pour lui les uſufruits ſa vie durant. Il prie ceux qui liront cette Mémoire de prier Dieu pour lui, & de ne pas faire comme lui, car il s'en eſt mal trouvé.

DE MONSIEUR COLBERT

Par un Payſan.

C'Eſt COLBERT qui gît ici.
Trop tôt venu, trop tard parti.

VERS D'UN GASCON

Sur la promeſſe que le Prince de Condé avoit fait de mille écus à celui qui feroit la meilleure Epitaphe pour feu ſon Pere.

POur publier tant de vertus,
Et bien chanter tant de hauts faits de gloire,
Mille écus! Rien que mille écus!
Ce n'eſt pas un ſol par victoire.

D'UN GRAND PARLEUR.

Hic tacet.

LES QUATRE VERS DE MAYNARD

En ſa retraite

LAs d'eſperer & de me plaindre
Des Grands, des Muſes & du Sort,
C'eſt ici que j'attens la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

EPITAPHE

qui ſuit les Vers précédens

IN veni portum, ſpes & fortuna valete
Nil mihi vobiſcum, ludite nunc alios.

DU CARDINAL MAZARIN,

Par un Officier Suiſſe mécontent

CY gît un Pocre d'Italie,
Qui me caſſit mon Compagnie.

D'UNE MECHANTE FEMME,

Par ſon mari.

CY gît ma Femme. Ah! quelle eſt bien pour ſon repos & pour le mien.

DE MALHERBE,

Poëte.

L'Apollon de nos jours, MALHERBE, ici repoſe.
Il a vécu long-temps ſans beaucoup de ſupport
En quel ſiécle? Paſſant, je n'en dis autre choſe.
Il eſt mort pauvre, & moi, je vis comme il eſt mort.

DU CARDINAL DE RETZ.

ILle inquietus, hîc quieſcit GONDIUS.

D'UN MEDECIN.

Hac sub humo, per quem tot jacuere, jacet.

DE GAZA-CHRIST,

Prétendu, ou soit disant Roi d'Ethiopie, mort à Ruël en 1638.

CY gît le Roi d'Ethiopie,
Soit Original ou Copie,
La mort a vuidé les débats
Si Roi fut ou ne le fut pas.

DE PIERRE L'ARETIN,

Poëte impie & Athée.

CY gît l'ARETIN, qui tant qu'il a vécu a médit de tout le monde, excepté de Dieu, duquel n'a point parlé, ne le connoissant pas.

AUTRE.

QUi giace l'Aretino, Poëta Tosco,
Che d'ogni un disse mal fuorche di Dio
Scusandosi col dir io non lo conosco.

AUTRE.

LE temps par qui tout se consume,
Dans cette pierre a mis le corps
De l'ARETIN, de qui la plume
Blessa les vivans & les morts :
Son ancre norcit la mémoire
Des Monarques, de qui la gloire
Est vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Commis quelque horrible blasphême,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

EPITAPHE IRONIQUE

Du Chancelier & Cardinal du Prat, par Beze; ledit du Prat étoit un homme fort gros.

HIc jacet *Vir ampliſſimus.*

Mr. de la Monnoye a rendu ce latin en deux petits vers.

ICy deſſous gît tout à plat
Le puiſſant Chancelier DU PRAT,

DU SIEUR LAUGEY

DU BELLAY,

Commandant, Gouverneur du Piedmont ſous François I,

CY gît LAUGEY, qui de plume & d'épée
A ſurpaſſé Ciceron & Pompée.

AUTRE

AUTRE

Par Marot.

ARrête-toi, liſant,
Cy-deſſous eſt giſant,
Dont le cœur dolent j'ai,
Ce renommé LAUGEY,
Qui ſon pareil n'eut pas,
Et duquel au trépas
Jettérent pleurs & larmes
Les Lettres & les Armes.

DE BALIN,

NOTAIRE.

ENtre la Chappelle ſaint Emé
Et la Chapelle ſaint Paulin
Repoſe Maître PAUL BALIN,
Notaire & Martyr du Syſtême.

DE MONSIEUR POUSSIN,

Fameux Peintre.

HIc tacet & jacet,
In Tabulis vivit & éloquitur.

DU PERE ANDRE'.

HIc tacet in cineres, quem deflent hæ Mulieres,
Presbiter Andreas qui vitiabat eas.

D'UN CHEVALIER

qui fut plutôt Chevalier que Gentilhomme.

CY gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;
Son pere étoit bon roturier,
Et lui à tort fait Chevalier;
Jamais armé, fors qu'en peinture,
Priez Dieu pour la créature.

SUR UN DOCTEUR,

Qui étoit fort méchant personnage.

DETUS est mort, veux-tu sçavoir,
Chacun dit que c'est grand dommage,
Je le crois bien pour le sçavoir,
Mais non pas pour le personnage.

D'UN MECHANT.

CY gît qui n'acquit autre bien,
Sinon bruit de ne valoir rien.

D'UN CHICANNEUR.

DU plus grand Chicanneur qu'on pourra jamais voir,
En ce tombeau glacé gît la dépouille morte;
Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir,
De peur qu'en son pays la chicanne il ne porte.

D'UN ATHE'E.

J'ai vecû ſans ennui, je ſuis mort ſans regret,
Je ne ſuis plains d'aucun, n'ayant pleuré perſonne:
De ſçavoir où je vais, c'eſt un autre ſecret,
J'en laiſſe le diſcours aux Docteurs de Sorbonne.

D'UN CAPITAINE

Lâche & libertin.

UN homme gît ſous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau;
Mais au reſte plein de diffame:
Ce fut, pour vous faire court,
Un Mars au combat de l'Amour,
Au combat de Mars une femme.

D'UN COCU.

SI les Cocus, Dieu ait leur ame,
En l'autre monde ont quelque rang ;
Cy gît, grand merci à ſa femme,
Celui qui ſied au bout du banc.

D'UN YVROGNE.

CElui qui eut ſa ſépulture
Cloſe ſous cette roche dure,
Plutôt que de boire de l'eau,
Se laiſſa mourir comme un veau ;
Paſſans, à qui cette écriture
Racontera cette aventure,
N'offrez pour ſon ame un flambeau ;
Ni quelque *Requiem* nouveau,
Verſez lui du vin ſans meſure,
Afin que la mémoire en dure.
On ne peut orner ſon tombeau
D'un anniverſaire plus beau.

D'UN RELIGIEUX

Nommé Pater à cornibus, aliàs Seraphinus, *composé par* F. P. B. *l'an* 1542.

Dulcia confracto fileant modulamina cornu,
Tristior & tristi prodeat ore sonus,
Alta trahunt mœstâ gesta suspiria mente,
Eukeros *occubuit, morte vocante, Petrus.*
Faut-il helas, *ô Doctor optime,*
Que vous perdions *hisce temporibus:*
Au grand besoin, *Doctor egregie,*
vous nous laissez *plenos mœroribus.*
Helas! helas! *Pater à Cornibus,*
Tant nous est dueil *deflere funera,*
Tant est amer *Parisiensibus*
Etre privés *tuâ præsentiâ.*
Impia Cornutum rapiunt sic fata Minorem,
Major ut hoc vasto rarus in orbe fores.
Magnis major erat, vita mininùsque Minorum.
Doctior & doctis, ah perit omne decus!
Trop connoissons *hæc nostra tempora*

Etre remplis *calamitatibus* :
Car nous voyons *lites & jurgia*
Trop s'augmenter *his noſtris finibus.*
Helas ! helas ! *Pater à Cornibus*,
Secourez-nous *precibus ſedulis*,
Ou autrement, *victi laboribus*
Succomberons *in rebus arduis.*

Franciſcana gravi proles Orbata parente,
Triſtior emiſſis queſtibus aſtra replet.
Deflet & inſignis patrem virtute probatum,
Plangit, quem ſubito funere meta tulit.

Le cas va bien, *gratia ſuperis*,
Vous connoiſſez *certâ ſcientiâ*
Les grands abus *hujuſce temporis*,
Qu'un chacun fait *magnâ licentiâ.*
Ne voit-on pas *cædes & vulnera*,
Tant d'autres maux *in civitatibus*,
Et qui pis eſt, *Criſti Eccleſia*
Laboure fort *falſis dogmatibus.*

En celeri mœſtos ut linquit ſuâ morte ma-
thêtas.
Ut ſuâ profuſis fletibus ora rigant.
Sic felix miſeros præcedit morte minores,
Hos ut maneat morte citante ſequi.

Tant en voyons *vanis erroribus*
Etre aveuglés *atque cupidine*,
Et outre plus *congestis opibus*
Quand nous saudra *de cunctis actibus*
Prendre plaisir *nullo discrimine*,
Que ferons-nous *statuto tempore*
Rendre raison, *illo examine*,
Etre punis *ignis ardoribus* ?

Nos gemitus angunt, fletus, lamenta, dolores,
Et lacrymæ, luctus, cura, querela, labor;
En procul abjectis risu, clamore, cachinno,
Plangimus occasus, optime Petre, tuos.

Helas ! helas ! *Pater à Cornibus*,
Pleurer nous faut *privati magistro*,
Pleurer nous faut, *excussis fletibus* :
Pleurer nous faut, *periit religio* :
En tous Etats *regnat ambitio*,
En vous étoit *nostra fiducia*,
Que pourriez, *juvante Domino*,
Nous secourir *in re tam dubiâ*.

An tua tam clarum fecerunt cornua nomen ?
An pietas, mores, cum probitate decus ?
A sacra divini potiùs sapientia juris ?
An sudor, studium, perpetuusque labor ?

Las ! nous voyons *mortis invidiâ*
Qu'êtes ravi è *mundi medio*
Enſeveli *cum reverentiâ*,
En grand honneur *ſpectante populo*,
Le corps cy gît, *in arcto tumulo* :
L'eſprit conjoint *choris cœleſtibus*,
Le monde étoit *meo judicio*
Indigne avoir *Petrum à Cornibus*.

Concava pergratas reddebant Cornua voces,
Gratus erat ſanis auribus ille ſenex,
Grata illi probitas, generoſaque virtus
Integritas junctâ ſimplicitate fuit.

De vous pleurer *fuſis gemitibus*
C'eſt temps perdu, *non ſunt qui neſciant*
Qu'il nous faut tous *naturæ legibus*
Obtemperer, *ecqui refugient ?*
Tant de labeurs, *quos nobis præparant*
Nos ennemis, *jure injuria* :
Helas ! helas ! *tam non præcipitant*
Plaiſirs mondains, *caro, dæmonia*.

Credere quis valeat quàm diſjunguntur amantes
Affligit tantùm ? mors levis ipſa foret.
Dulcia confracto ſileant modulamina Cornu,
Triſtior & triſti prodeat ore ſonus.

Vous évitez *mille diſcrimina*
Par votre mort *ingratum fratribus*,
Tant de labeurs, *mille pericula*,
Que nous voyons *noſtris temporibus* :
Helas ! helas ! *Pater à Cornibus*,
Priez pour Dieu *Deum & Angelos*,
Que pour ſon ſang, *clavis*, *vulneribus*,
Nous faſſe tous *in fine beatos*.

D'UN USURIER.

CY gît un homme bien accort
S'il eut enfin trompé la mort,
Auſſi bien que pendant ſa vie,
Sous ombre d'une prud'hommie
Il faiſoit le dévotieux,
En priant Dieu la larme aux yeux,
Et faiſoit paroitre à chacun
Que des biens lui étoit tout un :
Et neanmoins en cette Ville
N'y avoit homme plus habile
De donner tous les jours argent
A interêt de cent pour cent :
Et ſçavoit ſi bien contrefaire
La ſignature d'un Notaire,

Que jamais on ne vit decret
Auquel par un ſubtil ſecret,
Des premiers colloqué ne fût :
Or, après enfin il mourut,
Et laiſſa force argent comptant
Entre les mains d'un jeune enfant
Lequel aimeroit mieux ſe pendre
Qu'il ne trouve en quoi le dépendre,
Car toujours il dit auſſi bien
Qu'après ſa mort il n'aura rien :
Que ſon pere étoit une bête
De ſe rompre pour lui la tête,
Qu'il gardera bien ſon enfant
D'en dire un jour de lui autant.
Vous autres, qui par ci paſſez,
Et qui tant d'écus amaſſez,
Priez Dieu pour ces vieux fous,
Afin qu'on prie auſſi pour vous.

DU SIEUR DANDO.

CY gît qu'on appelloit DANDO,
Mon Compere Meſſire Etienne :
Il eſt céans qui fait dodo ;
S'il eſt bien aiſe, qu'il s'y tienne.

D'UN YVROGNE NOMMÉ GREGOIRE.

BOnnes gens, qui par cy paſſez,
Priez Dieu pour les Trépaſſés:
Bonnes gens, qui paſſez par icy,
Priez pour ce pauvre homme-cy:
Qui par cy paſſez, bonnes gens,
A prier ſoyez diligens
Pour le pauvre frere GREGOIRE,
Qui ne mourut que de trop boire.

DE BLONDEAU,

Savetier.

CY deſſous gît en ce tombeau
Un Savetier nommé BLONDEAU,
En ſon vivant rien n'amaſſa,
Et puis après il trépaſſa,
Marris en furent les voiſins,
Car il enſeignoit les bons vins.

AUTRE.

PErnot tête vuide
Cy gît bon Catholique,
Et Jaquette sa femme;
Dieu veuille avoir leur ame:
Aussi Didier leur fils.
Dieu leur doint Paradis.

D'UN NOMMÉ

BOITEUX.

CLaude BOITEUX, cheminant droit,
Gît à présent en cet endroit;
Boiteux par tout il fut nommé;
Des Grands & Petits renommé.
De se marier n'eut envie:
Quatre-vingt-huit ans fut sa vie.

DE VALLE.

OHe ut VALLA ſilet, ſollitus qui parcere nulli eſt :
Si quæris quid agat, nunc quoque mordet humum.

D'UNE LINGERE.

Cet Epitaphe ſe voit à Agde dans le Cimetiére des Innocens.

BOnnes gens, faites à Dieu priere
Pour la fille d'une Lingere,
Qui par ſes habits montre comme
Son pere étoit un Gentilhomme :
Femme elle étoit d'un Savetier,
Qui depuis ſe fit Officier :
Qui fut cauſe ſoudainement
Qu'elle changea d'accouſtrement,
Et ſe fit Damoiſelle étrange
Environ le temps de vendange,
Afin de marcher, ce dit-on,
Premiere à la Proceſſion.

Après, elle fut à la Cour :
Et quand elle fut de retour,
Elle mourut fort pauvrement
La veille de Carêm'entrant,
L'an mil trois cent, ſans rien rabatre,
Avec ſept-vingt ſoixante-quatre.

D'UN HOMME

Qui mourut ſitôt que ſes revenus lui manquérent.

CY gît un vrai gaule-bon-temps
Qui a pris tous les paſſe-temps
De la gueule & de la brayette,
Des jeux de cartes & de renette ;
Or, il eſt mort tout juſtement,
Car s'il eut vécu ſeulement
Juſqu'au ſoir ou au lendemain,
Auſſi bien fut-il mort de faim.
Si les pauvres vont droit aux Cieux,
Je penſe qu'il eſt bienheureux ;
Car il étoit leger d'argent.
Priez Dieu pour ſon ſauvement.

D'UN FRERE CONVERS.

Cette Epitaphe ſe trouve gravée à l'entrée du Cloître des Mathurins à Paris.

CY gît le leal Mathurin,
Sur tous autres bon ſerviteur,
Qui garda céans pain & vin,
Et fut des portes gouverneur.
Panier ou hotte par honneur
Au marché volontiers portoit;
Fort diligent & bon ſonneur.
Dieu, pardon à l'ame lui ſoit.

DE PARCUVIUS,

Ancien Poëte.

ADoleſcens tametſi properas, hoc te ſaxum rogat
Ut ſe aſpicias, deinde quod ſcriptum eſt, legas:
Hic ſunt Poëtæ Parcuvii Marci ſita
Oſſa, hoc volebam neſcius ne eſſes. Vale.

DE PLAUTE.

POstquàm eſt morte captus Plautus,
Comedia luget, Scena eſt deſerta,
Deindè riſus, ludus, jocùſque & numeri
Innumeri ſimul omnes collacrymarunt.

DU SIEUR FATEAU.

CY gît le Prévôt FATEAU,
Qui fut un vrai fol natureau,
Et qui battit très-bien ſa femme.
Si priez tous Dieu pour ſon ame.

AUTRE.

CY gît le Prévôt FATEAU,
Qui fut un vrai fol dans ſa peau,
Qui ne fit jamais que mentir,
Sans rougir, ſans ſe repentir.

DU MEME.

CY gît le Prévôt FATEAU,
Lequel fut un larronneau,
Grand trompeur & plein de vice,
Sage en quittant son Office;
Car lors, s'il ne l'eût vendu,
Il eut empêché Justice,
En danger d'être pendu.

D'UN NORMAND.

ME Domini servum genuit Normania fœlix,
Quamdudùm vivam, servus ero Domini:
Non Græcus genitus sum, sed Normanus ego sum,
Quamdudùm vivam Neustrius usque forem,
In cujus doni gratiam, ei dicetur Ave.

EPITAPHE

Fait avant la mort d'une perſonne.

ICi gira, s'il n'eſt pendu,
Ou ſi en la mer il ne tombe,
Monſieur qui a dreſſé ſa tombe,
Avant qu'être mort étendu.

D'UN FOURBE.

CY deſſous gît Monſieur CANON,
C'eſt douleur de ſa départie,
Pource qu'il eût été fort bon
Pour une Chambre mi-partie.

DE PLOTON.

CY gît noble Jacques PLOTON,
Qui en ſa vie n'eut medecine,
Sinon du bon vin de Gylon,
Le meilleur qui fût en ſa vigne,

D'UN CHANTRE.

Par THOMAS MORUS, Chancelier d'Angleterre.

HIc jacet Henricus veræ pietatis amicus,
Nomen Abingdon erat, si quis sua nomina quærat.
Semper & in bella cantor fuit ipse capella:
Præter & hæc ista fuit optimus orgàquista:
Nunc igitur, Christe, quoniam tibi serviit iste,
Semper in orbe coli des sibi regna poli.

D'UN YVROGNE.

Par un Musicien.

LA, mi, la, mi, la.

D'UN HOMME

Qui ſe fâchoit contre la Mort.

CY gît Jean Dabbota Damoyſel, qui mourut le Mercredi avant la Saint Martin, mil trois cent trente-cinq.

O *Mors quàm dura, & quàm triſtia ſunt tua jura?*
Si mors non eſſet, quàm latus quilibet eſſet,
Præterit iſte dies, naſcitur, origo ſecund
Aut labor, aut requies, ſic tranſit gloria mundi.

DE TIMON

MISANTROPE.

PEndant ma miſerable vie,
J'ai eu tout malheur en ce monde.
N'ayez de me connoître envie.
Lecteur, le diable te confonde.

DE GUILLAUME LE CHATELAIN

CY gît le Châtelain Guillaume,
Qui ſçavoit ſes Pars & ſes Pſeaumes,
Et des Loix étoit le plus ſage,
Il tint les quatre Baillages.
Tretous l'un après l'autre,
Si en dites vos Patenoſtres.

D'UN JOUEUR

De quilles & de cartes.

CY gît maître Antoine la Molle,
De ſon vivant prêt à tout faire,
Il avoit quilles, & courteboule,
Et des cartes plus de vingt paires,
Prions Dieu qu'il le mette au rolle
Des Bienheureux en Paradis
En memoire du temps jadis.

DU SIEUR DEPARTY.

CY gît Guillaume Departy,
Qui d'un Duc étoit Secrétaire ;
Il eſt de ce monde party,
Sans ſçavoir qu'il y venoit faire.

D'UN SERGENT.

SOus ce tombeau gît un Sergent,
Qui de la Juſtice fut un bon Agent :
En ſon vivant fit tant de captures,
Qu'il enrage d'être captif dans cette ſépulture.

AUTRE.

ANtoine de Saumur nâquit 1529,
Des biens de ce monde il acquit,
En ce bas territoire il vêquit 30. ans.
A nature il paya l'acquit 1559.

AUTRE.

HIc ſepultus jaceo. Quare? neſcio, nec ſ
ſcis aut neſcis, curo: ſi vales, bene eſt;
vivens valui, fortaſſe nunc valeo, ſi aut non,
dicere neque.

EPITAPHE ENIGMATIQUE

Qui eſt à Lincourt près de Lyon.

CY gît le fils, cy gît la mere,
Cy gît la fille avec le pere,
Cy gît la ſœur, cy gît le frere,
Cy gît la femme & le mary,
Et ne ſont que trois corps icy.

D'ERASME.

HIc jacet Eraſmus, qui quondam bonu
erat mus,
Rodere qui ſolitus roditur à vermibus.

D'UN

D'UN YVROGNE.

HIc jacet *Amphora vini.*

DE MONSIEUR BIRON.

BIRON repoſe ici, qui fut l'honneur des armes;
Ne t'informe, paſſant, quel deſtin l'a défait
Mais jettant par pitié des ſoupirs & larmes,
Dis que deſſus la terre il n'eſt rien de parfait

DU MESME.

CY gît ce graud BIRON, dont l'extrême vaillance
De nos fiers ennemis a ſurmonté l'effort,
Je te dirois, paſſant, la cauſe de ſa mort,
Mais l'honneur des François m'ordonne le ſilence.

D'UN POETE SATYRIQUE.

CY gît le Poëte Satyrique,
Qui l'art d'Amour ſçut pratiquer,
Dames, gardez qu'il ne vous pique,
Ou qu'il ne vous faſſe piquer.

D'UN BROUILLON.

JE nâquis un Broüillon, j'ai vécu en broüillant,
Et voulant tout broüiller, on mit fin à ma vie :
Mon eſprit ſe contente aux enfers en brûlant,
Puiſqu'il ſçait que ma mort a cauſé broüillerie.

DE ALEXANDRO MAGNO

SUfficit huic tumulus, cui non ſuffecerat orbis,
Res brevis huic ampla eſt, cui fuit ampla brevis.

SONNET.

VOtre tête reſſemble au marmouzet d'un ciſtre,
Vos yeux au point d'un dez, vos doigts au chalumeau,
Votre teint diapré, les ſerres d'un ormeau;
Votre peau, le revers d'un antique regiſtre.

Votre gorge pendante, un biſſac d'un bélître;
Votre vieil embonpoint, à celui d'un rameau;
Votre longue encolûre, à celle d'un chameau;
Votre bras, à du plomb qui ſoutient une vître.

Vous paſſez ſoixante ans, faux-foureau de haut-bois;
Vous avez vû regner neuf Papes & cinq Rois,
Et vous êtes encor vétuë à la moderne.

Trouſſez votre pacquet, vieille, c'eſt trop vécu:
On vous fera ſervir à Paris de lanterne,
Si vous pouvez ſouffrir un flambeau dans le cul.

SONNET.

MAgot, en vous peignant, je vous pince sans rire,
Assurez-vous la grace, à ce coup c'est de bon,
Je veux vous crayonner sur la peau d'un jambon,
Et faire mon pinceau de l'argot d'un Satyre.

Je vous fais les sourcils de godron de navire,
L'œil, de coque-moule, & les dents, de charbon,
Le front de merluë cuite, la barbe d'un chardon,
La bouche d'une éponge & les jouës de cire.

L'oreille, de la peau d'une chauve-souris;
L'éclat de votre teint, de crote de Paris;
Et puis je veux vous mettre en taille douce & fine,

Au bout d'un grand bâton, ainsi qu'un papegay,
Et que chaque passant, le premier jour de Mai,
Salisse d'un crachat votre chienne de mine.

STANCES.

IL n'eſt rien ſi puiſſant que l'Amour & la Mort,
La Mort détruit les corps, l'Amour détruit les ames.
Mais encore l'Amour me ſemble le plus fort :
Car la vie & la mort repoſent ſous ſes flames.
Amour comme il lui plaît nous fait vivre & mourir,
Ses rigueurs font mourir, ſes douceurs font revivre,
La mort ayant bleſſé, ne nous peut plus guerir,
Et l'amant pour mourir d'amour ne ſe délivre.
Juſques dans les Enfers Amour nous va ſuivant,
La Mort tant ſeulement nous ſuit juſqu'à la tombe :
Au pouvoir de l'Amour l'on retombe ſouvent,
Au pouvoir de la mort jamais on ne retombe.
La Mort dont le pouvoir s'amortit dans les cieux,
Contre des cœurs de terre éxerce ſa puiſſance,

L'Amour va triomphant des hommes & des
Dieux,
Et prend force du Ciel, dont il prend ſa naiſ-
ſance.
Le malheur de la mort, fin de tous nos
malheurs,
Noye au fleuve d'Oubli nos pénibles penſées :
L'amour, commencement de toutes nos dou-
leurs,
Nourrit le ſouvenir de nos peines paſſées.
Si la mort nous ayant au tombeau renfer-
més,
D'un bandeau ténébreux nous ſille les pau-
pieres,
L'Amour, aveugle enfant, nous tient ſi bien
charmés,
Qu'il prive la raiſon de toutes ſes lumieres.
Amour, fils de Venus; Mort, fille du
Deſtin,
Seules Divinités que mon ame révére,
Helas ! je vous invoque & reclame ſans fin :
Mais l'une m'eſt trop douce, & l'autre trop
ſévére.

STANCES.

Avoir le cœur tout plein de flames,
Et faire les yeux doux aux Dames,
Cela ſe peut facilement :
Mais de pouvoir en ſa vieilleſſe
Joüir d'une belle maîtreſſe,
Cela ne ſe peut nullement.
Avoir quatre chauſſons de laine
Et trois caſaquins de futaine,
Cela ſe peut facilement :
Mais de danſer une bourrée
Sur une femme bien parée,
Cela ne ſe peut nullement.
Dire par tout qu'il eſt habile,
Reprenant Homere & Virgile,
Cela ſe peut facilement:
Mais bien qu'il ſoit d'avis contraire ;
De croire qu'il puiſſe mieux faire,
Cela ne ſe peut nullement.
Etre contraint en ſa parole,
Avoir dans ſes os la verole,
Cela ſe peut facilement :
Mais bien qu'il ſoit hors de Sufie

Que cette garde ſoit guerie,
Cela ne ſe peut nullement.
Vanter en tous endroits ſa race,
Plus que celle des Rois de Thrace,
Cela ſe peut facilement :
Mais que pour les armes d'hermine,
Il ait beaucoup meilleure mine,
Cela ne ſe peut nullement.
L'Eſpagnol en François traduire,
Pour faire ſa vertu reluire,
Cela ſe peut facilement :
Mais bien que ſon eſprit travaille,
De faire pourtant rien qui vaille,
Cela ne ſe peut nullement.
Etre ſix ans à faire un Ode,
Et faire des Loix à ſa mode,
Cela ſe peut facilement :
Mais de nous charmer les oreilles
Par ſes merveilles des merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

EPIGRAMME.

Sur Mr. CLEMENT, célebre Accoucheur, qui a gagné de gros biens.

QUas bona pars hominum muliebri condit in antro,
Ex illo CLEMENS eruit unus opes.

LA DISCIPLINE.

CONTE.

UNe femme ſe confeſſa.
Le Confeſſeur à la ſourdine
Derriere l'autel la trouſſa,
Pour lui donner la diſcipline:
L'époux non loin de là caché,
De miſericorde touché,
Offrit pour elle dos & feſſe.
La femme y conſentit d'abord.
Je ſens, dit-elle, ma foibleſſe;
Mon mari ſans doute eſt plus fort,
Sus donc, mon pere, touchez fort;
Car je ſuis grande péchereſſe.

EPIGRAMME.

Sur un habile Prédicateur qui ne vivoit pas réguliérement.

IL prêche, & parlant en chrétien,
Il croit annoncer l'Evangile,
Il enfle un myſterieux rien :
On l'écoute, on aime ſon ſtile,
On s'empreſſe, on court après lui,
A l'entendre on n'a point d'ennui :
Sur tout on voit prompts à le ſuivre
Nos Eſprits fins & délicats ;
Nais nous apprend-il à bien vivre ?
Oh non, car il ne le ſçait pas.

INCLINATION NATURELLE

Qu'ont les hommes pour la volupté.

CHacun la voit, la cherit, la révére,
Tant ſoit ſubtil le Philoſophe auſtére,
Soudain par elle eſt pris au trébuchet.

L'enfant naiſſant auſſi-tôt la connoît.
Venus, Amour, ne font un pas ſans elle.
Volupté fait étouffer le ſaint zele
Du Confeſſeur & du dévot Béat,
En loup glouton convertir le Prélat,
En verd-galand transforme l'homme prude,
Sot rendre ſage, & civil l'homme rude.
De volupté ſont miracles fréquens,
A jeunes gens elle avance les ans,
A mainte Agnès l'eſprit elle dérouille,
Forme à bons tours & cervelle débrouille
A maint Nicaiſe (ſoit dit en paſſant)
D'homme de Dieu ſçait faire un bon vivant.
Par volupté fut mis Amour en tête
Du Roi David, dû Seigneur le Prophete.
Son Fils, des Rois illuſtre original,
Par volupté devint mari banal:
Trop bien connut le bon Roi, que ſageſſe
Rien lui valoit ſans le fruit de lieſſe.

SUR NOTRE PENTE AU MAL.

DEpuis la fatale chûte
D'Eve & de ſon époux, Adam,

Nous ſentons à notre dam
Qu'au mal nous ſommes en bute.
La malice au faux regard,
La fureur à l'œil hagard,
Remords & douleurs amères,
Haine ceinte de vipéres,
Triſtes fruits de leurs ébats,
Regnent chez nous ici-bas :
L'homme de l'homme l'ouvrage,
N'a reçû d'autre heritage ;
Et cependant, ô malheur !
O triſte effet de l'Erreur !
On voit même dans l'enfance,
Convoitant l'Eternité,
L'adoleſcent invité
De faire à ſa reſſemblance . . .
Ma foi, tout homme en eſt là.
Parlez, tant qu'il vous plaira,
Raiſon, ſageſſe, morale,
La ſoüillure originale
Met la ſageſſe à *quia*.

EPIGRAMME.

LE demon cautuleux & fin
En un endroit, par ſa force magique,
Pieges tendit à tout le Genre humain:
Là fut ſurpris le ſévére Stoïque,
Là ſe damnent cent & cent fois
Le Roi, le gueux & le bourgeois.
Du peché qu'il combat, déplorable victime,
Le Prélat étourdi n'y connoît plus le crime.
Là, triſte effet de notre ſort!
L'erreur qui nous fait naître, y cauſe notre mort.

AUTRE.

UN jeune gars ſe confeſſoit au Pere:
Las, diſoit-il, j'ai commis grand forfait;
Perrete & moi, ſeuls dans un cabinet,
Avons pris certain joli myſtere...
C'eſt jeu d'amour;.. vous ſçavez le ſecret?
Hom! répond le Pater en colere,
Fils de Satan! c'eſt myſtere qui nuit:
Quand jeune fus, j'enragois de le faire.
Dieu ſoit loüé, reprit le gars contrit,
Je ſuis abſous, cet aveu me ſuffit.

ERREUR ET VOLUPTÉ

Que l'homme contracte en naiſſant.

SAns deux Démons, Erreur & Volupté,
Depuis qu'Adam par Satan fut tenté,
La choſe eſt sûre, homme ne ſçauroit naître ;
Et faut penſer que l'a voulu permettre
Dieu qui voit tout, pour notre orgueil punir,
Qu'eſt d'engendrer le ſoucieux deſir.
Honteuſe Erreur, qui deux ſexes aſſemble,
Si Mariage être vie me ſemble,
J'y ſuis trompé, c'eſt mort en tous ſes cas :
Iſſir, de-là je vois maint embarras :
A femme faut ſa pitance ordinaire,
De jour, de nuit humecter le lampas ;
Certes, ne ſçais plus épineuſe affaire
Que d'être époux. Si toujours ne ſont gras . . . .
Votre Moitié, qui n'aime vie auſtére,
Appellera Cocuage au ſecours :
Et n'eſt le tout d'être en la confrairie,
Autres ſoucis vous poindront tous les jours ;
Enfans mettront votre eſprit à rebours,
Alors adieu repos & bonne vie.

RONDEAU.

ENtre deux draps, ſans nul apprentiſſage,
Tout badinant ſe fait galant ouvrage ;
Eſprit n'y faut, ni ſçavoir de grand prix,
Sans peines & ſoins Princes y ſont bâtis,
Papes, Savans, Dames de beau corſage.
Si, beſogne eſt d'un excellent uſage,
Le vieux Adam l'apprit en Paradis,
Maint aujourd'hui noble chevance a pris
Entre deux draps.

A œil qui craint le Diable en mariage,
Donner lui veux avis prudent & ſage :
L'œuvre galant tient homme & femme unis ;
Femme, ſans l'œuvre, eſt vrai Diable en ménage ;
Ange l'aurez, œuvrant debout, aſſis,
Entre deux draps.

STANCES.

PAuvres maris, consolez-vous,
Si vos femmes font rage,
Rongez vos freins & filez doux,
Armez-vous de courage :
Priez, soyez en oraison
Pour les délivrer du Démon.

Le Diable, pour mieux affliger
L'homme, de Dieu l'image,
Comme un traître va se nicher
A certains bas étage.
Quand Lucifer s'est placé-là,
Dites : *Domine libera.*

Cet étage est... l'on m'entend
Sans autre commentaire.
Bile noire, détour fréquent,
Artifice, mystére,
Infidelité, trahison
Y sont les agens du Démon.

Satan & la femme ont toujours
Quelque subtile affaire ;

Tous deux ont l'eſprit à rebours,
Cœur faux, ame legére :
Tous deux ſe diſputent ſans fin
A qui ſera le plus malin.

De femme le malin Satan
Emprunte la figure ;
Plus d'une fois on s'y méprend :
Adroite eſt l'impoſture.
Puis il ſe montre tour à tour
Femme de nuit, Diable le jour.

On recherche chez les Savans
S'il eſt Diable femelle :
Mal-à-propos, ces bonnes gens
S'épuiſent la cervelle :
Qui d'entre vous, leur dira-t-on,
N'épouſa feminin Demon ?

Socrate, les Anciens l'ont dit,
Fut regi par un Diable.
Quel Diable ? le malin eſprit ?
Une femme intraitable.
Méchante femme à la maiſon
Eſt plus Diable que le Démon.

Si la femme n'a du pain cuit
Toujours bonne fournée,

Mariage eſt état maudit,
Epoux ame damnée.
Mais helas ! Satan nuit & jour
Se tient à la gueule du four.

Le pauvre homme enfourne ſon pain
Et le cuit à ſa perte;
Car Satan dangereux & fin
Tient toujours porte ouverte.
La femme tempête, maudit;
L'époux jure, le Diable rit.

EPIGRAMME.

UN Papelard épris de convoitiſe,
Le corps en rut, le cœur humble contrit,
Gente nonain piquoit ſur un châlit.
Sus, diſoit-il, que Satan j'exorciſe;
Le vieux ſerpent à bruler nous induit:
En bons enfans, dans les eaux de lieſſe
Faut étouffer cette flamme traitreſſe:
Foi de Paſteur, j'y perdrai mon latin,
Ou je ferai déloger le malin.
Le bon Paſteur ſe dépêche, bataille,

ouſſe le Diable, & le mene bon train :
e-là, de tête, il heurte le lutin,
ns que des coups l'eſprit malin ſe chaille.
ors, l'aſſaillant s'écria, Dieu benit,
ombien je faux ? Ma ſœur, il eſt écrit
ue le malin tentera le fidele.
alte aux aſſauts, puiſque brûler nous faut
ant que vivrons : ouais, reprit auſſi-tôt
a ſainte ſœur, vous me la baillez belle,
erſévérance eſt précepte d'enhaut.
ſon Reverend, recueillons notre zele,
ant fut affreux le peril, ne me chaut.

AUTRE.

Certain gaillard, la terreur des maris,
Très-doctement prouvoit le ſaint uſage
'amour charnel. De jour ſont aſſouvis
eſirs impurs; bruits, chagrins de ménage
en sûrement juſqu'au ſoir ſont bannis :
nuit d'amour doſe réïterée,
it repoſer juſques au lendemain:
temps d'hyver, amour vif & badin
echauffera mieux que robbe fourrée :
u mois de Juin baume n'eſt plus ſubtil,

(Pour ce qu'alors point d'eſprit volatil)
Qu'un trait d'amour pris, non outre meſu
En bonne fête, amour dompte nature,
Chaſſe le Diable & nettoye le cœur,
Du faux vouloir ôte la folle ardeur.
De tels propos grande fut l'efficace.
Femmes, agnès, veuves, jeunes tendrons
De l'orateur retinrent les leçons.
Humble, dévot défenſeur de la grace
De convertis n'eut ſi belles moiſſons.
Froid délogea maint & maint pucelage,
Baume de Juin mit luxure aux abois,
Jeunes muguets, ſuppôts de cocuage,
Milliers d'époux ſoumirent à ſes droits.
Toutes craignant fols penſers, vie oiſive,
De cetui point accrûrent leur *Credo* :
En Iſraël ne fut zele plus beau,
Plus grande foi, penitence plus vive.

AUTRE.

POur vivre chaſte il faut être vieillard.
Chaſte penſer vient avec barbe griſe.
Près jouvenceaux n'eſt ſainteté de miſe,
Mais croître en eux la verrez ſur le tard.

A vieux ne ſied cœur égrillard.
Qu'étique ſoit un docteur de luxure,
Comme ange ſaint on lui tient l'ame pure ;
(Ainſi le croit maint ennemi d'erreur,
Pillier d'Egliſe & reverend brûleur)
Quand l'œil au ciel dans le feu qu'il endure ;
Deſir lui vient de crier des élus,
De cultiver ci-bas de plus en plus
Les beaux jardins de la Sion myſtique,
Plantant au loin par vertu prolifique,
Baiſant la fille en toute humilité,
Chaſſant après, ſaintement irrité,
Diable en enfer. Maints croqueurs de pucelles
Par tels exploits ſanctifient femelles.

LE MEDECIN HABILE.

COntre la mort ſœur Alix batailloit,
Bon étoit cœur, mais vie défailloit,
Faute de ſuc. Or adieu la voiture,
Dit gravement un docte Medecin ;
Grand eſt le mal, ſubtil eſt le venin.
Maints élixirs, pour aider la nature,
Sont ordonnez, pilules, cordiaux,

Décoctions, extraits de mineraux.
A rien ſervoient drogues d'Apotiquaire.
Alix mouroit. On lui donne un cliſtere :
Alix mouroit. On la ſeigne aux deux bras ;
Tout auſſi peu. Je ne m'y connois pas,
Dit le Docteur, & ſoudain déſepere,
Pinçant ſa barbe, & reculant trois pas.
Vint un ſecond, qui n'en ſçut davantage,
Fors que nommoit force mots en latin,
Signoit ar rêts en inconnu langage.
Des deux aucun du mal ne ſçut le fin.
Un tiers venu, d'heureuſe expérience,
Dit, recipe le rameau de ſcience,
Tenez-le bien & ne lâchez la main,
Puis le placez... Vous ſçavez tout le train
A tant qu'aurez de bon ſuc abondance,
Ainſi vivrez par le rameau vital.
Mieux n'eût parlé le divin Eſculape,
Hyppocrate mieux n'eût connu le mal.
Sœur Alix mord auſſi-tôt à la grape,
Er du rameau tire un ſuc pectoral,
Quantùm ſatis, on augmente la doſe.
Chaque nonain voulut ſçavoir la choſe ;
Et le Docteur fut Medecin banal.

AUTRE

AUTRE.

SAuver une ame, adoucir ſa douleur,
Domper la chair, ramener la ſageſſe,
Guerir l'infirme & croire à ſon Paſteur,
C'eſt charité, répétoit à confeſſe
Meſſire Imbert : vous ſentez-vous, ma ſœur
Ce ſaint deſir, cette divine ardeur
A convertir une ame péchereſſe ?
Soutiendrez-vous la chair dans ſa foibleſſe ?
Par vous le ſimple ira-t-il au ſalut ?
D'un pur amour payerez-vous le tribut ?
Je le payerai, reprit la Convertie :
Pour le prochain je vous offre ma vie,
Pour un pecheur ſoins ne ſeront omis.
S'il faut ainſi gagner le Paradis,
Sans différer, éprouvez mon courage :
Lors préſentant la piece de ménage,
Le Pere dit : Venez, ſainte Brebis,
Par des effets confirmer ce langage,
Si de la foi votre zele eſt l'ouvrage.
Dans ce fauteuil, l'eſprit en oraiſon,
D'ici, ma ſœur, éloignez le Demon.
Grande eſt l'enflure, ſubtil eſt le poiſon.
Ainſi le Diable, ennemi de juſtice,

A vos Paſteurs cauſe par maleſice
En cet endroit forte convulſion :
Faut que par foi cette choſe molliſe.
Quand me verrez en vive émotion,
Dites alors : le Seigneur vous gueriſſe;
Si paſſera le traître Lucifer
Sous le fauteuil retournant en enfer.
En bon ſuccès ſe parfit l'éxercice,
Zele fut grand, charité n'y manqua.
Meſſire Imbert beaucoup mieux s'emporta.
Maints Peres ſont plus ardents à cela
Qu'à chanter meſſe & réciter l'office.

EPIGRAMME.

QUand Jean ſi rempli d'amitié,
Dit que ſa femme eſt ſa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace;
Car ſi dès qu'il eſt endormi,
Un autre ſuccede en ſa place,
Elle n'eſt à lui qu'a demi.

SONNET.

TOi, qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'Etre & du Néant,
Triste Avorton, informe Enfant,
Rebut du Néant & de l'Etre.

Toi, que l'Amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'honneur funeste victime :

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé :
Et du fond du Néant, où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort:
L'Amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie;
L'honneur malgré l'Amour te fait donner la mort.

LE TEMPLE DE LA MORT.

SOus ces climats glacés où le flambeau du monde,
Epand avec regret ſa lumiere féconde,
Dans une iſle déſerte eſt un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là ſur de vieux cyprès dépouillés de verdure
Nichent tous les oiſeaux de malheureux augure :
La terre pour toute herbe y produit des poiſons,
Et l'hyver y tient lieu de toutes les ſaiſons.
Tous les champs d'alentour ne ſont que cimetieres,
Mille ſources de ſang y font mille rivieres,
Qui traînant des corps morts & de vieux oſſemens,
Au lieu de murmurer font des gemiſſemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Eſt un Temple fameux d'une figure ronde :
Quatre portes de fer en quatre endroits divers,

Par l'ordre des Deſtins partagent l'univers ;
L'une eſt vers le Couchant, & l'autre vers
l'Aurore,
L'une voit le Sarmate, & l'autre voit le More ;
Et là viennent en foule, & ſous d'égales loix
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.
La vieilleſſe, la fiévre, & les douleurs mor-
telles
Sont de ces huis ſacrés les portieres fidelles :
Leurs habits ſont de deuil, & cet obſcur
manoir
A ſes funeſtes murs entourés de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres fune-
bres
Par leurs noires vapeurs augmentent les tene-
bres.
Un monſtre ſans raiſon, auſſi bien que ſans
yeux,
Eſt la Divinité qu'on adore en ces lieux.
On l'appelle la Mort, & ſon cruel empire
S'étend deſſus les jours de tout ce qui reſpire.
L'objet le plus charmant que voyent les mor-
tels,
Venoit d'être immolé ſur ces fameux autels ;
La place d'alentour étoit toute ſanglante,
Et rougiſſoir encor du meurtre d'Amaranthe,
Alors que Lizidor, dont le funeſte amour

Eſt connu de tous ceux qui connoiſſent le jour,
L'ame de déſeſpoir & de fureur atteinte,
Dans ce Temple ſacré proféra cette plainte :
Puiſſante Déïté, qui portes dans tes mains
Ce vieux ſceptre roüillé craint de tous les humains,
De qui l'aveuglement ne reſpecte perſonne,
Et n'épargna jamais ni ſceptre ni couronne ;
Toi, qui regnes par tout, & dont tous les mortels
Doivent enfanglanter les mains & les autels ;
Toi, qui par une loi de tout âge ſuivie,
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,
Ne ferme point l'oreille, écoute ce diſcours :
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,
Mes vœux ſont de mourir, de cacher ſous la terre
Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,
De dépoüiller ce corps de la clarté du jour,
Et ne retenir rien, ſi ce n'eſt mon amour.
Unique reconfort des douleurs incurables,
Par où ſont à couvert les eſprits miſerables,
Déeſſe, qui conduis aux infernales eaux,
Frappe, je tends le ſein à tes ſacrés couteaux :
Ne prive pas mon cœur d'un eſpoir légitime,
Et ne refuſe pas le coup à ta victime.

Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,
Se font traîner par force aux pieds de tes autels.
Ce murmure confus, & ce confus carnage,
De corps si différens de rang, de sexe, d'âge;
Ce fer fumant de sang que l'on vient d'épancher;
Ces têtes & ces bras épars sur ce bûcher;
Ces flames que le temps ne voit point amorties;
Ces pleurs mêlés aux cris des mourantes hosties,
Tout ce tragique apprêt les fait déja souffrir;
Ils se laissent ôter ce qu'ils devroient offrir,
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offrande.
Leur maintien devant toi n'a rien que d'indécent,
La peur pour un trépas leur en fait craindre cent.
Le feu perd dans leur sein l'honneur de son office,
Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,
Et prophane ses mains en rompant les accords
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.
De moi, que ton saint bras s'arme contre ma tête;

Qu'il faſſe deſſus elle éclater ſa tempête,
J'ai bien aſſez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
Mes yeux ſeront ſans pleurs, & ma bouche ſans plainte,
Mon corps ſans tremblement, & mon ame ſans crainte.
Ne crois pas que le temps qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux medecin de toutes les douleurs,
Lui, de qui tant d'amans ont ſenti le remede,
En apporte jamais au mal qui me poſſede ;
En vain tout l'univers le voudroit ſecourir,
Toi ſeul as dans tes mains ce qui le peut guerir;
Et pour te faire voir comme il eſt incurable,
Apprens ce que mon ſort a de plus déplorable.
Entre un nombre infini d'adorables beautés
Qu'enfanta dans ces murs la reine des Cités,
Paris dont l'univers ne voit point de pareille,
Chacun ſçait qu'Amaranthe étoit une merveille :
La gloire de brûler aux flames de ſes yeux
Contentoit les deſirs des plus ambitieux,
Et ſes fers captivans les ames des plus braves,
Faiſoient autant de Rois comme ils faiſoient d'eſclaves.

Amour de qui les feux m'ont été ſi cuiſans,
Me fit voir cette belle en ſes plus jeunes ans :
Sa main mal-aſſurée, & ſes regards timides
Firent ſur moi l'eſſai de leurs traits homicides:
Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à tirer,
Mon cœur fut le premier qu'elle fit ſoupirer,
Et mes yeux arroſant ſes belles mains de larmes,
Payérent les premiers le tribut à ſes charmes.
Mais comme le premier entre tous les mortels,
Je lui rendis des vœux & bâtis des Autels,
Auſſi de tant d'amans épris de cette gloire,
Amaranthe me crut digne de ſa victoire,
Ma conquête lui plût, & mon cœur enflamé
Ne l'aima pas long-temps, ſans qu'il en fut aimé :
Sa glace ſe fondit aux ardeurs de ma flame,
Son ame compatit au milieu de mon ame,
Son cœur de ſes ſoupirs honora mes douleurs,
Ses beaux yeux pour des pleurs me donnérent des pleurs,
Sa voix me conſola dans mes plus fortes gênes,
Et ſa divine main vint ſoutenir mes chaînes :
J'étois l'unique objet de ſes affections :

Ma triſteſſe & ma joye étoient ſes paſſions :
Ma crainte dans ſon ame excitoit mille craintes,
Et mes moindres douleurs faiſoient naître ſes plaintes.
Deux cœurs ne reſpiroient que les mêmes deſirs,
Et deux cœurs ne pouſſoient que les mêmes ſoupirs.
Ici je te permets trop fidelle memoire
De cacher à mes yeux le comble de ma gloire,
Ne me fais point trouver dans ſes bras languiſſans,
Ne mets point ſon beau corps au pouvoir de mes ſens ;
Que toutes ſes faveurs paſſent pour des menſonges,
Et tant d'heureuſes nuits me ſoient autant de ſonges.
Dérobe à mon penſer ces précieux tréſors,
Qui me firent aimer ſon eſprit & ſon corps ;
Donne à tant de beautés une ame inéxorable
Fais-la moi ſans pitié, ſi tu m'es pitoyable,
Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins rigoureux,
Forme-la moins aimable, ou me rend moins heureux.

Mais j'ai beau me flater pour ſoulager ma peine,
Elle fut toujours belle, & jamais inhumaine,
Son ame fut d'accord avecque mes deſirs,
Et je ſoupirai peu qu'au milieu des plaiſirs;
De tant de paſſions dont nous ſommes la proye,
J'ignorois preſque tout, hors l'amour & la joye:
Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi,
Et je goutois un bien auſſi pur que ma foi.
Las! il fut auſſi pur, mais non pas ſi durable,
Et ma felicité fut un ſonge agréable:
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,
Qui dans l'obſcure nuit brille au milieu de l'air;
Son jour rit à nos yeux, mais il porte la foudre
Qui frappe, qui terraſſe, & qui réduit en poudre,
Et nous ſert bien ſouvent de funeſte flambeau,
Pour mener nos eſprits vers la nuit du tombeau.
J'étois dans les tranſports des premieres delices,

Dont Amour couronna mes fideles ſervices,
Lorſqu'une ardente fiévre aſſaillit la beauté
Qui dedans ſes liens tenoit ma liberté.
Il n'eſt rien ici bas qui ne ſoit périſſable,
Les plus fermes rochers ſont aſſis ſur le ſable,
Les trônes & les Rois ſon rongés par les vers,
Et deux points ſont l'appui de ce grand Univers.
Tout fléchit ſous les loix des fieres Deſtinées,
Tout paye le tribut au tyran des années,
Et nos peres ont vû ſon bras audacieux
Renverſer leurs autels, & froudroyer leurs Dieux.
Amaranthe languit d'une fatale atteinte,
Sa conſtance à ſon mal veut dérober la plainte.
Et, comme dans un fort, ſe retire en ſon cœur,
Mais il s'en rend le maître, & le traite en vainqueur:
La fiévre en ce beau corps orgueilleuſe & hautaine
Sur des ruiſſeaux de ſang ſerpente & ſe promene,
Et, le feu dans la main, menace du tombeau
Tout ce que la nature a de riche & de beau:
Elle efface les fleurs ſur ſon viſage écloſes
Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roſes,
Et ravit à ſon teint cet éclat nompareil,

Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil :
Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flame ;
Ces beaux aſtres n'ont plus leur mouvemens ſi prompt,
Et la ſeule douleur regne deſſus ſon front ;
De moment en moment ſa peine devient pire,
Son ame la reſſent, ſa bouche la ſoupire ;
Elle, pour qui l'on vit ſoupirer tant d'amants.
Soupire à cette fois ſous l'effort des tourmens,
Et par de triſtes cris qu'interrompent ſes plaintes,
Etonne mon amour & réveille mes craintes.
J'accuſe de mon ſort & la terre & les Cieux,
Et je rends criminels les hommes & les Dieux ;
Je deviens furieux & contraire à moi-même,
Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blaſphême :
J'implore ſon ſecours, & bleſſe leur bonté,
Et mets le ſacrilege avec la pieté.
Ce qui plus me travaille en ma triſte avanture,
Eſt qu'il me faut cacher le tourment que j'endure,

Je voile mes ennuis, je dévore mes pleurs,
J'interdis ma parole à mes juſtes douleurs,
Je ſais mentir mes ſens, ma voix & mon viſage,
Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage,
J'ai l'eſpoir dans la bouche, & l'effroi dans le ſein,
Et plus que demi-mort, je contrefais le ſain.
Mais qui peut long-temps feindre aux yeux de ſon amante ?
Qui peut voir d'un œil ſec ſa Maîtreſſe mourante ?
Quand ma raiſon m'eût dit qu'un ouvrage ſi beau
Devoit dans peu de jours enrichir un tombeau,
Amour me fit bien prendre un autre perſonnage :
Je change de couleur, je change de langage,
Et tous mes ſentimens revoltés contre moi,
Temoignérent ma crainte, & trahirent leur foi.
Cette Belle malade interprete mes larmes,
Explique mes ſoupirs, juge de mes allarmes,
Elle lit ſur mon front ſon lamentable ſort,
Et voit dedans mes yeux les ſignes de ſa mort.
Ce n'eſt pas ſon tourment, mais le mien qui l'outrage ;

Son mal, & non le mien, étonne mon courage,
Nous reſſentons tous deux ce que nous n'avons pas,
Elle plaint ma douleur, & je crains ſon trépas.
Pour les maux étrangers nos ames ſont paſſibles,
Et nos propres malheurs nous trouvent inſenſibles.
La fiévre cependant ſe rit de nos douleurs,
S'accroît par nos ſoupirs, s'enflamme par nos pleurs,
En ſon ardeur fait voir que toute ſon envie
Eſt de borner le cours d'une ſi belle vie.
Amaranthe voyant qu'un ſort injurieux
Alloit bien-tôt fermer & ſa bouche & ſes yeux,
Me tendit en pleurant ſa belle main tremblante,
La mit dedans la mienne, & d'une voix mourante,
Exprima dans ces mots ſa vivante amitié:
Mais helas! ſes ſoupirs en dirent la moitié:
C'en eſt fait, à ce coup la vigueur me déllaiſſe,
Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtreſſe;
Je meurs, mais je meurs tienne, & la ſévére loi,

Qui peut tout ſur mes jours, ne peut rien ſu
ma foi,
Et ton beau nom, qui fut mon tourment é
ma gloire,
Malgré l'Arrêt du ſort, paſſera l'onde noire :
Ah, mon cher Lizidor ! que je puis bien nie
Que l'eſpoir ſoit en nous ce qui meurt l
dernier,
Puiſque pour mon ſupplice, il eſt vrai qu'e
mon ame
Je n'ai plus d'eſperance, & j'ai beaucoup d
flame !
Je n'eſpere plus rien, mais helas ! j'aime encor
Je renonce à la vie, & non à Lizidor :
Ma force diminuë, & mon deſir augmente,
Ma lumiere eſt éteinte, & mon ardeur vivante
Je ne la quitte pas même en quittant le jour
Et perdant mon amant, je garde mon amour
Le ſoupir qui pouſſa cette belle parole,
Comme un globe enflammé vers les aſtre
s'envole.
Amaranthe ſans voix, ſans poulx, ſans mou
vement,
Tombe dedans les bras de ſon fidele amant
Qui ne pouvant mourir auprès de cette Belle
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleu
mortelle.

Déeſſe, qui connois l'excès de mes malheurs,
N'épargne point mon ſang, mais épargne mes pleurs,
Et permets que j'abrége un diſcours ſi funeſte,
Mon extrême douleur te dit aſſez le reſte :
Tu vois par ce récit qui dépeint mes amours,
Si mon tourment a tort d'implorer ton ſecours ;
Si je puis vivre encor ſans me noircir de crimes,
Et ſi mes triſtes vœux ne ſont pas legitimes.
Viens mon unique eſpoir, tu vas en tant de lieux,
Où ton nom eſt l'effroi des jeunes & des vieux,
Approche, que ta main en meurtres ſi féconde
Faſſe un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde ;
Lance un trait deſſus moi ; je ne demande pas
Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas,
Le moindre ſuffira pour détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuſe trame.
Mais c'eſt trop te prier, & c'eſt trop diſcourir,
Eſſayons ſi ſans toi nous pourrons bien mourir.

LES FRUITS DU MARIAGE.

CONTE EN PROSE.

IMITÉ DE RABELAIS.

AU temps jadis, ou quelques siécles, luſtres, années, mois, ſemaines, jours & minutes, après que Dieu eût tiré du cahos l'Univers, & de rien formé nature, le Créateur courroucé contre forfaits & mauvaiſes mœurs des hommes, ſoit réſolu les punir très-griévement. Chroniqueurs & Hiſtoriographes ne diſent ſi cetui fait arriva en après ou avant le déluge, & ſi lors y eut Eclipſe, ou Comete, ou Monſtre, ou tel autre préſage funeſte; ni en quel an de Période Julianne ou du Monde, ou de combien diſtant de la premiere Olimpiade.

Toûjours eſt notoire qu'alors Dieu, pour homme châtier, voulut iceux abandonner à tout mauvais ſens. Mauvais ſens eſt éloignement de droite raiſon; droite raiſon eſt contraire à orgueil & erreur: Or ainſi droite raiſon n'eſt fille du peché originel; car peché originel n'engendra raiſon. Ains au contraire paſſions, deſirs ſans regles, volonté outre meſure. Alors un petit Diable nommé Amour, joli, riant, enfantin, badin, tabourin, pleureux, & malin paillard, vint ici-bas, ne ſçais d'où iſſu, ſes grands jours tenir & beſoignes apporter à tout être ayant vie. L'homme ſur-tout eut ſa bonne part, & voire ſe trouva partagé de moitié, quart & un huit pluſque autres animaux; puis fut promené par icelui petit Diable d'Amour en tout mauvais ſens & déréglement. Or ceci eſt ſelon l'opinion des Naturaliſtes, qui diſent

homme plus amoureux & laſcif que tous animaux volatiles, reptiles, quadrupedes & poiſſons. Un autre Diable s'en vint auſſitôt inquiet, hatif, non patient, étourdi & fretillant, nommé Deſir. Celui-ci à l'autre de bon vouloir s'attacha, & point ne voulut s'en départir; ſi que Amour ne marcha plus ſans Deſir. D'iceux naquirent en bref peuplades & colonies de Diables, qui tout gâterent & enlaidirent, hommes rendant dès-alors, comme ſont encore aujourd'hui & ſeront juſqu'à la fin des ſiécles, *Amen*, Paillards, Ribaux, ſurprenant ſimples par fallaces, n'allant en beſoigne rondement, prenant pucelages, femmes engroſſant, cocufiant bons maris, rendant épouſes coquettes. Ainſi qu'eſt écrit, choſe nouvelle n'eſt ſous le Soleil; car croire ne faut que ſoyons plus mauvais que nos Progeniteurs & Aveuls

Peres. C'eſt de le croire folie de Poëtes, viſions de Philoſophes, & ſonges de Gens jejunes; car iceux ſont dangereux fanatiques, d'autant que difficile choſe eſt que bons & ſereins reſtent les eſprits, étant le corps en inaction. Or revenons à nos moutons: nos Diables bien-tôt prirent humaine figure, ou ſoi logerent en homme, comme vous voudrez mieux. Maints alors aimerent lucre, & furent Diables de Marchands. Autres furent Diables de Libraires, & rognerent les ongles aux Auteurs. Maints ſe firent Diables d'Egliſe, & furent Diables de Paſteurs par ſubornations. Autres furent Diables de Medecins, & guerirent de tous maux, ſans compter le reſte. Autres Diables d'Avocats, & n'y perdirent leur proufit. Autres Diables de Dévots, & firent ſaintement par tours & détours plus de beſoigne que de bruit. Autres Diables

de Libertins, & firent plus de brui
que de beſoigne. Autres logeren
en Convent, & là ſous cape rian
mirent à mal honnêtes gens, iceu
venoient tôt, gras, gros, frais
drus, & me ſembla que fredon
noient tous en leurs étuits, cala
mités & miſeres ſur le genre hu
main. Aucuns entre eux me pa
rurent ambigus, & d'eſprit, ayan
obſtructions de verité, pour c
que bien fort ſe plaiſoient à rete
nir mentalement pour aviſer
ce que voyent bon & profitabl
Autres furent Princes & Grands,
gouvernoient diablement le mon
de, & avoient toûjours une bar
riere de flateurs qui empêchoien
la verité de parvenir juſqu'à eu
Diables furent mariés, & ne g
rantiſſoient cornes, à ſuer d'aha
auprès leurs femmes. Aucuns fi
rent Diables Philoſophes. Aucu
Diables de Cour. Diables de Gue
re, où le plus fort eſt le plus juſt

Diables en intrigues. Diables en procès & villanie. Diables vieillards, fins & routinés au poſſible. Diables enfans, apprenant malice, & icelle pratiquant par imitation. Diables critiques, qui rien ne trouvoient à leur gré. Diables riches qui tiennent leur mérite dans la poche. Ainſi ſe trouva le monde ſéduit par des légions de Diables iſſus d'Amour & de Deſir. Or avint un jour que le grand Diable aſſigna tous les diableteaux, pour voir ſi par eux étoit bonne beſoigne faite. Iceux rendant compte, preſenterent leurs Regiſtres en rolle de parchemin, tenant en longueur que treize mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aulnes & trois quarts. Le grand Diable en rit de joye & voire à gorge déployée: vertu non des Saints, fadaiſe n'eſt-ce dit-il; le monde eſt nôtre, & nous faut ſonger à n'avoir jamais moiſſon plus petite.

Adonc repartit un Diable lay, à mariage faut, de par les Diables, aiguilloner tous les hommes. A quoi répondit éloguentement un Diable d'Egliſe ayant grand nez & le reſte, homme frere, mariage n'y duit; car trop bien ont Diables d'Egliſe nombre d'Enfans hors de mariage : iceluy fut interrompu par un Diable Medecin, lequel déclara hippocratiquement mariage n'y être utile, d'autant que très ſouvent ſi fait par coûtume mortification de parties & extinction de volupté, non ſans obſtruction de genitale vertu ès vaſes ſpermatiques; ſi que de vigueur plus n'y a, d'où s'en ſuivent Cornes, bruit en ménage, &c. *Vide* Mollervin *de Cornutis*. Alors bien à point ſurvint à tous ces diſcours un Diable de Cour, tout fringotant, poudré & parfumé juſqu'aux feſſes. Icelui ayant le pied dextre en l'air, déclara moyen

d'actre

d'autre diablerie n'être plus grand ni vertu meilleure, qu'une bénédiction matrimoniale sur personnes conjoints inégalement, sçavoir est d'humeur, d'âge, de bien, de qualité, d'esprit, de volontés tout contraires. Ainsi seront force cocus, bâtards, & aurez nobles moissons par chacun an. Pour ce, Monseigneur, ferez publier à son de trompe, que mariages soient tels de tout point; & vous trouverez que très-bien en tous temps peuplé sera votre Enfer de Diables, diableteaux, diablotins, diableteſſes & diabletines. Ménages seront pleins de noises cent fois par jour, maris se donneront au Diable, foi n'auront femmes ne loyauté envers leurs époux, enfans parmi les débats croîtront en malice. A ce battirent des mains tous les Diables. Un chacun d'eux y trouva son compte. Mariages furent, pour

être damnables à bon escient toûjours faits inégalement : Ainsi allerent à tous les Diables gens mariés comme larrons au gibet, Moines à l'Office, & Prêtres à l'Offrande.

OEUVRES
DE MONSIEUR
LA CHAPELLE.

LETTRE.

De Monsieur la Chapelle à Monsieur Moreau, écrite de Saint Lazare, à l'âge de vingt ans.

JE ne vous ferai point ici la description de la Maison de Saint Lazare où je suis, puisque je vous la vais faire en vers; je me contenterai seulement de vous dire, pour vous exciter à compassion, que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile, & rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un benitier, & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon

lit. J'ai un prie-Dieu, & je n'ai point de chaiſe ni de table dans ma chambre. J'ai un ſurplis, & je n'ai point de chemiſe. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une ſoutane, & je n'ai point de robbe de chambre. J'ai des pantoufles, & je n'ai point de ſouliers. A table, j'ai de ſerviettes, des aſſiettes, des couteaux, des cuilliers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monſieur, dans les converſations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertiſſent; car tous leurs entretiens ne ſont que des invectives contre les vicieuſes coutumes du ſiécle, & de s'emporter particulierement contre ceux qui, au lieu de dire je me recommande à vos bonnes graces, diſent, quand ils ſe quittent, je ſuis votre ſerviteur.

STANCES.

TOi, qui nous fais voir la ſageſſe
Jointe avec la vivacité;
Toi, qui ravis la liberté
Aux Dames par ta gentilleſſe,
Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre ſolitaire,
Qui, ſans ta conſolation,
Seroit mort dans la miſſion,
En ce peu de mots te va faire,
Une triſte deſcription.

Dans une froide plaine aſſiſe
Eſt une chétive Maiſon,
Où jamais ne fut un tiſon,
Et qui ne peut parer la Bize,
Que par quelque foible cloiſon,

Ceux qui ce logement bâtirent,
Deſirant ſe mortifier,
Et n'y faire rien que prier,
Une grande Egliſe ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeſte lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu,
Que quand aux Vêpres on allume
L'encenſoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens pâles, blêmes,
Secs, tout meurtris & décharnés
Par les coups qu'ils ſe ſont donnés,

Diſent qu'aſſurément eux-mêmes,
Et tous les autres ſont damnés.

Nuit & jour ils ſont en priéres,
Tant ils ont crainte de l'enfer,
Et pour mieux ſurmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étriviéres,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où ſans ſonner ſonnette,
Perſonne n'entre ni n'en ſort,
Eſt le lieu d'où moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puiſſe dire,
Que pour peu de difficultés,
Mes ſemblables ſont rebutés,
Mon deſſein eſt de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma Chambre ou plutôt une armoire,
Que l'on a fait pour me ſerrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire
Que j'y puſſe jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin

Me fait trembler ſoir & matin ;
Car pour me parer de ſa rage,
Mon plus gros mur eſt de ſapin.

Apprens maintenant la ſtructure
De nos miſerables grabats,
Deux ais ſervent de matelas,
Un tapis verd de couverture,
Et deux ſerviettes de deux draps.

Dès que j'abbaiſſe les paupieres,
Sur mes yeux du ſommeil battus,
Un clauſtral *Benedicamus*
M'éveille & m'envoye aux prieres,
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
Que ſans déjeûner on attend,
N'eſt rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette,
Dont on uſe à tirer du ſang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache & de brebi,
Si peu même qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi ſe ſouler à demi.

Le vin groſſier, rouge, inſipide
Ne peut qu'avec peine couler,
Et je ne ſçaurois avaler
Ce vilain cotignac liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'aſſure,
Nous tient demi-heure pourtant;
Mais ne t'en étonne pas tant,
C'eſt que *Benedicite* dure
Un quart d'heure, & Graces autant.

Après dîner, c'eſt l'ordinaire,
Pour aider la digeſtion,
Il y a récréation,
Où l'on employe une heure entiere,
En quelque converſation.

Ces converſations Chrétiennes,
Vraiment dignes de ces Oiſons,
Sont par mille ſottes raiſons,
De me prouver que les Antiennes,
Valent mieux que les Oraiſons.

Que tous les jours ma faim ſoit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant pour ne point charger

Mon eſtomac de trop de viande,
Mon ſouper n'eſt pas moins leger.

Enfin, Moreau, quoique j'en diſe,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a;
Mais il faut finir, car voilà
L'heure qui m'appelle à l'Egliſe,
Où les autres chantent déja.

SUR UNE ECLIPSE DE SOLEIL.

STANCES.

QUel moyen de s'en diſpenſer?
J'allois tout de bon commencer
A vous compoſer ſur l'Eclipſe
Un livre plus gros & plus long
Qu'un des tomes de Juſte-Lipſe,
Tout rempli d'un ſçavoir profond,
En beau ſtile d'Apocalypſe.

Quand Pallas, la ſage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle eſt au Ciel dans ſa ruelle,

Sur l'eſtrade & tapis de pié :
Et quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand'pitié
D'aller perdre ainſi la cervelle,
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surpriſe des impertinences
Que l'on débite en ce bas lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui, ſans connoiſſances,
Raiſonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles Sciences.
Et pour l'Eclipſe à quoi tu penſes,
Je te vais faire voir en peu
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſequences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.

Sçache que ce jour-là mon Pere
Fit à déjeûner ſi grand'chere,
Et trouva ſi bon le nectar,
Que Môme, le Dieu des ſornettes,
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ſes humeurs de goguettes,
Lui propoſa que les Planettes
Joûaſſent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard, dit le Maître
Du Char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois être,
Tous les hommes ſont ſi peureux,
Qu'ils ſe croiroient morts, quand mes feux
Commenceroient à diſparoître.
Chacun fermeroit ſa fenêtre :
Et * Morin, le plus fou d'entre eux,
En prédiroit quelque biſſêtre.

Quoi ! tu veux conclure par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroie,
Qu'un fat pourra troubler ma joie !
Que m'importe, s'il en fera
Des contes de ma mere l'oie,
Je jure Styx, dont l'eau tournoie
Dans le pays de Tartara,
Qu'à Colin-Maillard on joura.
Sus, qu'on tire au ſort & qu'on voie
Qui de vous autres le ſera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
Il le fut ſuivant ſon préſage.

* Jean-Baptiſte Morin, *célébre Mathématicien fort entêté de l'Aſtrologie judiciaire. Voyez ſon Article dans le Dictionnaire de Bayle.*

Toute la Compagnie en rit,
Et ſans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage ;
Ce que volontiers on ſouffrit,
Attendu l'étroit parentage.

Le reſte vous l'avez pû voir,
Chacun pût lors s'appercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goute ;
Et ſans la Lune qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute,
Le matin devenoit le ſoir,
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la nature en déroute ;
Et pas un n'eût pû concevoir
Que nous autres là-haut ſur la céléſte voute
Ne faiſions que crier : *Gare le pot au noir.*

ODE A CARRE'.

LA belle & galante maniere
Dont vous mettez Vers en lumiere,
Nous fait bien voir, Monſieur Carré,

Que lorſque vous ſerez Curé,
Vous direz peu votre Bréviaire.

Bien plutôt aurez ſoin & cure,
Quand vous ſerez à votre Cure,
D'avoir toujours force poulets,
Et de vin ſavoureux & frais
Très-ſuffiſante fourniture.

Auſſi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous,
Torcols à grimaſſante mine,
Ni cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quant au Panégire
Que ſans rougir je n'ai ſû lire,
Fort vraiment vous m'obligerez,
Si lorſque vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi! Là-dedans mon éloge
Dure plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne ſuis Prince ni Roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'eſt pas que ſi grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre.

Un tel & beau remercîment;
Mais écrivons ſans compliment,
Puiſque nous écrivons en maître.

Vous ſçaurez donc qu'ici la peſte
Et la guerre encor plus funeſte,
A ravi la moitié des gens.
Je ne ſçai ſi les Allemans
Voudront bien épargner le reſte.

Le Nord nous a rendu viſite,
Suivi d'un nombreux éxercite
De Lorrains, Croates & Goths,
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainſi que gazette débite.

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs chevaux de bats
De mainte belle & bonne harde;
Et tout ce qu'aux champs on hazarde
Eſt le butin de leurs ſoldats.

Toutes ces troupes étrangeres
Font qu'on ne ſe promene gueres:
Helas! comment le pourroit-on?
Puiſque Chaillot & Charenton
Sont à préſent Places frontieres.

Je ſuis renfermé dans la Ville,
En grand chagrin, ſans croix ni pile ;
Nous bûvons mal ; & qui pis eſt,
Boirons long-temps mal, s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand'chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne ;
Empêchant nos fameux voiſins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu ;
Car ſur ma foi ce n'eſt pas jeu
D'en entreprendre la voiture,
Et qui le fait ſans avanture
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la campagne, à Monſieur de Moliere.

VOtre lettre m'a touché très-ſenſiblement ; & dans l'impoſſibilité d'aller à Paris de cinq ou ſix jours, je vous ſouhaite de tout mon cœur en repos & dans ce pays. J'y

contribuerois de tout mon poſſible à faire paſſer votre chagrin, & je vous ferois aſſurément connoître que vous avez en moi une perſonne qui tâchera toujours à le diſſiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous ſouhaite encore davantage ici, c'eſt que dans cette douce revolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-temps ſenti, les beaux jours ſe goûtent mieux que jamais, & ſont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où quand vous les avez, il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaiſir. Je me promene depuis le matin juſques au-ſoir avec tant de ſatisfaction & de contentement d'eſprit, que je ne ſçaurois croire m'en pouvoir laſſer. En verité, mon très-cher Ami, ſans vous je ne ſongerois gueres à Paris de long-temps, & je ne me pourois réſoudre à la retraite, que lorſque le Soleil fera la ſienne. Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître & embellir, ſur tout celles du verd, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud ſe fait ſentir. Ce ne ſera pas néanmoins encore ſi-tôt; & pour ce voyage, il faudra ſe contenter de celui qui tapiſſe la terre, & qui pour

vous le dire un peu plus noblement,

Jeune & foible rampe par bas
Dans le fond des prés, & n'a pas
Encor la vigueur & la force
De penétrer la tendre écorce
Du ſaule qui lui tend les bras.

La branche amoureuſe & fleurie,
Pleurant pour ſes naiſſans appas,
Toute en ſéve & larmes l'en prie,
Et jalouſe de la prairie
Dans cinq ou ſix jours ſe promet
De l'attirer à ſon ſommet.

Vous montrerez ces beaux Vers à Mademoiſelle Menou ſeulement; auſſi bien ſont-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il eſt à propos, ſur tout, que vos femmes ne les voyent pas, & par ce qu'ils contiennent, & parce qu'ils ſont, auſſi bien que les premiers, tous des plus méchans. Je les ai fait pour répondre à cet endroit de votre lettre, où vous me particulariſez le déplaiſir que vous donnent les partialités de vos trois grandes Actrices, pour la diſtribution de vos

rôles. Il faut être à Paris pour en reſoudre enſemble ; & tâchant de faire réuſſir l'applicaation de vos rôles à leur caractére, remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En verité, grand homme, vous avez beſoin de toute votre tête, en conduiſant les leurs, & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troye. La comparaiſon n'eſt pas odieuſe, & la fantaiſie me prit de la ſuivre, quand elle me vint. Qu'il vous ſouvienne donc de l'embarras où ce Maître des Dieux ſe trouva pendant cette guerre, ſur les différens interêts de la troupe céleſte, pour réduire les trois Déeſſes à ſes volontés.

Si nous en voulons croire Homere,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter;
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le ſoin du reſte de la terre.

Car Pallas, bien que la Déeſſe
Du bon ſens & de la ſageſſe,
Courant par tout le guilledou,
Avec ſon caſque & ſon hibou,
Paſſât pour folle dans la Grece;

Et lui qui l'aime avec tendreſſe,
Penſa devenir auſſi fou.

Sa Junon, la grave Matrône,
Sa compagne au céléſte thrône,
Devint une Dame Alizon,
En faveur de Lacédémone,
Jurant que le bon * Roi griſon * *Priam.*
En auroit tout le long de l'aune,
Et que tous ceux de ſa maiſon
En ſeroient un jout à l'aumône.

Mais de l'autre côté, Cypris
Donna congé pour lors aux Ris,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, à la Joie;
Et prenant l'interêt de Troie,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme auſſi Neptunus
Gagné par ſa Niéce Venus,
Et Phebus, l'archer infaillible
Devant qui (*a*) le Fils de Thétis
Ne ſe trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur poſſible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

(*a*) Achille, *tué par une flêche, décochée par Pâris, mais dirigée par Apollon.*

Voilà l'hiſtoire, que t'en ſemble ?
Crois-tu pas qu'un homme aviſé
Voit par là qu'il n'eſt pas aiſé
D'accorder trois femmes enſemble ?
Fais-en donc ton profit, ſur tout,
Tien-toi neutre, & tout plein d'Ho mere
Dis-toi bien qu'en vain l'homme eſpere
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a ſû faire.

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE JONSAC

CHer Marquis, les vers qu'au beau Main
De l'agréable Pivangou,
Fait couler ton heureuſe veine,
Vertu, non de Dieu, mais de chou,
Ne ſont pas vers à la douzaine.
Quiconque rime ainſi ſans peine,
Après avoir bû comme un trou,
Doit avoir au moins pour marraine
Celle * qui cauſa la migraine, * *Minerve.*
Dont Jupin crût devenir fou :
Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lû l'Epître tienne :

Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à ſe rompre le cou,
Tant la montée en eſt vilaine,
Sur tout quand entre chien & loup
On en ſort chantant mirdondaine.
Or là nous étions bien neuvaine
De gens valans tous peu ou prou,
J'entens, pour exprimer mon ou,
Moi, valant peu, car la huitaine
Valoit aſſurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
Toi, qui ſçais ce que nous valons:
Que je t'appriſſe auſſi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Epulons?

L'illuſtre Chevalier qu'*Importe*
Etoit vis-à-vis de la porte,
Joignant le Comte de Lignon,
Homme à ne dire jamais non,
Quelque rouge bord qu'on lui porte,

Après lui, l'Abbé du Brouſſin,
En chemiſe montrant ſon ſein,
Rempliſſoit dignemens ſa place,
Qui prenoit ſoin d'un ſeau de glace,
Où rafraichiſſoit notre vin.

Moliere, que bien connoiſſez,
Et qui nous a ſi bien farcez,
Meſſieurs les Coquets & Coquettes,
Le ſuivoit, & bûvoit aſſez
Pour vers le ſoir être en goguettes.

Auprès de ce grand Perſonnage
Un heureux hazard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus ſage,
Ravi de voir les beaux eſprits
Quitter marais & marécage,
Pour venir dans ſon voiſinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à notre illuſtre & grand Maître,
Le très-philoſophe Barreaux,
En ce rencontre il fit paroître
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui ſçût ſi bien connoître
La nature des bons morceaux.

Le petit Monſieur de la Mothe,
Non * celui qui toujours a botte,

* François de la Mothe le Vayer, *ſi connu par ſes Ouvrages, a été Précepteur de* Philippe, *Frere unique de* Louis XIV. *Voyez le Dictionnaire de* Bayle *au mot* Vayer.

Et d'un grand Prince eſt Précepteur ;
Mais ſon frere qui toujours trotte,
Et qui comme il eſt grand trotteur,
En mille endroits par jour bûvotte
De ce bon vin, & de la grotte
Etoit le célébre inventeur ;
Auſſi faiſoit-il le neuviéme,
Avecque moi qui bien fort l'aime,
Et ſuis ſon humble ſerviteur.

C'eſt là donc qu'on lût ta légende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentilleſſe & facilité ;
Enſuite avec ſolemnité,
Toute notre Bachique bande
But un grand verre à ta ſanté.

A cet agréable repas
Petitval ne ſe trouva pas ;
Et ſçais-tu bien pourquoi ? C'eſt parce
Qu'il eſt toujours avec ſa grace,
Et que ſans ceſſe il court après.

Pour la Planche, attendu l'abſence
De tant d'yvrognes d'importance,
Il craignit fort pour le Marais,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour ſa défenſe.

Ton Couſin, l'aimable Dampierre,
Qui m'a dit s'en allant grand'erre
Qu'il devoit te voir à Jonzac,
M'a promis, cher Marquis, de mettre
Cette longue & méchante lettre
Dans ſa valiſe, ou dans ſon ſac.

Et c'eſt ce qui m'a fait la faire,
Car elle ne vaut ma foi guere,
Et ſans mentir je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port
De l'envoyer par l'Ordinaire

CONTRE L'USAGE DES RIDEAUX.

AUra des Rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie:
Mais puiſque tout mon quartier a
Si grand deſir, & tant d'envie
D'oüir mes raiſons, les voilà.

Et commençant par mes voiſines,
Je leur dirai premiérement
Qu'au lit le divertiſſement

Qui ſe donne entre des courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aiſe & les apprêts n'y font rien,
Ce plaiſir pour le prendre bien,
Et de la plus belle maniere,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous, Meſſieurs les Beaux-Eſprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais Sçavant n'en a mis,
Car les Muſes aiment l'Aurore,
Les Rideaux ſont ſes ennemis.

En effet, la troupe Immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur le Mont à croupe jumelle
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur langage, être *ſub dio*.

Auſſi pour ſuivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de lit,
Et qui plus eſt, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des rivieres,

De qui les lits ſont en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais gueres.

Car hormis les petits ruiſſeaux
Qui couvrent leurs lits d'arbriſſeaux,
Les grands fleuves, comme la Loire,
Le Rhin & la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels Rideaux.

Et pour le Nil, un chacun ſçait
Qu'il n'a pas même de chevet,
Au moins juſqu'ici quelque enquête
Qu'on ait ſçû faire de ſa tête,
On ne ſçait où ce Dieu la met.

AU ROI,

Sur ſon départ.

ES-tu d'accord avec les Cieux
Dans ces mois ſi capricieux,
Pour qu'ainſi toujours la Victoire
Te ſuive en tout temps, en tous lieux,
Prince à coup ſûr victorieux,
Où plutôt ne dois-je pas croire,

Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'hiſtoire,
Qu'entre les Rois tu ſçais le mieux
A quel prix ont voulu les Dieux
Qu'un Heros achetât la gloire ;

En effet, c'eſt Toi tous les ans
Qui, devant que le Dieu des vents
Chaſſe la bize & la reſſerre,
Dès l'hyver ouvres le printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'eſt Toi, qui viens de battre aux champs
Pour des faits ſi fiers & ſi grands,
Qu'ils finiront preſque la guerre,
Même avant que les fers tranchans
Du laboureur fendent la terre.

Helas ! que n'ai-je aſſez de voix
Pour faire, autant que je voudrois,
Voir la parfaite reſſemblance
Qu'a cette ardente diligence,
Qui donne l'ame à tes exploits,
Et ton adorable clémence
Qui fait ſi bien goûter les loix ;
Avec les vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
Un * Romain pour qui la vengeance

* *Jules Céſar.*

De nos vieux ancêtres Gaulois
Sur Rome & sur son insolence,
Fonda cette vaste * Puissance
Que sût si bien rendre aux François
Et partager avec (*a*) Bysance
(*b*) Charles que jusqu'à Toi la France
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien, Muses, & toi, Phebus,
Que ne les as-tu donc prévus,
Avec ton trépié, tes oracles,
Ces coups jusqu'à nous inconnus ?
De tous ces vieux faits de bibus
Falloit-il faire des miracles ?
Et les vrais miracles venus,
Demeurer surpris & confus,
Rencontrer par tout des obstacles,
Et confessern'en pouvoir plus ?

Allez, allez, Sœurs indiscrettes,
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes,
Cherchez ces lourdes nations
Qu'aux abois & presque sujettes,
On charme encor d'illusions;
Et là de toutes vos sornettes

* *L'Empire,* (*a*) *Constantinople.* (*b*) *Charlemagne.*

Aidez leurs menteuſes gazettes
A déguiſer nos actions.
Pour celles que mon Prince a faites,
Plus, plus de vos inventions,
Plus de Muſes, plus de Poëtes.
Et quel beſoin de fictions,
Quand au ſeul bruit de nos trompettes
Tombent par tout les baſtions?

Non, non, pour mettre en sûreté
Dans la foi de l'éternité,
Ces miracles que la mémoire
Conſacre à l'immortalité,
Il faudra de néceſſité
Qu'une ſimple & modeſte hiſtoire
Rende un compte éxact de ta gloire
A toute la poſterité.
Encor en ſera-t-il douté,
Car, grand Roi, l'on a peine à croire
Ce qui ne peut-être imité.

LETTRE

A ſa Maîtreſſe, en lui envoyant un Pâté de Liévre.

CRuelle Princeſſe, qui fais
Que tous les jours je me retranche

Les longs dînés de la Croix-Blanche,
Et les charmans ſoirs du Marais,
Qu'abſent tu me tourmentes ! mais
J'en aurai bien-tôt ma revanche.
Sçache que déja je me plais
A voir mon cœur gros de regrets
Me reprocher le long obſtacle,
Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes ſoins & leurs progrès.

Que n'a pû ſur moi ce ſpéctacle
Qui m'a fait cent rivaux tous frais,
Et gens dont à moins d'un miracle
Nous ne nous ſauverons jamais?
Sçache encor qu'un certain oracle
Et des plus sûrs & des plus vrais,
M'a promis que * bois & forêts
Vont remettre ſur le pinacle
Ma raiſon & mon ame en paix.
Il eſt vrai qu'il y joint après
Un thériaque ou thériacle,
Qu'on tient l'un des plus grands ſecrets,
Meſdames, contre vos attraits.

Or cet oracle conſulté,
Dont j'ai déja tant profité,

* *Le divertiſſement de la Chaſſe.*

C'eſt Manican, belle Inhumaine,
Qui terriblement me promene
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainſi bien agité,
Et bien courant la pretantaine,
Par les buiſſons & par la plaine,
J'oublirai ta méchanceté.
Tu connoîtras la verité,
Et combien je ſuis en haleine
De campagne & de liberté,
Quand le meſſager de Touraine
Te portera le gros Pâté
Qui m'a, ſans mentir, coûté
Bien du tourment & de la peine.
C'eſt ce qui fera ſa bonté,
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté ſouveraine;
Outre que le drôle encroûté
Avoit la plus graſſe bedaine,
Dont nous ayons jamais tâté.

L'addreſſe au reſte en eſt certaine;
Le tout eſt bien étiqueté,
Et c'eſt de bonne volonté,
Que pour m'aider contre ta haine,
Un Marquis plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te ſoit préſenté

Pour cette Saint-Martin prochaine,
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témerité
De quiconque l'aura porté,
Si dans la fin de la ſemaine
Ton reçû ne nous eſt cotté.

Faites-en donc bien bonne chere,
Sur tout qu'il vous ſerve d'eſſai;
Et s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-deſſus le cœur gai,
Vous n'en manquerez ma foi guere,
Puiſqu'outre la chaſſe ordinaire,
Notre cher ami le Boulai,
Que vous ſçavez & que je ſçai
Etre votre humble tributaire,
Aura de quoi vous ſatisfaire
En pâtés, & pas plus méchans,
Car il a quatre bonnes filles,
C'eſt en mots aſſez approchans,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort ſouvent aux champs,
Et devant qui les meilleurs drilles
Des liévres & les mieux marchans
Ont peine à ſauver leurs guenilles,
Et ſe tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque juſqu'au bon ſens:

Adieu, cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.

A MESSIEURS
DE NANTOUILLET
ET DE SERCELLES.

A Vous, les deux que je cheris
De l'amitié dont (*a*) Toxaris
Veut qu'on s'aime en ſon dialogue,
A vous, non à d'autres j'écris;
Et ſçache quiconque à mépris
Tient, qu'on l'excluë, & m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms ſont compris
Tous ceux qu'en ſon premier prologue,
Maître [*b*] François a ſi bien mis.

Or, je vous écris pour vous dire,
Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faiſons rien ici
Que dormir, manger, boire & rire,
Bien diſputer, mieux contredire,

[*a*] *C'eſt le nom d'un Dialogue que* Lucien *a compoſé ſur l'Amitié.* [*b*] Rabelais.

Joüer gros argent, & qu'ainſi
Sans à vos procès en rien nuire,
Que votre Subſtitut Pleſſi
N'a garde de laiſſer détruire,
Vous devez, ſans mais & ſans ſi,
Nous rejoindre au plutôt, gros Sire.
Sur tout n'ayez aucun ſouci
De n'y trouver pas de quoi frire,
Vous verrez cuiſine reluire,
Et briller office farci
De cent bouteilles de Teſſi,
Et de tout ce qu'a ſçû produire
Provence, & de meilleur élire
Pour regaler un Prince, ſi
Capable de la bien conduire.
L'huile entr'autres a réüſſi,
Si bien qu'on s'en ſert à tout cuire;
Croyez-nous bien fourni auſſi
Des mets de ce bon pays-ci,
Et de tout ce que Roüen tire
Du chaud climat & du tranſi.

Et vous, Carteſiens fameux,
Sur ce comete tant affreux,
Mandez-nous ce qu'eût fait Deſcartes;
De peur que ſon choc déſaſtreux
Ne mît tout notre monde en deux,

N'eût-il point eu les fiévres quartes ?
Qu'en penſe le monde peureux ?
Eſt ce aux bûveurs, vuideurs de quartes,
Aux nez rouges & lumineux,
Ou plutôt aux beaux doucereux,
Bien perruqués, mangeurs de tartes,
Qu'en veut cet aſtre aux longs cheveux ?
Qu'en dit Morin le ſonge-creux ?
L'envoye-t-il brouiller les cartes
Chez les Sarmates ? Eſt-ce entr'eux
Et les fiers deſcendans des Parthes,
Qu'il doit laiſſer tomber ſes feux ?

Moi, qui ſçais qu'il ne mord ni ruë
Non plus que fortune, ou deſtin,
Je ne vous en parle qu'afin
De mieux ſçavoir de vous l'iſſuë
Du dîner, où ſans retenuë
[a] Picard vous aura dans le vin
Dit la verité toute nuë.
Contez-nous donc votre feſtin,
Si du Parnaſſe aſtronomin
La troupe en parut fort émuë :
Le grand [b] Huges, & le (c) Caſſin
Ont-ils ſué ſoir & matin

[a] *Fameux Mathématicien.* [b] *Monſieur Huygens.* [c] *Monſieur Caſſini.*

A lunetter malgré la nuë
Dans tout l'Olympe cryſtalin ?
Sa hauteur au juſte ont-ils ſçûë ?
Ont-ils pû depuis ſa venuë
Suivre ſa marche & ſon chemin ?

Vous aurez vu l'ami Turlin,
Que bien de bon cœur je ſaluë;
Pour le voir, le bon [*a*] Rondelin,
Point n'eſt beſoin de longue vûë,
Si l'avez vû, lui qui n'eſt gruë,
Ni teleſcopier [*b*] grimelin,
Vous en aura dit tout le fin.
Mais adieu, trop rimer me tuë.

[*a*] Rondelin, *Mot bruleſque & fait à plaiſir pour ſignifier un homme fort gros.*
[*b*] Teleſcopier. *Qui ſe ſert de lunettes de longue vûë.*

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A

ANACREON, inimitable en parlant contre la crainte de la mort. 16. Eloge qu'en fait Valere Maxime. 49
Archimede. 111
Aretin devient bigot ſur la fin de ſa vie. 82
Art de penſer cité. 122
Atticus (Pomponius) ſon caractére. 40. comment il mourut. 41
Auguſte, caractére de cet Empereur. 56. 57. ſes plaiſanteries en mourant. 58. Pourquoi il fit acheter le lit d'un homme endetté. 124

B

BACON (François) ſon teſtament ridicule. 127
Balthazar Bonifacius, ſon *Hiſtoria Ludicra.* 3
Bayle (Pierre) la maniere dont il mourut. 31 32. Jugement ſur ſa maniere d'écrire. 33
Bellai (le Cardinal du) Protecteur de Rabelais. 59
Bernoulli, ce qu'il fit mettre ſur ſon Tombeau. 111
Boleyn (Anne de) Femme de Henri VIII. Roi d'Angleterre, ſon caractere & ſa mort. 73
Boſſuet, Evêque de Meaux, ce que M. Patru lui répondit, lorſqu'il l'exhortoit à ſe convertir dans ſon lit de mort. 92

Bourdelot (l'Abbé) ſon caractére. 99. 100. 101. Ses dernieres paroles. 102
Brantome, paſſage de cet Auteur touchant la mort de Mademoiſelle de Limeuil. 69. 70
Brutus & Caſſius, loüés pour s'être tués. 126
Bruyere (la) cité. 63
Buchanan, ſon éloge & quelques particularités de ſa vie. 83. La maniere dont il mourut. 84

C

CALIGULA, Empereur de Rome, pourquoi il faiſoit durer le ſupplice d'un Comédien qu'il voyoit fouetter. 10
Cardan (Jerôme) ſon caractére. 36. La maniere dont il mourut. 37
Caton d'Utique, la maniere dont il quitta la vie blâmée. 15
Catulle, Epigramme de ce Poëte. 17. Traduction de cette Epigramme. *ibid.* Réfléxion de Muret ſur ce ſujet. 18
Cecilius, hymne de ce Poëte citée. *ibid.*
Ciceron, eſt inconſolable pour la mort de ſa Fille. 8. cité. 46
Comedien, qui avoit la voix harmonieuſe lors qu'on le fouettoit. 18
Condition : Pourquoi perſonne n'eſt content de ſa condition. 7. Le mélange de bien & de mal rend toutes les conditions égales. *ibid.* Pourquoi la condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre. 8
Courtiſanes qui ont paru avec éclat dans le monde. 109
Crœſus, renvoyé à ſa derniere heure pour juger de ſon bonheur. 23

D

DARIUS I. Roi de Perſe, Inſcription ſinguliere qu'il voulut qu'on gravât ſur ſon tombeau. 110
Démocrite, caractére de ce Philoſophe. 38. 39 Comment il mourut. 40
Diagoras, Conſeil que lui donna un Lacédémonien, lorſque ſes trois Fils furent couronnés aux Jeux Olympiques. 45. Il meurt de joie. 46
Diogene Laërce, il y a beaucoup de menſonges dans ſes vies des Philoſophes. 38
Dolet [Etienne] conſerve ſa belle humeur, après avoir été condamné à la mort. 114

E

ELISIUS Calentius, Poëte de Naples, ſon caractére. 104. Epitaphe qu'il ſe compoſa lui-même. *ibid.*
Eliſabeth, Reine d'Angleterre, ſon Eloge. 71 Comment elle mourut. 72
Encolpe, de Petrone, maniere dont il vouloit périr dans une tempête. 19. 20
Epicure loué. 95. 96
Evremond [Saint] Eſtime qu'il faiſoit de Madame Mazarin. 74. 75. Lettre qu'il lui écrivit pour la détourner du deſſein de ſe retirer dans un Convent. 76. La maniere dont il mourut. 77

F

FEMMES, Hiſtoire de quelques Femmes qui ſont mortes en plaiſantant 67. *& ſuiv.* Les Femmes préférent la beauté à l'eſprit 71.
Fontenelle, loué 2. Son jugement ſur la mort de Caton d'Utique 15. Sa Traduction des derniers vers de l'Empereur Adrien. 102.

G

GASSENDI [Pierre] ſon éloge. 95. 96 Ses dernieres paroles. 97
Gelais. [Melin de S.] remerciment qu'il fit à ſon luth. 107
Grammont [le Comte de] ſon caractére & ſes dernieres paroles. 90.

H

HADRIEN, Vers que cet Empereur compoſa une heure avant que de mourir. 102. 103
Henri VIII. Roi d'Angleterre, ſes dernieres paroles. 88. 89
Heroïſme, fauſſes idées qu'on en a. 24.
Hiſtoire, ce qui en rend la lecture dangereuſe ou peu agréable aux perſonnes ſinceres. 53
Hobbes [Thomas] ſon caractére. 97. Epitaphe qu'il ſe choiſit. Ses dernieres paroles. Son foible. 98. *& ſuiv.*
Homme, Il n'eſt point né pour être heureux. 5 Défauts de tous les âgés de l'Homme 6. *& ſuiv.* Science la plus utile à l'homme. 28. En quoi les grands Hommes différent des autres

Hommes. 55. Ils ont toujours un peu de folie. 73. 74.
Horace, cité. 9. 18 49
Houlieres [Madame des] Vers contre la Raiſon. 6

I

INSCRIPTIONS, éxamen de quelques Inſcriptions ſingulieres. 109 *& ſuiv.*

L

LABERIUS, Comédien, cité. 44
Laïs, fameuſe Courtiſane, ſon caractére 85. Sa mort. 86. Vers d'Ovide qui y font alluſion. *ibid.*
Lenclos [Mademoiſelle de] Quelques particularités de ſa vie. 78. 79. Diſcours que lui tint ſon pere au lit de la mort. *ibid.*
Leon X. Pape, meurt de joie. 47. 48
Limeuil, Fille d'honneur de Cathérine de Medicis, ſon caractére. 69. Maniere dont elle mourut. 70
Longolius, particularité de ſa mort. 34
Ludolphe de Cologne, ce qu'il fit graver ſur ſon tombeau. 111

M

MACHIAVEL, ſon caractére & quelque particularités de ſa vie. 80. 81. 82
Malherbe, ſon caractére. 60. Sa vie écrite par Racan. 61. Sa délicateſſe exceſſive ſur la pureté de la Langue, juſqu'au lit de la mort. 62

Il faiſoit peu de cas de la Poëſie. 63
Marot, Epigramme de ce Poëte. 52
Marſeille, breuvage qu'on y préparoit pour ceux qui vouloient mourir. 125
Marthe [Sainte] citée. 34
Maynard, Vers qu'il avoit fait mettre ſur la porte de ſon cabinet. 31
Mazarin [Ducheſſe de] ſon hiſtoire. 74. Maniere dont elle mourut. 75. 76
Medicis [Laurent de] Protecteur des beaux Eſprits. 29
Menage, Vers latins en l'honneur de Scarron. 128
Moliere, Vers latins ſur ſa mort. 129. Son éloge. *ibid.*
Mamus, ſa plaiſanterie ſur la formation de l'homme. 13
Montagne [Michel de] cité. 3. 23. Extrait de quelques penſées de Montagne. 118. *& ſuiv.*
Montmorenci [le Duc de] ſa fermeté après avoir été condamné à la mort. 117
Mort, elle eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre. 5. *& ſuiv.* Comparée aux animaux ſauvages. 14 Idée d'une mort plaiſante. 22. *& ſuiv.* Ce que les Anciens appelloient mourir délicieuſement. 28. 29. Quel temps eſt le plus avantageux pour mourir. 42. *& ſuiv.* Auteurs qui ont fait un Recueil des perſonnes mortes de joie. 47. Ce que dit Montagne des morts plaiſantes. 120. *& ſuiv.* S'il y a de la bravoure à ſe donner la mort. 122. *& ſuiv.* En quel cas il eſt glorieux de ſe tuer. 124
Morus (Thomas) Chancelier d'Angleterre, continue à dire de bons mots après avoir entendu ſa condamnation à la mort 113
Mothe le Vayer [la] ſon dégoût pour la vie. 11
Muret (Antoine) Réfléxion ſur une Epigramme de Catulle. 17, 18

N

NAUDE' (Gabriel) cité. 37

O

OTHON' [Salvius] Hiſtoire de cet Empereur. 64. *& ſuiv.*
Ovide éxilé, préferable à Ovide galant. 10. Vers de ce Poëte, qui font alluſion à la mort de Laïs. 86

P

PASSERAT, ſon éloge. 104. 105. Epitaphe qu'il ſe fit en mourant. 106
Patin (Guy) propre à commenter Rabelais. 59
Patru, ſon éloge. 91. Ses dernieres paroles. 92
Peliſſon [Paul] Sa mort. 93. 94
Periclès devient ſuperſtitieux ſur la fin de ſa vie. 82
Petrone cité. 20 Réfléxion ſur ſa mort. 26. Son caractére & ſon éloge. *ibid.* Imitation de quelques uns de ſes Vers. 45. Bon mot de Petrone. 58
Peuple, ſa religion eſt différente de celle des Rois. 86. 87
Phocion, ſes dernieres paroles. 116
Phryné, celebre Courtiſane. 109
Pierius Valeriarus, ſon livre ſur le malheur des gens de Lettres. 10. 11
Pindtre, ce qu'il avoit demandé aux Dieux. 29
Pline, cité. 47
Poetes ſont les ſeuls des gens de Lettres qui ont bien parlé de la mort 15. Leur peu d'utilité ſelon Malherbe. 62. 63
Politien (Ange) ſon éloge. 29. Maniere dont

il mourut. 38
Properce, Elegie de ce Poëte que Buchanan recita dans ſon lit de mort. 84
Pyrrhon, trait de l'indifférence que ce Philoſophe avoit pour la mort. 35

R

RABELAIS, ſon caractére. 58. Ses derres paroles. 59. Vers ſur ſa mort. 60
Racan, ſa vie de Malherbe. 61
Raillerie, l'art de railler finement, difficile. 99
Raiſon, Vers de Madame des Houlieres ſur l'inutilité de la Raiſon. 6
Raviſius Textor, ſon Catalogue des grands Hommes qui ſont morts de trop rire. 3
Real [Abbé de S.] cité. 20
Rodope, réputation de cette Courtiſane. 109
Richelieu (le Cardinal de) ſon habileté dans l'art de gouverner. 117
Rois, leur condition n'eſt pas plus heureuſe que celle de leurs ſujets. 7. 8. Leur religion eſt différente de celle des peuples. 86. 87
Romains, leurs flateries envers leurs Empereurs 53. 54. Caractére de ce peuple. 124. Ils eſtimoient les héros qui ſe tuoient. 125
Ronſard fait des vers pour une maîtreſſe, en expirant. 107. 108
R** [le Préſident] ce qu'il répondit à un Prêtre qui l'exhortoit à la mort. 93

S

SANNAZAR, traduction en vers d'une partie d'une élegie de ce Poëte. 19
Santé, ce que c'eſt. 7
Sçavans brouillés avec la fortune. 9. Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet. 10. Indifférence que pluſieurs Sçavans ont témoigné pour la mort. 30 *& ſuiv.*
Scarron, Vers latins de Menage en ſon honneur. 128
Seneque le Tragique, Vers ſur le droit que les hommes ont ſur leur vie. 125
Siri [Vittorio] ce qu'il dit ſur la mort de la Reine Elizabeth. 73
Spizelius (Thomas) ſon livre ſur le malheur des gens de Lettres. 10
Squelette, pourquoi on ſervit un Squelette d'argent au repas de Trimalcion. 21
Suetone, traduction d'un endroit de ſa vie de l'Empereur Othon. 63. 64. Hiſtoire qu'il rapporte d'un Sohpiſte qui ſe tua. 124. 125

T

THOU [M. de] ſe compoſe une Epitaphe après avoir été condamné à la mort. 117
Trimalcion, pourquoi on ſervit un ſquelette d'argent à ſon repas. 21
Tſchirnhaus, ce qu'il dit en expirant. 34
Tullie, fille de Ciceron, ſa mort empoiſonne tout le bonheur de ſon pere. 9

V

VALERE MAXIME, cité. 47. Examen d'une penſée de cet Auteur. 49. *& ſuiv.*
Vanini [Lucilio] brûlé à Toulouſe pour Atheiſme, ſes dernieres paroles ſur le bûcher. 141
Veſpaſien, caractére de cet Empereur. 54. 55
Vie, les douceurs de la vie n'égalent pas ſes amertumes. 5
Volupté, en quel cas l'honnête homme ne la fuit pas. 20

Y

YVETEAUX [des] la maniere dont il mourut. 90 91

Fin de la Table des Matieres.